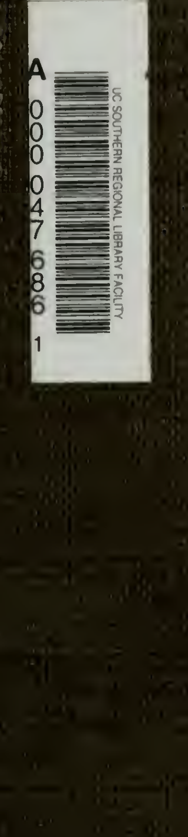



THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LOS ANGELES


THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LOS ANGELES

LA VILLE DE DAVID

A LA MÊME LIBRAIRIE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Le mont Thabor, notices historiques et descriptives. Paris, 1900, in-8, x-176 pages, 2 cartes, plans et figures hors texte.

La montagne de la Galilée où le Seigneur apparut aux apôtres (*Matth.*, xxviii, 16). Jérusalem, 1901, in-8, 164 pages, 1 plan.

Deux questions d'archéologie palestinienne : I. L'église d'Amwâs, l'Emmaüs-Nicopolis ; II. L'église de Qoubeibeh, l'Emmaüs de saint Luc. Jérusalem, 1902, in-8, 200 pages, 2 cartes, 2 plans et 20 figures.

Le Prétoire de Pilate et la forteresse Antonia. Paris, A. Picard et Fils, 1902, in-8, xxiv-250 pages, 32 plans et figures.

Questions de topographie palestinienne : Le lieu de la rencontre d'Abraham et de Melchisédech, avec un Appendice sur **Le Tombeau de sainte Anne à Jérusalem.** Jérusalem, 1903, in-8, 156 pages, 1 carte et 4 plans.

Le Tombeau de la Sainte Vierge à Jérusalem. Jérusalem, 1903, in-8, xx-302 pages, 13 illustrations.

La Patrie de saint Jean-Baptiste, avec un Appendice sur **Arimathie.** Paris, A. Picard et Fils, 1904, in-8, viii-290 pages, 28 plans et figures.

P. Urbain COPPENS O. F. M. : **Le Palais de Caïphe et le nouveau Jardin Saint-Pierre des Pères Assomptionistes au Mont Sion.** Paris, A. Picard et Fils, 1904, in-8, 96 pages, plans et figures.

LA
VILLE DE DAVID

PAR

Le P. Barnabé MEISTERMANN, O. F. M.
Missionnaire Apostolique

AVEC UNE PRÉFACE
De Mgr Frédien GIANNINI

Enrichi de 25 illustrations dans le texte et hors texte.

PARIS
ALPHONSE PICARD ET FILS, ÉDITEURS
Libraires des Archives Nationales et de la Société de l'Ecole des Chartes
82, RUE BONAPARTE, 82

—

1905

Nihil obstat quominus imprimatur, si ita quibus spectat videbitur.

Hierosolymis, die 12 Aprilis 1905.

Fr. PHILIPPUS RICCI, O. F. M.,
Præses custodialis.

Admittitur.

JOANNES MARTA, S. SEPULCRI CANONICUS,
Censor deputatus.

Imprimatur :

Hierosolymis die 14 Aprilis, a. D. 1905.

† ALOISIUS PICCARDO, Ep. tit. Capharn.,
Administ.

A SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR FRÉDIEN GIANNINI

Archevêque titulaire de Sérès.

Vicaire et Délégué apostolique de Syrie.

Ex-Custode de Terre Sainte.

Humble et filial hommage de l'Auteur.

Fr. Barnabé MEISTERMANN.

PRÉFACE

De Mgr Frédien GIANNINI

Par un sentiment de délicate attention, le R. P. Barnabé Meistermann m'a dédié son ouvrage et m'a prié d'en écrire la préface. Il savait que Custode de Terre Sainte, j'avais été amené à m'occuper de ces sortes de questions et à me rendre compte de leur importance. Pour moi, tout en remerciant l'auteur de sa gracieuse pensée, j'ai accédé d'autant plus volontiers à son désir, que ce nouvelle ouvrage se recommande par une érudition de bon aloi, respectueux de la foi, soucieux du véritable progrès accompli sur le terrain biblique, historique et archéologique, s'inspirant enfin des recommandations de la S. C. de la Propagande touchant la modération et les égards dus aux personnes, de rigueur dans de pareilles discussions.

L'Eglise, si elle se souvient du témoignage que se rend l'Apôtre, *depositum custodi,* n'a pas cependant oublié la parole du Maître : « Que votre lumière luise aux yeux des hommes » ; loin d'empêcher l'étude, elle l'encourage, mais aussi elle met en garde contre de dangereuses innovations ou contre des assertions téméraires, souvent plus séduisantes que bien fondées.

Les questions palestiniennes sont trop importantes pour ne pas solliciter l'attention des hommes religieux aussi bien que des savants. Non seulement elles touchent à l'antiquité, et font revivre quelque chose du passé de l'humanité, résultat toujours digne d'intérêt pour l'homme qui réfléchit, puisque l'histoire est la maîtresse de la vie, mais encore elles touchent à l'économie de notre salut éternel. Nous, catholiques, vivons d'un fait divin, la Religion chrétienne, préparée pendant des siècles et puis révélée par Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de notre foi. Mais ce fait est nécessairement lié au temps et à l'espace ; cet ensemble grandiose et harmonieux de manifestations surnaturelles a eu la Palestine pour principal théâtre, et cela pendant environ 2,000 ans. C'est pourquoi, les questions topographiques éveillent ici des souvenirs, qui ne sont pas sans intérêt pour nos âmes. Il y a plus, une question de principe se pose, volontiers je dirai, s'impose avec ses conséquences inéluctables pour l'apologétique de notre foi, dans tous ces problèmes qui au premier aspect semblent relever de la pure érudition.

Au bout de tous les débats se présente la question de tradition : que valent les renseignements qu'elle prétend nous communiquer ? Prenez la localisation des sanctuaires les plus illustres, le Saint-Sépulcre, le Calvaire, le Prétoire, Gethsémani, Bethléem, Nazareth. Une église encore existante, réparée ou reconstruite plusieurs fois au cours des âges, vous permet de refaire leur histoire jusqu'au VIe, Ve, IVe siècle même. Mais alors, force est de se demander si les premiers constructeurs ont été guidés par leur

fantaisie ou par des indications objectives. Et cette tradition, qu'ils prétendaient consacrer par un monument, pouvait-elle garantir son enseignement ?

Je le sais, ces questions se résolvent souvent en divers sens, sinon sans préjudice pour la piété, au moins sans danger apparent pour la foi, puisque nous adorons le Père en esprit et en vérité. Je dis « sans danger apparent, » car au fond elles soulèvent une question plus générale, celle de la valeur de la tradition. Est-on, oui ou non, autorisé à rejeter celle-ci *a priori*, comme radicalement incapable de nous transmettre les anciens souvenirs ? Peut-on souscrire sans réserve à cet axiome peut-être trop vague pour être toujours bien compris: « pas de documents, pas d'histoire » ? Et si au lieu d'examiner soigneusement la tradition sur sa provenance et ses vicissitudes, d'analyser exactement son contenu et de le séparer des superfétations et des altérations, qui peut-être s'y rencontrent, car, *fama crescit eundo*, on met tout en suspicion, n'est-il pas à redouter qu'on n'adresse au savant catholique le reproche d'inconséquence ? Pourquoi, lui dira-t-on, écartez-vous comme incapable de vous renseigner la tradition historique, alors que vous vous inclinez respectueusement devant la tradition dogmatique ? N'avez-vous pas de part et d'autre un témoignage portant sur une chose constatée ou déduite et transmise par une série de personnes exposées à déformer au moins inconsciemment ce qui leur a été confié ?

Sans doute, le savant catholique pourra répondre que la tradition dogmatique, au sens où l'entend l'Eglise, a des garanties que ne possède pas la tradition historique : Jésus-Christ a promis d'assister

toujours son Eglise et de préserver d'erreur son enseignement officiel, et partant la foi qu'il engendre. Fort bien! Mais ce privilège change-t-il la nature de la tradition, et si celle-ci est radicalement incapable de transmettre la vérité historique, comment justifier notre apologétique? Car enfin l'ordre surnaturel ne détruit pas l'ordre naturel, mais le suppose, ensuite le perfectionne.

Et pour ne citer qu'un exemple: Ces critiques qui ne voient dans la Genèse qu'un recueil de traditions orales, considération à laquelle nous invitent d'ailleurs l'antiquité ecclésiastique et le caractère littéraire des récits, ne concluent-ils pas que nous ne possédons là qu'un recueil de mythes ou de légendes sans valeur historique? Plus d'une fois j'ai entendu formuler cette conclusion. Que leur répondra celui qui ne croit pas qu'une tradition populaire puisse contenir une vérité historique et témoigner de la réalité d'un fait? Comment expliquera-t-il le jugement infaillible sur la valeur de ces traditions en vue du but religieux, que poursuivent les écrivains sacrés, de donner une idée vraie de l'antique histoire d'Israël et de ses origines les plus lointaines, jugement que certes l'inspiration leur conférait? Confondra-t-il sous un même concept la révélation et l'inspiration, faisant de celle-ci une espèce de dictée, qui pourrait bien annuler la liberté des hagiographes et sacrifier leurs droits d'auteurs, auteurs secondaires et causes instrumentales sans doute, mais auteurs véritables et causes libres?

Le catholique devra donc dire, lorsqu'il entend justifier l'autorité de la tradition dogmatique, que la tradition orale, qui par sa nature *peut* nous trans-

mettre la vérité, dans ce cas nous la transmet de fait, grâce au privilège octroyé par le Christ à la société religieuse, qui continue son œuvre. Aussi, lorsque en théologie on a constaté le caractère vraiment traditionnel d'un enseignement, on a constaté du même coup son bien fondé, puisque on a constaté que Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, ou les Apôtres, organes de l'Esprit-Saint, nous ont révélé ces choses. Et en Dieu il n'y a ni ignorance ni mensonge.

En est-il de même en histoire? Pas tout à fait. Avoir constaté la tradition, qui née le jour où un fait s'accomplit, s'est transmise à travers les générations, c'est avoir trouvé un terrain solide pour édifier sur la science et sur la véracité des premiers témoins, pour discerner leurs assertions des altérations inconscientes ou tendancieuses de ceux qui nous les ont transmises.

Mais qu'on veuille bien remarquer que dans les deux cas nous entendons parler d'une vraie tradition, et non pas d'une opinion reçue, qui n'en a que l'apparence. Personne en effet n'ignore que la tradition dogmatique, tout comme la tradition historique, est non seulement l'objet d'une transmission, mais aussi celui d'une étude plus ou moins approfondie, en rapport avec la culture et les préoccupations de ceux qui s'y livrent.

La théologie est ainsi la science de la tradition religieuse consignée dans les livres saints ou conservée oralement dans l'Eglise. Ses investigations peuvent susciter des problèmes, amener des controverses, créer des opinions divergentes et partant plus ou moins exactes, sur le sens de la tradition, sur son contenu et sur le caractère vraiment tradi-

tionnel de telle ou telle doctrine, présentée sous son autorité. Science faillible, qui subit l'influence des milieux et des temps, elle représente l'opinion des savants, qu'on ne saurait, au moins dans le cas où ils sont unanimes, mépriser sans témérité ou dédaigner sans outrecuidance. Mais ici encore les théologiens ne sauraient être identifiés avec la théologie, pas plus que la science avec les savants qui la cultivent. Lorsqu'enfin l'Eglise croira l'heure venue de mettre fin aux débats, parce qu'elle juge la lumière suffisante pour se prononcer, elle fixera le sens de la tradition ou l'étendue de son contenu sur le point en litige et développera ainsi son enseignement officiel. Développement tout subjectif, on le voit, qui consiste à prendre une conscience plus claire, une compréhension plus vaste, une intelligence plus profonde de ce qu'on croyait autrefois implicitement, tout au moins en retenant comme sources de la foi l'Ecriture et la Tradition. Et ici de nouveau, grâce au Saint-Esprit, qui assiste l'Eglise, le développement, consacré par l'enseignement officiel, se fera toujours *in eodem sensu et in eadem sententia*. C'est un accroissement, oui, un progrès sans doute, mais qui n'ajoute rien à ce que Dieu a révélé. Tout consiste pour nous à nous en rendre compte d'une manière plus parfaite.

La tradition historique elle aussi, avons-nous dit, peut être l'objet d'une étude, non seulement quand il s'agit de la constater et de la distinguer de ce qui n'est que sa contrefaçon, et n'en revêt que les dehors sans en posséder les chances d'information, mais encore quant à son contenu et quant à la manière de se représenter les faits peut-être complexes,

dont elle conserve le souvenir. Dans ce cas, la connaissance de l'époque et des lieux, où ces faits se sont accomplis, pourra aider puissamment à comprendre tel détail, même à faire revivre la physionomie primitive des évènements. Œuvre de science et d'érudition, qui soulève maints problèmes, et n'a d'autres garantie de succès que la compétence de ceux qui l'entreprennent. Nouvelle différence donc entre la tradition historique et la tradition dogmatique.

On le voit, si entre les deux traditions existent de profondes dissemblances, toutes deux cependant ont de trop nombreux points de contact pour ne pas obliger ceux qui étudient celle-là, à la plus grande circonspection pour ne pas blesser les droits de celle-ci. Cette circonspection a-t-elle toujours été en honneur chez ceux qui s'occupent des traditions palestiniennes? Peut-être à la lecture de l'ouvrage du R. P. Barnabé, plus d'un se demandera si l'on n'a pas procédé avec trop de précipitation en écartant une opinion traditionnelle comme insoutenable. Plus d'un peut-être se dira que la question n'est pas résolue sans appel, il conclura que maintes traditions ne méritent pas le dédain qu'on affecte à leur égard, et que leur étude exige la plus grande prudence de ceux qui veulent s'en occuper sans préjudice pour l'apologétique catholique et pour les droits de la foi.

Beyrouth, le 6 avril 1905.

† Fr. Frédien GIANNINI, Archevêque.

(P. XIV XV)



Fig. 1. — Jérusalem — Vue prise du mont des Oliviers.

INTRODUCTION

David prit la cité jébuséenne de Sion et en fit sa capitale. Autour de ce noyau, Jérusalem se développa.

Autrefois tous croyaient connaître l'emplacement de ce centre primitif, l'antique « ville de David » qu'ils localisaient sur le plateau actuel de Sion. Depuis le milieu du XIXe siècle, et aujourd'hui encore, nombre de savants se demandent où il est.

Pour s'y retrouver, les anciens avaient un moyen fort simple ; car leur tradition topographique était soudée à un monument, debout pendant des siècles, et que les premières générations chrétiennes contemplaient.

Les livres historiques de la monarchie israélite, utilisant en général des sources contemporaines ou des documents de caractère public, placent le tombeau de David, de Salomon et de la plupart des rois de Juda dans l'enceinte de l'ancienne Sion, devenue « ville de David (1). » C'est un tombeau réservé aux chefs de la nation (2), et les annales du royaume

(1) *III (I) Reg.* II, 10 : — XI, 43 ; — XIV, 31 ; — XV, 8, 24 ; — XXII, 51. — *IV (II) Reg.* VIII, 24 ; — IX, 18 ; — XII, 21 ; — XIV, 20 ; — XV. 7, 38 ; — XVI, 20.

(2) Les rois seuls furent ensevelis dans l'intérieur de la ville. Par exception, le grand prêtre Joïada, ayant été régent du royaume, fut déposé

conservent les noms de ceux qui durant quatre siècles y furent déposés ou en furent exclus (1).

Au retour de l'exil, les vieillards qui avaient vu les splendeurs du temple de Salomon (2), avaient vu également la royale nécropole. Du coup, Néhémie retrouve sans hésitation la « ville de David (3). »

Un peu plus d'un siècle avant Jésus-Christ, le prêtre-roi Hyrcan pénètre dans le domaine funéraire, en quête de richesses, destinées à libérer Jérusalem du siège d'Antiochus le Pieux (4).

Hérode le Grand à son tour viole la sépulture ; mais entravé dans sa tentative (5), il ne peut arriver jusqu'aux chambres sépulcrales de David et de Salomon. Afin de réparer son sacrilège attentat, il construisit avec le faste dont il était coutumier, « un splendide monument en pierre blanche à l'entrée du sépulcre de David (6). »

dans le sépulcre de David. (*II Par.* XXIV, 16). D'après les Talmuds, la prophétesse Houlda fut aussi ensevelie dans la ville. Voir A. Neubauer, *La Géographie du Talmud*, Paris, 1868, p. 136.

(1) A cause de leurs iniquités, Manassès et Ammon ne furent pas ensevelis avec leurs pères. Ils reçurent la sépulture dans leur jardin, au sud du temple (*IV* (*II*) *Reg.* XXI, 18). — Ezéchiel (XLIII, 7) vit dans le voisinage de ces tombeaux une profanation du sanctuaire.

(2) *Esd.* III, 12.

(3) *Neh.* III, 15, 16 ; — XII, 36.

(4) Josèphe, *Ant. jud.* VII, xv, 3 ; — XIII, VIII, 4. — *Bell. jud.* I, II, 5.

(5) D'après la rumeur publique, dit Josèphe (*Ant. jud.* XVI, VII, 1), deux satellites d'Hérode y périrent mystérieusement dans les flammes, ce qui effraya le roi.

(6) Josèphe, *Ant. jud.* VII, xv, 3 : — XVI, VII, 1. — Les sépulcres juifs sont tous conçus suivant une même donnée traditionnelle, qui se retrouve en Phénicie. C'est toujours un *speos* creusé dans le roc. Les grands caveaux ont une façade avec un vestibule. Une porte basse et étroite conduit dans une salle rectangulaire, autour de laquelle s'ouvrent des chambres garnies de bancs ou de fours à cercueil taillés dans la masse. Chez tous les anciens peuples de l'Orient, existait l'usage de déposer des objets précieux dans les chambres sépulcrales à côté des défunts.

Saint Pierre dans son discours au peuple juif de Jérusalem et de la Dispersion parle avec emphase de ce tombeau du Roi-Prophète « jusqu'aujourd'hui parmi nous (1). » Ce n'était donc pas la résurrection de David, mais bien celle du Messie que l'Esprit-Saint avait autrefois annoncée ! Le fait des deux tombeaux, celui de Jésus vide, celui de David, gardant son dépôt, le prouve sans réplique. Et trois mille personnes, convaincues par la harangue enflammée du Prince des Apôtres, reçoivent le baptême et se joignent aux disciples du Christ (2).

Le monument élevé par Hérode semble même avoir survécu à la ruine de la cité déicide.

Dion Cassius, racontant la révolte juive de 132 sous Barchochéba, note qu'avant la guerre, « les Juifs eurent un présage de cette calamité : le monument de Salomon, μνημεῖον τοῦ Σαλομῶνος, tenu en grand honneur, s'écroula sans cause apparente (3). »

Ce « monument de Salomon » est-il celui élevé par Hérode?

Les termes de l'historien romain manquent de précision. Mais, étant donné que le temple à cette époque était détruit, la ville en ruines, le plateau de Sion seul épargné par les légionnaires et devenu en partie camp romain, on est incliné à admettre l'identification proposée. Et c'est là l'opinion de plusieurs savants (4).

A défaut d'autres informations, le tombeau des

(1) *Act.* II, 29.
(2) *Act.* II, 41.
(3) *Hist. rom.*, LXIX, 14, Hambourg, 1752, t. II, p. 1162.
(4) Von Alten, *Die David stadt*, *Z. D. P. V.*, Leipzig, 1880, t. II, p. 172. — C. Mommert, *Topographie des alten Jerusalem, Zion u. Akra*, Leipzig, 1901, p. 302.

vieux rois hébreux désignait donc l'emplacement de la « ville de David ». Aussi nous est-elle indiquée sans hésitation par les anciens. A en croire Flavius Josèphe, la « ville de David » occupait la colline sud-ouest de Jérusalem, le plateau de Sion (1). Eusèbe de Césarée (2) et saint Jérôme (3) ne parlent pas autrement.

Sur le mont Sion également, le Pèlerin de Bordeaux (4), sainte Silvie d'Aquitaine (5), sainte Paule visitent « la ville dont s'empara David et qu'il rebâtit (6). »

La tradition juive passa dans la société chrétienne sans que les rabbins reprochassent jamais aux chrétiens d'avoir par un déplacement topographique ou par une superfétation, renchéri sur les gloires du mont Sion, devenu par les mystères du Saint-Cénacle le berceau de l'Eglise. Le royaume messianique commençait à s'épanouir là même où David avait jeté les bases de la grandeur future du royaume juif. Touchante coïncidence du symbole et de la réalité.

Il y a plus, ce fut la prétendue existence du tombeau de David sous l'église du Cénacle, qui causa la perte de ce sanctuaire pour les catholiques. En effet

(1) *Ant. jud.*, XVI, VII, 1.

(2) « Le Golgotha... se trouve au nord du mont Sion. » *Onomasticon*, éd. Klostermann, Leipzig, 1904, p. 74, mot *Golgotha*.

(3) « Paule monta à Sion qui signifie forteresse ou lieu d'observation. David s'empara un jour de cette ville et la réédifia... Là on lui montra le lieu où le Saint-Esprit était descendu sur cent vingt disciples. » *Epist. CVIII, Ad Eustochium*, Migne, *Patr.*, *lat.* t. XXII, col. 884. — Cfr. *Onomasticon*, *loc. cit.*, p. 75.

(4) *Itin. a Burdigala Hierusalem usque*, éd. Tobler et Molinier, *Publ. de l'Or. lat.*, Genève, 1879, p. 17.

(5) *Peregrinatio S. Silviæ*, éd. Gamurrini, Rome, 1887, p. 100.

(6) Saint Jérôme, *loc. cit.*

la légende, d'origine juive, fut accceptée par les Musulmans, qui eux aussi vénèrent David ; en conséquence ils voulurent élever une mosquée en cet endroit.

Réellement curieuse cette conspiration des chrétiens, des Juifs et des Musulmans, pour mettre sur le mont Sion « la ville de David ». Voyez-y une déviation inconsciente ou une version tendancieuse, l'accord n'est pas moins remarquable et demande une explication. A notre avis, la force de l'antique tradition, s'imposant à la conscience populaire, fournit la solution la plus acceptable.

Mais on a fait justement remarquer que beaucoup de savants sont fort sceptiques en matière de tradition. Comme d'instinct ils l'écartent, et là où elle affirme, ils interrogent, non pas la tradition elle-même sur son origine et son histoire, ce qui serait excellent, mais d'autres données, tenues à tort ou à raison pour plus autorisées.

Dans le cas présent, les topographes modernes ont interrogé la Bible et les découvertes archéologiques.

Aussitôt surgissent des difficultés exégétiques considérables. La Bible est moins un livre qu'une bibliothèque d'ouvrages différents d'époque et de style, mais rédigés la plupart pour des personnes au courant des matières traitées. De là son laconisme, le vague de ses expressions, la hardiesse de ses métaphores. Poursuivant un but religieux, elle indique en passant et jette comme au hasard des indications d'ordre profane d'autant plus précieuses pour nous, que le milieu où s'écrivit la Bible, a disparu depuis longtemps.

Un exemple ayant trait à notre question : « Sion » désigne à l'origine la cité jébuséenne devenue la capitale de David. Sous la plume des poètes, c'est le temple, Jérusalem tout entière, la Judée, le peuple de Dieu, voire même Israël dans la Dispersion !... La « ville de David » s'étend également à mesure que le périmètre de Jérusalem se développe. Le premier livre des Machabées, reflétant l'enthousiasme religieux de l'époque, va jusqu'à séparer le « mont Sion » de la « ville de David » : celle-ci est la citadelle des Syriens, celui-là le temple et ses fortifications (1).

Dérouté par cette terminologie, un ministre protestant, après avoir rompu avec la tradition, conclut en 1864 que la cité jébuséenne s'élevait sur le mont Moriah (2), là où fut autrefois le temple de Salomon (3).

Mais l'aire d'Ornan, établie en cet endroit au temps de David, oblige d'autres savants à confiner la cité jébuséenne sur le prolongement méridional du Moriah, qui, au moins depuis la captivité de Babylone, porte le nom d'Ophel. L'usage oriental en effet ne permet pas une aire à l'intérieur d'une ville forte (4).

Et les mêmes textes bibliques qui conduisent les

(1) *I Macch.* I, 35 ; — IV, 36 ; — XIV, 26 ; — XV, 37.

(2) Ch. Ed. Caspari, *Zion und die Akra der Syrier, Theol. Studien u. Kritiken*, 1864, p. 309-328.

(3) *II Par.* III, 1.

(4) En Orient, le blé est généralement battu par les bœufs qui le foulent aux pieds en marchant dessus dans tous les sens (*Deut.* XXV, 4). Une fois broyé, on le lance en l'air avec des pelles en bois pour le vanner. Le grain, plus lourd que la paille, en est séparé sous l'action du vent. C'est pourquoi l'aire est située à un endroit exposé à tous les vents, de préférence au sommet d'une colline.

uns au Moriah, les autres à l'Ophel, amènent quelques palestinologues au nord du temple (1), autour du Golgotha (2) et même à la tour de Goliath (3), qui certes appartient à l'enceinte d'Hérode Agrippa. Il en est enfin, qui en vertu des mêmes textes s'arrêtent au site traditionnel et placent la « ville de David » sur le mont Sion actuel (4).

En 1882 M. Birch compte *neuf* théories topographiques sur l'emplacement de la « ville de David », et dans sa nomenclature ne figurent que les systèmes écrits en langue anglaise (5).

A son tour le site du Millo, la ville basse réunie

(1) I. Olshausen, *Topographie des alten Jerusalem*, Kiel, 1833, puis Fergusson en 1847 et Thrupp en 1855 (Zimmermann, *Restaurirte Stadtplane*, Bâle, 1878). — E. Clarkes, *Travels. . in Europe, Asia, etc.*, Londres, 1811, plaça le mont Sion au mont du Mauvais Conseil. Ces théories ne trouvèrent alors pas d'écho.

(2) M. Warren, *The comparative holiness of Mounts Zion and Moriah*, *P. E. F. Quart. St.*, 1869, p. 80. — *The tomb of David*, *Id.* 1875, p. 102, place le mont Sion au nord de la ville et suppose que les carrières des *Grottes royales* formaient le tombeau de David. — M. C. Conder, *Jerusalem topography*, *P. E. F. Quart. St.*, 1873, p. 152, laisse Jébus au mont Sion actuel ; mais il étend le Millo, la ville basse ou l'Acra, sur le Golgotha, et voit dans le tombeau dit de *Joseph d'Arimathie*, derrière la rotonde du Saint-Sépulcre, un reste du tombeau de David.

(3) Samuel Bergheim, *Identification of the city of David*, *P. E. F. Quart. St.*, 1895, p. 120-123. — Cette tour, appelée *Kala'at el Djaloûd* est communément prise pour la *tour Pséphina* dont parle Josèphe, *Bell. jud.* V, IV, 3.

(4) Ed. Robinson, *Biblical researches*, Boston, 1841. — G. Schultz, *Jerusalem*, Berlin, 1845. — G. Williams, *The holy City*, Londres, 1849. — T. Tobler, *Topographie von Jerusalem*, Berlin, 1853. — O. Thenius, *Das vorexilische Jerusalem und dessen Tempel*, Leipzig, 1849. — Lewin, (V. Zimmermann, *op. cit.*). — Melchior de Vogüé, *Les églises de la Terre sainte*, Paris, 1860; — *Syrie, Palestine*, Paris, 1876. — De Saulcy, *Diction. topogr. de la Terre sainte*, Paris, 1877. — Victor Guérin, *Jérusalem*, Paris, 1889. — Soullier, *Le mont Sion et la cité de David*, Tulle, 1895. — G. Gatt, *Die Hügel von Jerusalem*, Fribourg en Br., 1897 ; — *Zion in Jerusalem*, Brixen, 1900. — C. Rückerl, *Die Lage des Berges Sion*, Fribourg en Br., 1898. — Mommert, *op. cit.*

(5) *The valley of Hinnom and Zion*, *P. E. F. Quart. St.*, 1882, p. 55-56.

par David à la ville haute prise aux Jébuséens, donne lieu aux combinaisons les plus variées. En 1897, M. G. Gatt en énumère *dix-neuf* (1).

Et que tous ces savants aient exactement interprété la Bible, dont cependant ils se réclament, ce n'est guère croyable. Aussi rien d'étonnant si l'opinion se montre sceptique et considère comme quelque peu subjectives des théories présentées au nom de la science objective et de la haute critique.

Comme les textes bibliques habilement maniés se tournent dans tous les sens, ainsi les découvertes archéologiques, faites à Jérusalem ces dernières années, se prêtent-elles aussi aux interprétations les plus diverses.

Aux yeux du R. P. Germer-Durand par exemple, « la commission anglaise du *Palestine Exploration Fund*... s'est obstinée à chercher Jébus et la ville de David sur la colline occidentale (*le mont Sion actuel*) (2), ramenant toujours à cet objectif des fouilles dont la conclusion devrait fatalement aboutir à prouver le contraire (3). »

Et cela non plus n'a pas de quoi surprendre. Qui entreprend des fouilles dans un endroit quelconque de la ville, obéit, parfois, à une préoccupation. Ses études l'ont amené à un résultat qu'il veut contrôler. Aussitôt, il creuse et il cherche là où, selon sa lecture des textes, doit se trouver un mur, un canal, un escalier, etc. Quelle tentation dès lors à voir dans la moindre trouvaille la confirmation de son hypo-

(1) *Die Hügel von Jerusalem*, p. 14.

(2) Lorsque nous ajoutons un mot d'éclaircissement aux textes que nous citons, nous le mettons entre parenthèse et en lettres cursives.

(3) *Topographie de Jérusalem*, *Echos d'Orient*, 1903, p. 9.

thèse! Il est si pénible de chercher en vain et de voir s'écrouler faute de données positives un système péniblement échafaudé et paternellement aimé! C'est pourquoi les découvertes archéologiques soulèvent souvent plus de problèmes qu'elles n'en résolvent.

Si les nouvelles théories topographiques sur Jérusalem eurent le don de passionner vivement les spécialistes d'Allemagne, d'Angleterre et d'Amérique, elles n'émurent pas sensiblement les savants de France. Du reste, la littérature de la question est presque exclusivement anglaise et allemande, et les rares écrivains français, qui, avec M. Victor Guérin et M. Soullier, se sont occupés du problème, se prononcèrent en faveur du site traditionnel.

Il était réservé à la *Revue biblique* de faire mieux connaître parmi les lecteurs de langue française ces intéressants débats. Le premier fascicule du savant périodique publia sur la topographie de Jérusalem un article magistral, signé par le R. P. Lagrange (1).

Lui aussi entend s'en tenir aux seules données bibliques, et sans détours il écarte la tradition qui « ne remonte guère au-delà du IV[e] siècle de notre ère (2). » Après ce que nous avons dit du tombeau des rois de Juda dans la « cité de David », ce rajeunissement d'une tradition biblique surprend sous la plume du docte exégète.

Soucieux des droits de la critique, le Révérend Père met « en suspicion un renseignement qui ne se trouve pas dans la Bible, et que l'historien (*Flavius Josèphe*) ne nous dit pas avoir puisé ailleurs, parce qu'il est avéré qu'il accommode l'histoire ancienne

(1) *Topographie de Jérusalem. Revue biblique*, 1892, t. I, p. 17-38.
(2) *Op. cit.*, p. 37. — Cfr. *Revue biblique*, 1898, *Bulletin*, p. 422.

2

selon ses vues d'apologie, tandis que nous admettons tout ce qu'il dit avoir vu (1). »

Peut-être saisira-t-on difficilement en quoi l'emplacement de la « cité de David » sur la colline occidentale décèle une tendance apologétique.

Quand, ensuite, le R. P. Lagrange admet des assertions de Josèphe « tout ce qu'il dit avoir vu », plus d'un lecteur se demandera si Josèphe n'avait pas sous les yeux le monument élevé par Hérode sur le sépulcre de David ? Le fait est qu'il en parle en témoin.

Il est aussi regrettable que l'article de l'éminent Directeur de la *Revue biblique* soit tellement court que plusieurs textes scripturaires importants et de remarquables découvertes topographiques y soient passés sous silence...

On excusera cependant le Révérend Père de son laconisme, puisqu'il ne fait que revêtir d'une forme brillante une théorie amplement développée en Allemagne et en Angleterre, notamment par le chanoine anglican Birch, l'ardent champion de la théorie de Sion à l'Ophel. Un vulgarisateur de talent ne s'en réfère-t-il pas implicitement à ceux dont il fait connaître les idées ?

La haute réputation faite à l'illustre Directeur de l'*Ecole biblique* à Jérusalem donna une grande vogue, en France surtout, à la théorie qu'il prit sous son patronage.

Et de fait, elle avait revêtu sous sa plume un aspect si séduisant, qu'elle finit, pour ainsi dire, par avoir raison du culte de la tradition et fut enfin agréée par ceux mêmes, qui d'abord s'étaient émus

(1) *Op. cit.*, p. 25.

de sa nouveauté. La *Revue biblique* constatait naguère ce mouvement, et M. J.-B. Pelt pouvait dire en 1904 « que l'opinion des partisans de l'Ophel tend à prévaloir (1). » Même aux yeux de tel recenseur de la docte *Revue* elle a déjà prévalu ; car à propos d'un ouvrage du R. P. Nivard Schlœgel (2), il avoue naïvement : « Nous ne nous attendions pas à trouver Schlœgel parmi les tenants de l'opinion surannée qui veut placer Sion sur la colline sud-ouest (3). » Quant aux professeurs de Notre-Dame de France, basant leur localisation des cités et des souvenirs « sur l'examen des faits et des lieux, et aussi sur la *tradition authentique* étudiée à la lumière des plus anciens témoignages (4), » l'opinion qui fait commencer Jérusalem sur l'Ophel leur semble « ne pas pouvoir laisser de doute (5). »

Cette confiance optimiste étonne chez des auteurs familiarisés avec les productions de la science contemporaine. Involontairement on doute de la théorie avancée comme une *vérité incontestable*, quand on lit la réfutation détaillée qu'en ont faite plusieurs érudits et notamment un professeur de l'Université de Fribourg, M. Ch. Rückert (6), et quand on considère la multiplicité des systèmes divergents, défendus encore aujourd'hui au nom de la Bible et des découvertes archéologiques par des savants de renom.

Peut-être même est-il d'autant plus important de se méfier des conclusions hâtives sinon prématurées,

(1) *Histoire de l'Ancien Testament*, 4e éd., Paris, 1904, t. II, p. 35.
(2) *Die Bücher Samuels*, Vienne, 1904.
(3) *Revue biblique*, 1904, *Recension*, p. 610.
(4) *La Palestine*, Paris, 1904, Avant-Propos, p. v.
(5) *Id.*, p. 56.
(6) *Op. cit.*

qu'il s'agit dans l'occurrence d'une question fort importante. Toute la topographie de Jérusalem sera différente selon qu'on mettra son point initial sur le Sion, sur l'Ophel ou en quelque autre endroit.

L'authenticité des sanctuaires traditionnels à son tour en subira les conséquences. Ainsi, M. Caspari mettant la « ville de David, la sainte Sion, » au Moriah cherche le Saint-Cénacle dans les environs du temple (1). M. C. Conder (2), M. S. Bergheim (3) et d'autres déduisent de leurs théories que le saint Sépulcre de Notre-Seigneur appartient en réalité au tombeau des anciens rois hébreux, situé au sein de la « ville de David. »

Enfin, une question de méthode se pose ici. Est-il critique de rejeter en bloc le témoignage de la tradition alors surtout que la diversité des systèmes, tous basés sur la Bible et sur le résultat des fouilles, démontre que ces sources d'information manquent d'ampleur et de précision pour terminer le débat?

Néanmoins, nous n'entendons pas faire l'étude de la tradition du mont Sion, ni prendre celle-ci comme base de notre discussion. Tout simplement nous passerons en revue les différents arguments bibliques et archéologiques mis en avant, et nous essayerons d'en analyser la valeur (4). Le résultat de notre enquête permettra de juger du bien fondé de l'opinion traditionnelle.

(1) *Op. cit.*, p. 316-317.

(2) *The holy Sepulchre*, *P. E. F.*, *Quart. St.*, 1883, p. 73.

(3) *Op. cit.*, *loc. cit.*

(4) Nous nous occuperons particulièrement de la théorie qui place Sion à l'Ophel, parce que la plus accréditée, et nous nous référerons volontiers à l'étude du R. P. Lagrange qui a exposé le nouveau système avec le plus de talent.



Fig. 2. — JÉRUSALEM — CARTE HYPSOMÉTRIQUE.
Equidistance 20 mètres — Echelle 1 : 15 000.

LA VILLE DE DAVID

CHAPITRE PREMIER

Le mont Sion.

I. — Les trois collines de l'ancienne ville.

La Ville sainte est assise sur un plateau borné à l'orient par la vallée de Cédron ou de Josaphat, au midi et à l'occident par la Géhenne ou vallée d'Hinnom. Ces deux vallées, qui englobent les trois quarts de la cité, naissent à une demi-lieue de distance au nord des remparts actuels.

Ce plateau, isolé des collines environnantes, le Scopus (825 m.) (1), le mont des Oliviers (818 m.), le mont du Scandale (734 m.), celui du Mauvais Conseil (777 m.) et les hauteurs à l'ouest (780 m.), est à son tour découpé par des vallées plus ou moins profondes (2).

Tout d'abord, à ce groupe de mamelons appelés *collines des Cendres* et situés à un kilomètre au

(1) Les chiffres suivis de la lettre *m.* et mis entre parenthèse indiquent en mètres les altitudes au-dessus du niveau de la mer Méditerranée.

(2) Quand il est question du relief de Jérusalem, *la vallée* n'est qu'un ravin formant le lit d'un torrent d'hiver.

nord de la ville, naît une troisième vallée, qui courant entre le Cédron et la Géhenne, passe sous la porte de Damas et va aboutir au sud-est de la ville, au point de jonction des deux vallées précédentes. Le plateau est ainsi coupé du nord au sud en deux parties d'un aspect assez différent.

La partie orientale comprend la colline de Jérémie (772 m.) et le mont Bézétha (760 m.) séparés par une longue tranchée artificielle, le Moriah et l'Ophel. Le Moriah est un long promontoire, dont le sommet (745 m.), autrefois l'aire d'Ornan, fut occupé par le temple de Salomon. L'Ophel est la descente assez rapide qui fait suite au Moriah et se termine à la piscine de Siloé (650 m.).

La partie occidentale est coupée à la hauteur de la porte de Jaffa par une vallée qui descend de l'ouest à l'est avec une pente de 33 mètres. Cette vallée transversale se confond au pied du Moriah avec la vallée centrale, qui va du nord au sud. Entre ces deux vallées le terrain monte doucement vers le nord-ouest et atteint bientôt une altitude de 818 mètres. Le versant inférieur est occupé jusqu'à la hauteur de 785 mètres par la ville actuelle et porte le nom de Gareb (1). Le seul renflement de terrain à signaler dans cette région est le Golgotha ou Calvaire (768 m.).

La section sud-ouest est à son tour traversée en diagonale, du nord-ouest au sud-est, par une dépression, aujourd'hui en partie comblée, autrefois un vallon, lui aussi débouchant dans la vallée centrale, vers la piscine de Siloé. D'où, à l'ouest un

(1) *Jer.* XXXI, 39.

plateau allongé et droit, qui atteint 777 mètres, à l'est un autre plus petit et de forme arrondie, qui ne dépasse pas 757 mètres. Ces deux plateaux, de nos jours à peine distincts, mais nettement isolés de tous côtés par des vallées à l'aspect de ravins et presque de précipices, portent le nom de mont Sion.

A cette description chorographique comparons celle que nous a transmise Josèphe.

« Fortifiée par une triple enceinte, dit-il, excepté au-dessus des vallées infranchissables (où il n'y avait qu'un mur), la ville était bâtie sur deux collines placées en face l'une de l'autre et séparées par une vallée dont les flancs étaient couverts de nombreuses maisons.

« La colline qui portait la ville haute était de beaucoup la plus élevée et la plus droite dans le sens de la longueur ; à cause de sa forte position, elle avait été nommée citadelle par David (père de Salomon le premier fondateur du temple) : nous, nous l'appelons aujourd'hui le Marché haut.

« L'autre colline, recourbée aux deux extrémités, s'appelle Acra et portait la ville basse (1). En face de cette dernière, était une troisième colline par nature plus basse que l'Acra et séparée d'elle par une vallée large qui jadis fut autre. Dans la suite, les rois asmonéens, à l'époque de leur domination, comblèrent la vallée pour réunir le temple à la ville, et abaissèrent le sommet de l'Acra, afin que le temple le dominât aussi. Or la vallée appelée Tyropéon

(1) M. A. Neubauer (*Géographie du Talmud*, Paris, 1868, p. 138) dit : « Les Talmuds mentionnent plusieurs fois les marchés supérieurs et inférieurs de Jérusalem. Ce sont des quartiers correspondant à la ville haute et à la ville basse de Josèphe. »

(*des Fromagers*) qui, avons-nous dit, sépare la ville haute de la ville basse, s'étend jusqu'à Siloé ; car c'est ainsi que nous nommons cette fontaine qui est douce et abondante. A l'extérieur, les deux collines de la ville étaient entourées de vallées profondes et, à cause des précipices qui les bordaient de part et d'autre (1), elles n'étaient accessibles d'aucun côté (2). »

Que vaut cette description ?

Josèphe, lévite de naissance, élevé aux écoles rabbiniques, avait passé une bonne partie de sa vie à Jérusalem. Mieux que personne il en connaissait les détours et s'était initié à toutes les phases de son histoire. Aux côtés des Romains durant le siège, il en avait suivi les péripéties, et les informations ultérieures des officiers, qui y avaient pris part, complétaient ses données (3). Cependant il écrivit pour glorifier sa nation et flatter les Flaviens, ses patrons. Dès lors ses assertions doivent être contrôlées, mais ne peuvent être écartées avant tout examen.

D'abord, il mentionne trois collines : la citadelle ou marché haut, portant la ville haute, l'Acra portant la ville basse, et une troisième colline plus basse que l'Acra. La vallée du Tyropéon sépare les

(1) Josèphe écrit « καὶ διὰ τοὺς ἑκατέρωθεν κρημνοὺς », littéralement « à cause des précipices des deux côtés. » Mais il vient de dire que les deux collines étaient « *entourées* de vallées profondes, » et il ajoute qu'elles n'étaient « accessibles d'*aucun côté*. » Le contexte donc interdit de ne mettre des précipices que sur deux flancs seulement. Du reste la ville haute de Josèphe est, de l'aveu de tous, au mont Sion, qui de fait est complètement environné de vallées.

(2) *Bell. jud.*, V, iv, 1.

(3) *Contra Apponem* I, 9. — *Vita*, 65. — Voir, C. Fouard, *Saint Jean*, Paris, 1905, p. 52-58.

deux premières, la vallée large s'étend entre la seconde et la troisième.

Description topographique d'un témoin, qui paraît fort indifférente à l'apologétique.

Mais, d'après lui, les rois asmonéens auraient abaissé l'Acra : en conséquence, les vallées qui l'entourent doivent avoir changé d'aspect. Ailleurs il assure que le peuple travailla sans interruption pendant trois ans à cette gigantesque entreprise (1). C'était l'époque des corvées, en usage dans tout l'Orient et Josèphe possède sur la période asmonéenne trop de documents aujourd'hui disparus pour ne pas se recommander à notre attention. De l'aveu des savants, son histoire, pour ces règnes, mérite créance et sauf appréciations discutables, elle s'impose aux critiques les plus exigeants.

D'ailleurs, ce qu'il dit des collines et des vallées de l'ancienne Jérusalem, ou se constate encore aujourd'hui, ou du moins n'échappe pas à un examinateur attentif.

Si le colossal travail entrepris par les Juifs pour abaisser l'Acra, doit avoir fait presque disparaître la seconde colline de Josèphe, il a cependant laissé des traces suffisantes pour contrôler les dires de l'historien. C'est ainsi que le R. P. Lagrange nous fait observer qu'en réalité le rocher se redresse un peu entre le sommet de la colline occidentale (*ville haute*) et la grande vallée centrale (qui sépare la deuxième colline de la troisième), « mais seulement d'une hauteur de 6m,45 (2). » Il faut ajouter qu'entre ce plateau et l'autre plus étendu de l'ouest, des

(1) *Ant. jud.* XIII, VI, 6. — Bell. jud. I, II, 2.
(2) *Op. cit.*, p. 22.

fouilles n'ont pas encore été pratiquées pour retrouver le niveau primitif, et que le petit plateau nord-est de Sion surplombe la vallée centrale d'environ 35 mètres.

Conclusion : nous croyons pouvoir retenir comme exacte la description topographique de Josèphe.

Mais comme s'il avait prévu les confusions qui devaient se produire dans la suite, il nous avertit que si après le siège de Titus « quelqu'un venait dans la Ville sainte après l'avoir vue auparavant, au milieu de Jérusalem il se demanderait : Où donc fut Jérusalem, (1) ? » Pour emphatiques qu'elles puissent paraître, les paroles de l'historien juif servent d'épiphonème à la scène de destruction perpétuée dans les ruines que Tacite semble avoir eue sous les yeux (2).

Pour lui Jérusalem n'est plus assise sur trois collines, mais sur deux seulement!

Adrien rebâtissant une ville nouvelle, Ælia Capitolina, et traçant sa magnifique rue aux colonnes, qui, courant de la porte de Damas à l'ancienne porte de David, passait entre les deux plateaux du mont Sion actuel, dut encore contribuer à faire disparaître la physionomie primitive des lieux.

Aussi, aujourd'hui la ville paraît-elle bâtie sur deux collines. Comme l'écrit le R. P. Lagrange, « c'est l'impression que produit immédiatement à l'imagination la vue qu'on découvre soit du sommet de la porte de Damas, soit de la terrasse des

(1) *Bell. jud.* VI, I. 1.

(2) *Historia romana*, V, 11. — Tacite fut probablement proconsul d'Asie vers l'an 110 ap. Jésus-Christ. — Voir *Bulletin de correspondance hellénique*, 1890, p. 621. — R. Cagnat, *L'année épigraphique*, 1890, n° 110

Sœurs de Sion (1)... » Et fort justement il ajoute : « C'est déjà l'idée générale qu'en donne Tacite. » Moins exactement il continue : « et même l'historien juif (2). »

A son tour, le R. P. Séjourné, commentant la description de Flavius Josèphe, non seulement s'en rapporte à « l'impression que produit immédiatement à l'imagination la vue » de la cité à vol d'oiseau, mais invoque comme arbitre un « heureux mortel » complètement ignorant des discussions topographiques sur Jérusalem, et demande son avis « sans qu'il ait eu le temps de consulter personne. » Mais écoutons le docte Dominicain : « Josèphe, on le voit, dit le R. P. Séjourné, après avoir annoncé une enceinte, tantôt triple, tantôt simple, s'interrompt aussitôt pour décrire sommairement la ville. C'est tout naturel : il faut bien connaître le terrain qu'il s'agit d'entourer. Mais, remarquons-le, dans cette description il se borne à ce qui est la vraie ville, la ville ancienne; le reste viendra plus tard. Dès lors il nous la représente sur deux collines qui se font face, dont l'une est plus élevée et plus droite, l'autre plus basse et recourbée aux deux extrémités : une vallée les sépare au milieu, vallée qui s'en va jusqu'à la piscine de Siloé ; et à l'extrémité de ces deux collines, deux autres vallées si profondes qu'elles méritent le nom de précipices, βαθείαις φάραγξι. Supposons donc quelqu'un qui arrive à Jérusalem pour la première fois, n'ayant encore jamais entendu parler, l'heureux mortel, du *bellum topographicum ;* plaçons-le au nord à l'endroit le

(1) *Op. cit.*, p. 18.
(2) *Loc. cit.*

plus favorable pour qu'il puisse bien juger de la configuration du sol, débarrassons le terrain pour un instant des constructions qui le recouvrent, des décombres qui s'y sont entassés depuis dix-neuf siècles, du mur actuel de la ville qui arrête la vue au sud, et prions cet homme de nous dire franchement, sans qu'il ait eu le temps de consulter personne, où sont les deux collines indiquées par l'historien ! Je crois pouvoir affirmer qu'il nous montrera la haute colline occidentale avec son massif rocheux tout droit, et la colline orientale plus basse, en forme d'arc recourbé. Elles se font vraiment face, une vallée les sépare qui arrive jusqu'à la piscine de Siloé, en dehors, à l'est le torrent de Cédron, au sud et à l'ouest le Wadi Er Raouby ou Géhenne sont bien les vallées ou précipices en question.

« C'est là une vérité topographique évidente. Et pourtant il en est qui n'ont pas saisi cette évidence (1). »

On le voit, notre « heureux mortel » a été déçu par les apparences et a pris, comme beaucoup du reste, le Moriah pour la seconde colline de Josèphe. Une méthode plus critique lui aurait rappelé que la cité a changé d'aspect depuis la description qu'en donne l'auteur de la *Guerre juive;* et la Bible lui aurait appris que déjà de son temps Salomon fit combler une vallée à l'intérieur de la ville (2). C'est ainsi qu'une étude préalable de l'histoire aurait permis mieux qu'un simple coup d'œil de se rendre compte des points aplanis et des endroits remblayés.

(1) *Les murs de Jérusalem*, *Revue biblique*, 1895, p. 40.
(2) *III (I) Reg.* XI, 27.

Mais alors, peut-être, n'eut-il pas saisi la prétendue « vérité topographique évidente. » Et dans ce cas nous n'oserions pas dire que le progrès scientifique en eût été arrêté.

Quoiqu'il en soit, le Moriah n'est guère une colline « environnée de vallées et de toute part inaccessible, » puisque, au nord, il se rattache au Bézétha par une pente douce. Aussi est-ce par le nord, au témoignage de la Bible et de Josèphe, que les ennemis pénétraient généralement dans la ville. Et supposé même que le Moriah répondit à ce signalement, resterait encore à trouver la troisième colline « séparée de la précédente par une vallée large. »

Dès qu'on fait du Moriah la seconde colline, on se demande où placer l'Acra, ville assise sur la deuxième colline? Aussi les tenants des théories nouvelles la localisent-ils un peu au hasard, sur la pente du Gareb, qui au Golgotha, qui à l'orient de ce monticule, qui dans le voisinage de la tour Pséphina, ou même sur toute l'étendue comprise entre la vallée transversale et la vallée centrale. Mais en aucune façon la déclivité du Gareb ne rappelle la colline « environnée de ravins » encore moins de « précipices. » Aussi quelques partisans de l'Ophel préfèrent-ils chercher l'Acra soit au nord, soit au sud du temple (1), ou sur le penchant méridional du Moriah.

Restent enfin les assertions et les récits de Josèphe, qui dans cette hypothèse deviennent des énigmes

(1) Sur le plan qui accompagne son article (*op. cit.* p. 19), le R. P. Lagrange écrit le mot *Acra ?*, avec un point d'interrogation, entre l'*Antonia* et le *Dôme de la Roche*. Puis dans l'angle sud-est de l'esplanade du temple on lit encore une fois *Acra?*, avec un autre point d'interrogation.

indéchiffrables. Ainsi selon lui la ville haute et la ville basse étaient limitées au nord par la première enceinte, parallèle à la vallée transversale. Le Gareb restait donc exclu de l'ancienne ville.

Lors du siège de 70, témoin et stratégiste, Josèphe raconte que les soldats romains avaient déjà successivement envahi la troisième et la deuxième enceinte, rasé la forteresse Antonia, détruit le temple et incendié l'Ophel, lorsqu'enfin ils délogèrent les factieux de l'Acra, la ville basse, et vinrent les assiéger dans la ville haute, au pied des célèbres tours d'Hippicus, de Phasaël et de Mariamne.

Or une telle tactique de la part des légionnaires est incompréhensible et un tel récit devient un tissu d'incohérences pour qui fait du Moriah la seconde colline, ou du Gareb l'Acra, la ville basse.

C'est pourquoi les néo-critiques se montrent si sévères pour l'historien juif, à tel point que les plus indulgents le traitent d'écrivain distrait, fantaisiste, toujours en contradiction avec lui-même.

II. — Les deux collines de la ville de David.

Après avoir étudié la question en tous les sens pendant quinze ans, le savant palestinologue suisse, M. Tobler, eut une meilleure opinion de Josèphe.

Il nous raconte ses efforts pour retrouver sur le sol actuel l'emplacement de Jérusalem, au moyen des textes de la Bible et de l'historien juif, efforts demeurés sans succès jusqu'au jour où il se



Fig. 5. — Mont-Sion. — Carte hypsométrique
Equidistance 5 mètres — Echelle 1 : 7 500

demanda s'il n'était pas, comme Tacite, victime d'une illusion. Renonçant à voir dans le Moriah et son prolongement méridional d'Ophel la seconde colline de Josèphe, il donna une autre direction à ses recherches. Cette fois il crut avoir trouvé la clef du problème et ses conclusions timidement avancées (1) ont paru solides à M. Mommert (2).

Selon M. Tobler, la première colline de Josèphe n'est pas tout le Sion actuel, mais seulement la section occidentale du plateau, sensiblement la plus haute et la plus étendue. Josèphe dit « la plus droite dans sa longueur. » C'est là qu'il localise la ville haute. La deuxième colline est la partie nord-est du plateau, aujourd'hui environ 20 mètres moins élevée que l'autre section, arrondie et séparée de celle-ci par la dépression dont nous avons parlé plus haut; là se serait développée la ville basse; les travaux des Asmonéens auraient altéré sa physionomie primordiale. La dépression, encore visible aujourd'hui, de la vallée transversale jusqu'à Siloé serait le Tyropéon de Josèphe. Enfin la troisième colline située en face de la précédente, plus bas qu'elle et de l'autre côté de la large vallée, serait le Moriah. Le nom de Tyropéon donné à partir du XVIe siècle à la vallée *large*, en partie comblée, aurait déterminé la série de transpositions, qui encore de nos jours mettent les topographes en désaccord entre eux et avec l'auteur de la *Guerre juive*.

Que penser des conclusions de M. Tobler, à la

(1) *Topographie von Jerusalem*, t. I, Berlin, 1853, p. 28-45. — Il est surprenant que pendant un demi-siècle de discussions, parfois très vives, la théorie de M. Tobler n'ait guère été prise en considération.

(2) *Op. cit.*

lumière de la sainte Ecriture et des découvertes archéologiques?

Racontant l'occupation progressive de la Palestine par les enfants d'Israël, les livres sacrés nous donnent quelques indications intéressantes : un détail topographique sur la vieille cité jébuséenne d'Urusalim, Jérusalem ; le récit, malheureusement trop concis, de la prise de la ville ; enfin un mot sur les travaux qu'y exécutèrent les conquérants.

Le livre de Josué a inséré dans son texte deux notices descriptives, rédigées dans le style minutieux et prolixe, que les critiques attribuent au Code sacerdotal. L'une trace la limite des tribus de Juda et de Benjamin de l'orient à l'occident, l'autre de l'occident à l'orient : « ... A la fontaine de Rogel, elle remonte la vallée du fils d'Hinnom, côtoyant la cité des Jébuséens (1) au midi, et elle monte la vallée jusqu'au sommet de la montagne qui regarde Géhennom à l'occident et qui est à l'extrémité de la vallée des Refaïm contre l'aquilon (2). » Et plus loin : « ... Elle descend le versant de la montagne, qui regarde la vallée du fils d'Ennom et qui est au nord à l'extrémité de la vallée des Refaïm, et elle descend Géhennom, côtoyant les Jébuséens au sud et elle descend à la fontaine de Rogel (3). » De ces indications il ressort que la vieille cité jébuséenne, devenue ville de David, était contournée au sud et à l'ouest par la vallée d'Hinnom (4).

(1) Le texte massorétique et les LXX ajoutent en manière de glose explicative « qui est Jérusalem. » Ce serait là un indice en faveur de l'antiquité de notre notice.

(2) *Jos.* XV, 8.

(3) *Jos.* XVIII, 16.

(4) La *montagne* dont il est question dans le livre de Josué est celle du Mauvais Conseil, au sud de la vallée d'Hinnom, s'inclinant vers l'ouest.

La vallée centrale, qui vient du nord et débouche dans le Cédron au sud de Siloé, peut-elle passer pour la vallée visée par nos documents ? Nous ne le croyons pas ; car si elle longe l'Ophel à l'occident, elle ne forme en aucune façon un coude, qui l'enserre au sud et à l'ouest. Un coup d'œil sur la carte, ou mieux encore l'examen des lieux, permet d'en juger. Au contraire, ces conditions sont parfaitement remplies par la vallée d'Hinnom, connue dans la Bible par le culte idolâtrique de Moloch, et située au sud et à l'ouest du mont Sion (1). Ce serait donc sur celui-ci plutôt que sur l'Ophel (2) qu'il faudrait chercher l'antique ville jébuséenne de Jérusalem.

D'après deux passages du livre des Juges, un clan Benjamite, sans chasser les Jébuséens, aurait de très ancienne date cohabité avec eux (3), tandis que des Judaïtes se seraient emparé de la cité, en auraient passé les habitants au fil de l'épée et l'auraient livrée aux flammes (4). Evidemment il ne peut pas être ici

La vallée de Raphaïm est d'après Eusèbe (*Onomasticon*) au nord de Jérusalem, dans la tribu de Benjamin, et communément d'après Josèphe (*Ant. jud.* VII, IV, 1 ; — XII, 4) et la Bible (*II Reg.* (*II Sam.*) V, 18, 22. — *Is.* XVII, 5) au sud-ouest de Jérusalem. Du reste le mot *èmeq*, vallon plat et cultivable, qui la désigne (*II Reg.* (*II Sam.*) XXIII, 13), indique qu'il faut y voir la plaine fertile bornée au nord-est par le mont du Mauvais Conseil. — Voir De Hummelauer, *Comm. in lib. Josue*, XV, 8, Paris, 1903, p. 334.

(1) *IV* (*II*) *Reg.* XXIII, 10. — *II Par.* XXVIII, 3. — *Jer.* XIX, 2, 6.

(2) Les professeurs de Notre-Dame de France (*Op. cit.*, p. 55, 145) prennent la vallée qui longe le côté méridional et occidental du mont Sion pour la vallée de Raphaïm, et la vallée centrale à la fois pour le Tyropéon et l'Hinnom. La vallée centrale venant du nord, comme celle de Cédron, forme, en se joignant à celle-ci, un angle très aigu. Elle n'offre nulle part un coude ou une ligne allant de l'orient à l'occident.

(3) *Jud.* I, 20.

(4) *Jud.* I, 8.

question de la ville dont la prise par David est fermement attestée par l'histoire sacrée et par Josèphe. Reste donc à y voir, avec ce dernier (1), la ville infé-

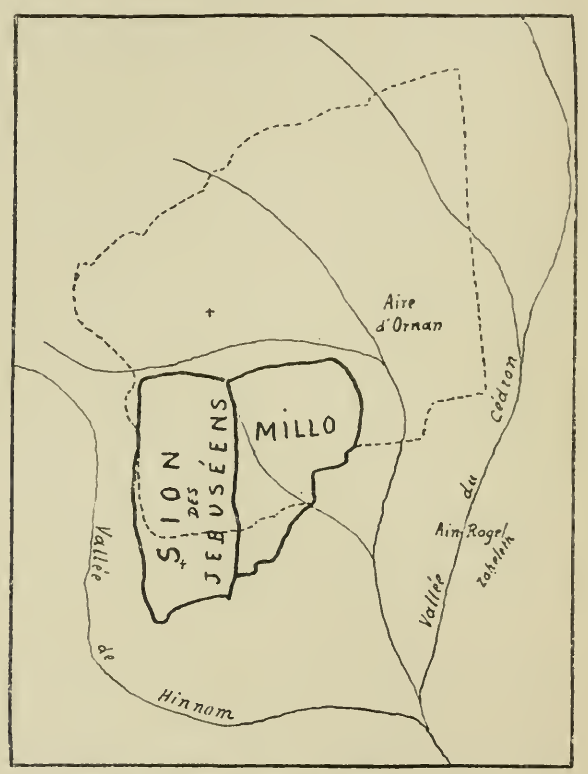


Fig. 4. — Jérusalem, au temps de David.
—— Ancienne enceinte ; - - - - - - - - enceinte actuelle.

rieure ou ville basse, nettement distincte de la ville haute, la vraie Urusalim des tablettes de Tell-Amarna, à moins que l'on ne considère ces paroles, avec le

(1) Josèphe dit des enfants de Juda : « Après avoir fait la conquête de la ville inférieure, ils ne purent prendre la ville supérieure, à cause de la solidité des murs et la nature du lieu. » *Ant. jud.*, V, II, 2.

R. P. Lagrange, comme une glose de copiste à la gloire de Juda, entraînant à sa suite une harmonisation textuelle, que rien n'appuie (1).

La première hypothèse nous paraît plus fondée. Voici pourquoi. Les villes de l'antiquité comprenaient le plus souvent deux parties : la citadelle et la ville basse. La première, établie sur un point culminant et d'accès difficile, était défendue par une enceinte fortifiée. En cas de danger, elle servait de refuge à ceux qui habitaient la ville basse, plus exposée aux incursions ennemies, mais où débordait à son aise le trop-plein de la ville haute. Les Israélites durent ici comme ailleurs, tenter des coups de main plus ou moins heureux, en vue de s'emparer de positions avantageuses, leur garantissant la possession effective du pays. Et la ville basse paraissait si exposée aux surprises, qu'un des premiers soins de David fut de l'introduire dans le système de fortifications de sa nouvelle capitale.

Devenu roi, l'ancien lieutenant de Saül comprit la nécessité d'une résidence au milieu des tribus, attachées à leur autonomie et par instinct ennemies d'un gouvernement central. Un glorieux fait d'armes était à leurs yeux la meilleure recommandation pour le nouveau chef. David jeta les yeux sur Jérusalem, située au cœur même du pays et réputée imprenable.

« Et le roi et tous les hommes qui étaient avec lui, alla vers Jérusalem, contre les Jébuséens, habitants de cette terre. Et ceux-ci dirent à David : Tu n'en-

(1) *Le livre des Juges*, Paris, 1903, p. 15. — L'auteur fait observer qu'au ỳ. 21 certains manuscrits ne lisent pas les mots « dans Jérusalem » du texte massorétique et de la Vulgate.

treras pas ici à moins que tu n'enlèves les aveugles et les boiteux. Ils signifiaient par là : David n'entrera jamais ici... Or David prit la forteresse de Sion, qui est la ville de David (1). »

D'après le livre des Chroniques, qui paraît citer la même source, David crut même devoir exciter l'ardeur de ses guerriers, « et il dit : Quiconque frappera le premier les Jébuséens sera prince et chef. Et Joab, fils de Sarvia, monta le premier et fut fait prince (2). »

Sur quelle colline se trouvait la cité jébuséenne ? Guidés par Josèphe et l'onomastique séculaire encore existante, les anciens l'ont toujours localisée sur le mont Sion actuel. Personne ne le conteste, et la configuration du site inspire au R. P. N. Schloegel la remarque suivante : « Si jamais, dit-il, un texte indique clairement la position de Sion, c'est bien celui du II[e] livre de Samuel, v, 6-9. Il ne peut être ici question que du point le plus élevé et le plus facile à défendre de la colline sud-ouest, du Sion traditionnel (3). »

Dans ce cas, Jérusalem se serait développée à l'analogie des autres villes anciennes bâties en terrain montagneux. Descendant du point le plus élevé et le mieux défendu d'un rayon donné, elles se sont peu à peu étendues sur les hauteurs voisines, les enfermant dans leur enceinte à mesure que la population y devenait plus dense. Elles formaient ainsi un ensemble de quartiers plus ou moins irréguliers, entourés de murs, munis de portes et de

(1) *II Reg.* (*II Sam.*) V, 6, 7, 9.
(2) *I Par.* XI, 6-8.
(3) *Die Bücher Samuels*, Vienne, 1904, t. II, p. 29.

tours et se groupant autour de la cité primitive, qui restait toujours le point principal de la défense.

Maître de Jérusalem, David « habita dans la place forte et l'appela ville de David; et il bâtit à l'entour à partir du Millo (1). » Ce renseignement nous est fourni par le livre de Samuel et par le livre des Chroniques, qui ajoute : « et Joab éleva le reste de la ville (2). » De la sorte, la cité s'agrandit, puisqu'elle s'étendit jusqu'au Millo, « engloba dans son enceinte la ville basse (3), » qui devint ainsi avec la citadelle jébuséenne « une seule cité, environnée de remparts et confiée à la garde de Joab. » Les travaux de ce genre devaient continuer sous les successeurs de David ; mais avant d'en parler, essayons de définir ce qu'était le Millo.

Appuyé sur l'étymologie que plusieurs savants font venir du mot hébreu מָלֵא, qui signifie *remplir*, combler de terre, le R. P. Lagrange y voit « une certaine partie de la fortification », plus précisément « un point où on avait dû fermer la vallée (4). »

Cependant, l'article constamment employé devant le mot Millo, *ha Millo*, semble indiquer une construction bien connue, existant déjà du temps des Jébuséens. L'ancienne ville chananéenne de Sichem avait aussi son Millo (4bis), et le R. P. Lagrange y voit « un point fortifié près de la cité (5). » D'après M. Maspéro « il y avait un Millo dans toutes les

(1) *II Reg.* (*II Sam.*) V, 9.
(2) *I Par.* XI, 8.
(3) Josèphe, *Ant. jud.*, VII, III, 2.
(4) *Le livre des Juges*, p. 165.
(4 bis) *Jud.* IX, 6.
(5) *Id.*, *Ibid.*

villes importantes (1). » C'est pourquoi MM. Grove, Schmidt et Moore voient plutôt dans *Millo* un nom d'origine indigène, adopté tel quel par les Israélites (2). Josèphe n'emploie jamais ce mot ; il le remplace toujours par le mot Acra ou ville basse (3), et les Septante le rendent une seule fois par Μέλω (4), préférant aussi dans tous les autres cas l'emploi du mot Ἄκρα (5).

Le IV[e] (II[e]) livre des Rois raconte que Joas fut frappé « dans la Maison de Millo (Beth-Millo) à la descente de Silla (6). » « Millo, dit M. Wilson, peut bien être l'acropole du mont Sion ou une de ses tours, et Silla semble avoir été située en bas (7). »

A notre tour, nous faisons du Millo un fort distinct

(1) *Histoire anc. des peuples de l'Orient cl.*, Paris, 1897, t. II, p. 693, note 1.

(2) Hastings, *Dictionary of the Bible*, Edinbourg, t. III, p. 373, mot *Millo*.

(3) Josèphe, *loc. cit.*

(4) *III (I) Reg.* IX, 15.

(5) *II Reg. (II Sam.)* V, 9 ; — *III (I) Reg.* IX, 24 ; — XI, 27. — *IV (II) Reg.* XII, 20. — *I Par.* XI, 8. — *II Par.* XXXII, 5.

(6) *IV (II) Reg.* XII, 20.

(7) Hastings, *Dict. of the Bible*, t. IV, p. 515, mot *Silla*. — Le livre de Néhémie (III, 15) parle d'une « piscine de Sélah dans le jardin du roi. » Le site indiqué correspond bien à la piscine de Siloé. Mais les Septante et les anciens rabbins distinguent « la piscine de Siloé dans le jardin du roi », de la « piscine de Sélah ou des peaux à la toison du roi. » (Wilson, *op. cit., loc. cit.*) Il est vraisemblable que Sélah soit le nom de la « piscine construite » qui dans le même passage de Néhémie se trouve au nord de la piscine de Siloé près de la « Maison des Forts et que, par inadvertance, le nom de la première piscine passât à la seconde.) » D'après le R. P. Vincent (*Les murs de Jérusalem d'après Néhémie*, *Revue biblique*, 1904, p. 68), « Sélah est à lire évidemment *Silla*. » Dans ce cas la *Maison des Forts* est *Beth-Millo* que nous trouvons ainsi au nord-est du mont Sion. Le Talmud parle aussi d'une « Siloé » située au milieu de la ville (Lightfoot, *Dis. chorogr.*, Ugolinus, *Thesaurus*, t. XXIII, p. 1149). — Cfr. Josèphe, *Bell. jud.* II, XVI. 2.

de la ville jébuséenne conquise par David (1), et

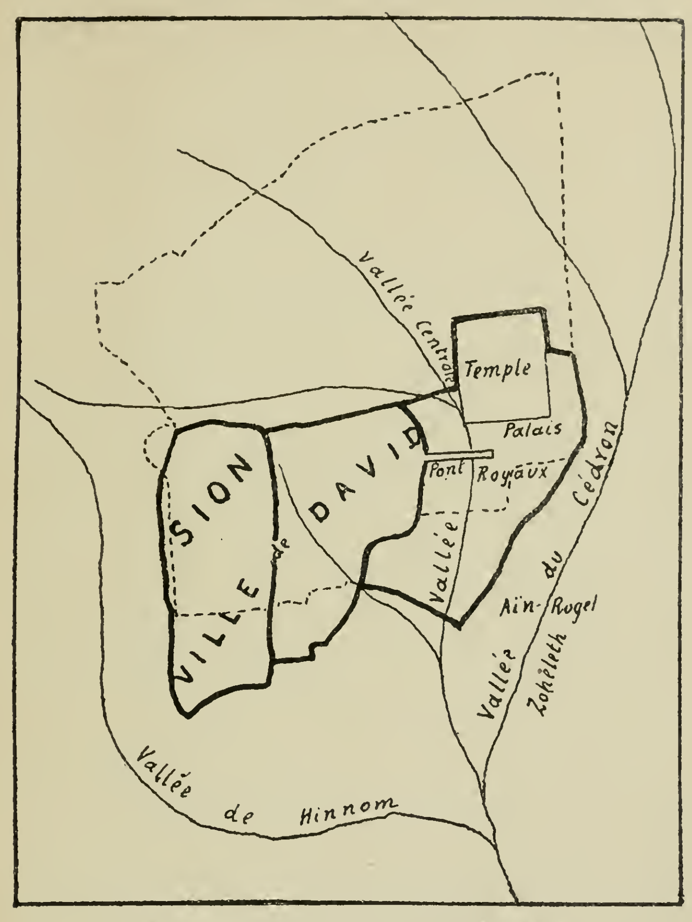


Fig. 5. — Jérusalem, au temps de Salomon.
Cours du mur méridional d'après M. Bliss.
—— Ancienne enceinte ; - - - - enceinte actuelle. Echelle 1 : 15000.

situé dans l'Acra de Josèphe. Peut-être même serait-ce la forteresse visée par le récit du IIe livre de

(1) Dans le *III* (*I*) *livre des Rois*, IX, 15, le Millo apparait comme une forteresse bien distincte de celle de Sion. — Cfr. *II Par.* XXXII, 5.

Samuel : David se trouvait dans sa capitale, y est-il raconté, lorsqu'il eut vent de la présence des Philistins dans la vallée de Raphaïm. Aussitôt « il descendit dans le fort, *waïeret hammezuda* (1). » En effet, l'ennemi ne pouvait attaquer la ville haute sans être entré d'abord dans la ville basse. C'était donc celle-ci qu'il importait avant tout de défendre, et le Millo remplissait ce rôle.

Avec une pénétration toute orientale, disons prophétique, David voulut faire de sa capitale le centre religieux d'Israël. L'opposant aux antiques sanctuaires de Béthel, de Silo et autres, que le peuple fréquentait depuis des siècles, il résolut de transporter à Sion l'arche d'alliance. Jérusalem devenait ainsi la Ville sainte par excellence, la demeure de Jahvé et le but des grands pèlerinages, qui cimentaient l'unité religieuse des tribus et jetaient les fondements de l'unité politique. Car ces pèlerinages occasionnaient de véritables foires, associées aux cérémonies du culte, et développaient la conscience nationale des « Fils d'Israël. »

Puis, il rêva de construire à Dieu un temple magnifique. Ses proportions grandioses, en frappant les imaginations, rehausseraient le culte, feraient apprécier la grandeur de Jahvé et relèveraient le prestige de David, son serviteur, et de sa dynastie. D'après l'écrivain ecclésiastique, le roi n'eut pas à choisir l'emplacement de l'enceinte sacrée. Lors d'une peste, occasionnée par l'orgueil du monarque, celui-ci vit,

(1) *II Reg.* (*II Sam.*) V, 17, 18. — Le R. P. De Hummelauer (*Com. in lib. Samuel*, p. 305-306) propose de lire : il descendit *du fort* au lieu de : *dans le fort*, à moins qu'il ne soit question, dit-il, d'une forteresse inconnue. L'existence du Millo explique l'expression *hammezuda*.

près de l'aire d'Ornan le Jébuséen, un ange tournant une épée nue vers la ville. A sa prière et devant ses

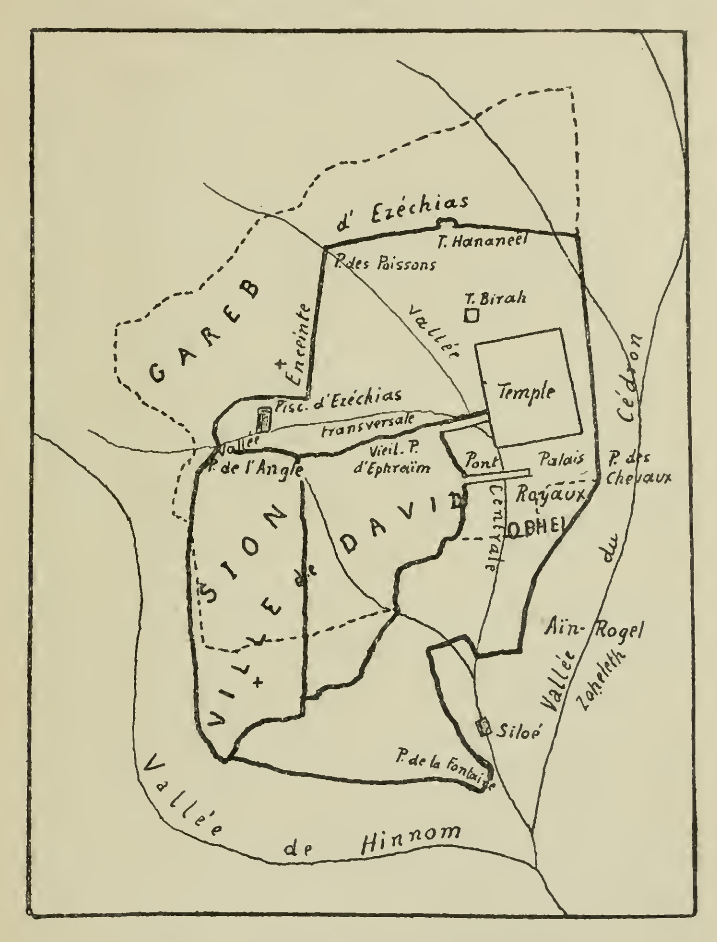


Fig. 6. — Jérusalem, au temps d'Ezéchias.

—— Ancienne enceinte ; - - - - - enceinte actuelle. Echelle 1 : 15000.

larmes, le fléau s'arrêta, car le repentir avait effacé la faute. David alors acheta le domaine du Jébu-

séen (1), y bâtit un autel à Dieu et y offrit des sacrifices. Le feu du ciel consomma les holocaustes et le Seigneur ordonna à l'ange de remettre son épée au fourreau.

L'endroit illustré par cette théophanie significative reçut plus tard le temple de Salomon, héritier et exécuteur des desseins de son père. « Et ainsi Salomon se mit à bâtir la maison de Jahvé à Jérusalem sur la montagne de Moriah, qui fut montrée à David son père, et à l'endroit que prépara David dans l'aire d'Ornan le Jébuséen (2). »

Sur cette nouvelle colline, au sud du sanctuaire, qu'entourait, comme à Silo, tout un quartier sacerdotal (3), Salomon construisit ses palais : la maison du bois de Liban à trois étages et à quarante-cinq salles, le portique du trône qui lui-même servait de tribunal, sa maison d'habitation, et la maison de la fille de Pharaon (4).

Toutes ces constructions, y comprise celle du temple, étaient l'œuvre d'architectes et d'ouvriers phéniciens, s'inspirant des usages de l'Egypte et de l'Assyro-Babylonie. C'est assez dire les dimensions et le faste de ce nouveau quartier religieux et royal. Des fouilles faites un peu partout en Orient, mais

(1) L'achat de « la montagne que Dieu *montra* à David » est raconté en appendice au dernier chapitre du II[e] livre de Samuel. Le R. P. Schloegel (*op. cit.*) dit qu'on peut placer sans crainte les récits de tout le chapitre XXIV, entre la rébellion d'Absalon racontée au chapitre XX, et la conspiration d'Adonias racontée au I[er] chapitre du III (I) livre des Rois. Presque pendant tout le règne de David, le sommet de la colline orientale restait la propriété du Jébuséen. Ce n'est donc pas là qu'on doit chercher la forteresse de Sion et les travaux de David.

(2) *II Par.* III, 1.

(3) *Jos.* XVIII, 1. — Cfr. *I Reg.* (*I Sam.*) XXI ; — XXII, 19. — *III* (*I*) *Reg.* III, 4.

(4) *III* (*I*) *Reg.* IX, 1, 15, 24 ; — XI, 27.

surtout à Suse et dans le bassin du Tigre et de l'Euphrate, peuvent nous en donner une idée. Sans doute, à Jérusalem l'exiguïté relative du Moriah ne permit pas d'immenses constructions ; mais celles-ci ne purent manquer ni de grandeur ni d'éclat. A défaut d'autres preuves, l'accent enthousiaste, que les écrivains bibliques (1) et Josèphe (2) mettent à les décrire, suffirait à nous en convaincre.

Enfin, Salomon édifia une nouvelle ligne de remparts, pour réunir à « la ville de David » le splendide quartier du Moriah, dû tout entier à sa royale initiative.

Plus tard, la population hiérosolymitaine, en débordant vers le nord-ouest, donna naissance à un nouveau faubourg, qu'Ezéchias, au VIII[e] siècle, protégea par une nouvelle enceinte (3).

Résumons maintenant les données topographiques que nous fournissent les textes étudiés.

La vieille cité jébuséenne de Jérusalem était entourée au sud et à l'ouest par la vallée d'Hinnom ; — à côté de la ville haute, prise par David, était un quartier apparemment plus bas, défendu par le Millo et rattaché plus tard à la place forte ; — une nouvelle colline, le Moriah reçut le temple et les palais de Salomon. — Les deux premiers, Sion et la ville basse, portent dans la Bible le nom spécifique de « ville de David (4). »

En somme, trois quartiers distincts : Sion, la ville basse, le Moriah, à chercher en dehors du faubourg

(1) *III* (*I*) *Reg.* VI, VII. — *II Par.* III.
(2) *Ant. jud.* VIII, III.
(3) *II Par.* XXXII, 5.
(4) *II Par.* XXXII, 5.

d'Ezéchias, qui, de l'aveu de tous, s'étalait sur les flancs du Gareb.

Rappelons-nous aussi les indications de Josèphe qui, au jugement du R. P. Séjourné, expliquent et complètent heureusement la Bible. En effet, il interprète les livres sacrés d'après les murs qu'il a sous les yeux, et qui, dans leur tracé, sont antérieurs au VIIIe siècle avant Jésus-Christ. Tout le monde est d'accord là-dessus (1).

Or, d'après Josèphe, la première enceinte de la ville, œuvre collective de David et de ses successeurs, allait, au septentrion, depuis la tour Hippicus (2) au Xyste, pour aboutir au portique occidental du temple ; à l'ouest elle partait de la même tour, traversait le Bethso, jusqu'à la porte des Esséniens ; au sud elle passait au-dessus de la piscine de Siloé, inclinait vers l'est et la piscine de Salomon, atteignait Ophla et rejoignait le portique oriental du temple (3).

L'étude du terrain et les découvertes archéologiques permettent-elles de localiser ces données avec quelque chance de probabilité ?

Nous laissons de côté la tour Hippicus et le Moriah, dont personne ne conteste l'identification, pour nous borner à la seule « ville de David. » Où tombe le mur septentrional décrit par Josèphe ?

A propos du rempart détruit par Joas, roi d'Israël, au temps d'Amasias de Juda, « depuis la porte

(1) Il faut excepter M. Sayce, suivi par le R. P. Germer-Durand et les professeurs de Notre-Dame de France (*La Palestine*) qui soutiennent que jusqu'au temps des Machabées ou d'Hérode le mont Sion restait en dehors de la ville.

(2) Elle fit partie du second palais qu'Hérode se construisit à l'angle nord-ouest du mont Sion.

(3) *Bell. jud.* V, IV, 2.

d'Ephraïm jusqu'à la porte de l'Angle (1) », le R. P. Séjourné écrit fort bien : « Qu'il s'agisse du mur septentrional de la première enceinte, c'est incontestable ; la deuxième enceinte ne fut bâtie que plus tard, comme nous le verrons, sous Ezéchias et Manassé ; quant à la partie qu'on pouvait détruire plus facilement, c'était bien la partie septentrionale qui n'avait point pour la défendre, comme pour les trois autres, de véritables précipices. D'ailleurs la preuve en est dans ce nom de porte d'Ephraïm, indiquant une porte par laquelle on sortait pour aller au pays d'Ephraïm, la Samarie actuelle vers le nord (2). »

Ce mur existait encore au temps de Vespasien, puisqu'il fut le dernier attaqué par l'armée romaine arrivée devant la ville basse et la ville haute (3). On a même retrouvé ses vestiges. Mais laissons la parole à M. de Vogüé : « Dans la rue dite Kauatir Mar Botros (ruelle de Saint-Pierre), raconte l'éminent archéologue, on a mis à découvert deux tours et la courtine intermédiaire ; elles sont construites en grand appareil rectangulaire sans refends ni ciselures. La courtine a 18 mètres de développement (4). Le fragment de rempart est rasé à la hauteur du plateau de Sion ; mais du côté du nord, à cause de la différence de niveau, il a encore une hauteur de 12 mètres. Une porte pratiquée au pied d'une des tours permettait de descendre dans le fond de la

(1) *II Par.* XXV, 23.
(2) *Op. cit.*, p. 45.
(3) *Bell. jud.*, VI, VII, VIII.
(4) M. Warren, *Explorations at Jerusalem*, 1884, pl. III, donne à ce mur une longueur de 90 mètres, y compris les deux tours.

vallée. Nous avons là un reste évident de la première enceinte, de celle que Josèphe appelle le vieux mur, et qui de la tour Hippicus allait rejoindre la face occidentale du temple (1). »

Il est tellement évident que la colline occidentale appartenait dès l'origine à la ville, que ceux même qui font de l'Ophel le point initial de Jérusalem, reconnaissent dans les fortifications du Sion traditionnel, l'œuvre de David avec M. Schick (2) et M. Wilson (3), de David et de Salomon avec les RR. PP. Lagrange (4) et Séjourné (5); d'autres attribuent à David ou même aux Jébusiens la construction d'un fort à l'angle nord-est du mont Sion, avec M. Caspari (6) et M. l'abbé Moniquet (7). M. de Saulcy y voit avec raison le Millo (8), comme M. Tobler (9).

La vallée dont il vient d'être question est la vallée transversale qui de la tour Hippicus descend

(1) *Le temple de Jerusalem*, Paris, 1864, p. 112-113. — Cfr. *Survey of Western Palestine, Memoirs, Jerusalem*, Londres, 1884, p. 271.

(2) *Die Baugeschichte der Stadt Jerusalem, Z. D. P. V.* Leipzig, 1894, t. XVII, p. 9.

(3) Le célèbre palestinologue pense que David a construit tout le mur autour du mont Sion. Hastings, *Dict. of the Bible*, t. IV, p. 983, mot *Zion*.

(4) En réponse aux objections de M. Soullier, le R. P. Lagrange écrit : « Je pense que ces constructions se sont étendues de très bonne heure, et dès le temps de David sur la grande colline. Je donnerai donc des billets (de logement) pour les environs du Cénacle aux gens de David, mais non aux Jebuséens. » *Revue biblique*, 1895, p. 143. — David a logé ses gens dans Sion, *la ville jébuséenne*.

(5) Le R. P. Séjourné dit en parlant du mur septentrional du mont Sion : « Peut-être David a déjà commencé ce mur : toutefois nous voyons qu'il avait surtout travaillé autour de l'Ophel. » *Op. cit.*, p. 47. — Où voyons-nous cela ?

(6) *Op. cit.*, p. 320.

(7) *Jérusalem, sa topographie primitive*, Tours, 1883.

(8) Voir Zimmermann, *op. cit.*

(9) *Op. cit., loc. cit.*

vers l'orient et aboutit dans la large vallée au pied du Moriah. S'il n'y avait pas pour la « ville de David » la défense naturelle de ce côté « comme pour les trois autres » grâce à « de véritables précipices, » il y avait cependant là une vallée qui est allée en se comblant. L'église de Saint-Jean-Baptiste, actuellement environ 8 mètres au-dessous du niveau du sol (1), la vue des cartes dressées par les ingénieurs anglais (2), et l'examen même des lieux peuvent aisément le démontrer. Déjà en 1283, l'érudit pèlerin, Burchard du Mont-Sion, nous la signale dans une description, que nous nous en voudrions de ne pas reproduire : « La vallée qui vient du midi, dit-il, une fois arrivée au rocher qui supporte la tour de David, se recourbe et se dirige de l'occident à l'orient... En descendant de la tour de David, la vallée longeait le côté nord du mont Sion et s'avançait jusqu'au mont Moriah où se trouvait le temple. Maintenant, il est vrai, elle est comblée ; néanmoins on peut encore suivre ses traces (3). »

Au sud, les intéressantes fouilles de MM. Maudslay, Guthe et Bliss ont permis de reconstituer le mur de l'ancienne ville de ce côté. Elles sont trop importantes pour ne pas nous y arrêter ; aussi leur réservons-nous un article spécial.

La direction des murs à l'ouest du mont Sion

(1) Cette église située à l'est de la piscine d'Ezéchias ou *Birket Hammâm el Batrak*, était à son origine, du v[e] au vi[e] siècle, au niveau du sol, comme le prouve la disposition des fenêtres et des portes. Aujourd'hui, le seuil de cet intéressant monument se trouve à 8 mètres au-dessous du niveau de la rue.

(2) Wilson, *Ordnance Survey of Jerusalem*, Londres, 1865. — *Survey of W. P. Memoirs, Jerusalem*, p. 271.

(3) *Descriptio Terræ Sanctæ*, ed. Laurent, *Pregrin, medii ævi quatuor*, Leipzig, 1864, p. 64.

actuel est connue; inutile d'insister. D'ailleurs toutes les cartes les signalent, et les remparts de Soliman permettent assez bien d'en juger.

A l'orient, le mur se rattachait au Haram es Scherif. En plusieurs endroits on en a découvert des vestiges, et leur disposition générale est assez bien établie, comme nous le dirons en parlant de l'Ophel. C'est là encore un point, considéré généralement comme acquis.

Bref, si l'on peut regretter que Josèphe ne nous ait pas fourni des détails plus amples et plus précis sur le parcours de la première enceinte, au temps des rois de Juda, personne cependant ne peut exiger une description plus exacte.

Essayons à présent de déterminer les deux collines de la « ville de David » comprise dans la première enceinte, et rapprochons le récit de Josèphe de celui de la Bible.

Au sud et à l'ouest la vallée actuelle d'Hinnom, qui seule, avons-nous dit, répond à la donnée biblique du livre de Josué, nous conduit au mont Sion traditionnel, pour y chercher la ville haute, antique place forte des Jébuséens, d'où Jérusalem prit son développement.

Le nom de « ville de David » passa en même temps à la ville inférieure, protégée par le Millo et fortifiée par le roi-prophète. Elle occupait la deuxième colline.

Le Gareb, situé hors de la première enceinte, ne peut revendiquer l'honneur d'avoir appartenu à la « ville de David, » et d'avoir servi d'assiette au Millo, l'Acra.

La colline orientale, le *Moriah*, que le Seigneur

« montra à David » vers la fin de sa vie, ne peut pas être non plus cette seconde colline, car on ne saurait trouver la troisième, qui en fut séparée par la vallée large. Le mont Moriah et son prolongement naturel d'Ophel forment,du moins en partie, le quartier salomonien exclu de « la ville de David. » La chose serait encore plus invraisemblable, contre toute analogie et contre la nature même des choses, si faisant de la pointe méridionale d'Ophel la ville basse, nous remontions pour trouver d'abord la ville haute et, enfin, au sommet du Moriah le temple et les demeures royales. D'ailleurs nous reviendrons plus au long sur ces considérations.

Reste pour la ville basse, ou deuxième colline, la partie nord-est du mont Sion, de fait séparée de la troisième colline par une *vallée large* et de la première par une dépression, selon nous l'ancien Tyropéon de Josèphe, comme nous le dirons plus loin.

De la sorte nous obtenons une « ville de David » entourée de profondes vallées : au nord, la vallée transversale, au sud et à l'ouest, l'Hinnom, et à l'est, la vallée centrale, que Josèphe appelle la *vallée large*.

Les épisodes de l'histoire des sièges, que Jérusalem eut à subir avant sa destruction, tendent à confirmer notre théorie, qui n'est en somme que celle du savant palestinologue suisse.

III. — La ville de David d'après les livres des Machabées.

La ville de Jérusalem forma de bonne heure un ensemble de quartiers, entourés de murs et plus ou

moins fortifiés par la nature et par l'art. L'un de ces quartiers, « la ville de David », joua un rôle considérable durant la période post-exilienne, surtout à l'époque des Machabées.

Le gouvernement théocratique, restauré après le retour de Babylone par Néhémie et Esdras, à la base de la législation mosaïque, devait préparer la venue du Messie sur la terre, là, dans son temple à Jérusalem, devenu le centre du Judaïsme de la Palestine et de la Dispersion.

Mais l'empire perse était tombé (330), et Alexandre le Grand avait parcouru l'Orient en vainqueur, fondant partout des colonies grecques et propageant l'hellénisme. Après sa mort (323), la Palestine tantôt province d'Egypte, tantôt province de Syrie, subit l'infiltration hellénistique sans que pourtant les Juifs fussent privés de leur liberté religieuse. Tour à tour les Ptolémées et les Séleucides maintinrent leur garnison dans « la citadelle de Jérusalem (1). » et favorisèrent les progrès de la civilisation grecque, mais sans imposer la religion des Hellènes. Aussi le peuple, à Jérusalem surtout, demeura-t-il généralement réfractaire aux séductions, qui entraînaient l'aristocratie sacerdotale et civile vers un idéal de puissance temporelle, sans grand souci de la vie future et de l'antique espérance des prophètes. Son rigide monothéisme, son attachement parfois exagéré aux pratiques extérieures du mosaïsme et son engouement pour la littérature apocalyptique orien-

(1) Trente ans avant que les Machabées ne s'insurgeassent contre les ennemis de la religion, les habitants de Jérusalem aidèrent les troupes d'Antiochus le Grand à chasser « de la citadelle » la garnison que le général égyptien, Scopas, y avait laissée. Josèphe, *Ant. jud.* XII, III, 3, qui cite Polype le Mégalopolitain, *Hist.* XVI.

taient ses aspirations vers un messianisme merveilleux essentiellement national, incompatible avec la religion grecque rationaliste et cosmopolite.

Mais au IIe siècle avant Jésus-Christ, les choses changèrent. Les Séleucides, maîtres de la Palestine depuis 198, voulurent helléniser de vive force : non plus les classes cultivées et dirigeantes, mais les masses populaires étaient visées. La persécution éclata, cruelle et sanglante contre les Juifs fidèles aux traditions de leurs pères. Volontiers on les dépeignait comme ennemis de la Syrie et alliés à l'Egypte, qui elle, avouons-le, n'avait guère recouru à ces rigueurs.

Cependant les excès du parti syrien et hellénisant provoquèrent un soulèvement général du peuple, qui, après trente-quatre ans de lutte héroïque, conquit sa pleine indépendance religieuse et politique (142 avant J.-C.).

L'occasion de cette malheureuse intervention des princes syriens fut l'ambition de certains Juifs influents, grecs de mœurs, désireux des faveurs de la cour et des dignités religieuses de Jérusalem. La souveraine sacrificature fut mise à l'encan et les prétendants recoururent aux armes pour s'assurer le fruit de leur odieux marché. D'où révoltes et guerres civiles, meurtres et trahisons, qui justifiaient, parfois, les violences des troupes étrangères chargées de maintenir l'ordre dans la cité et l'envoi d'armées considérables pour appuyer leur action.

Pendant qu'Antiochus Epiphane guerroyait en Egypte, le bruit de sa mort se répandit en Palestine et provoqua à Jérusalem une vraie révolte contre les Syriens. Jason, l'indigne grand-prêtre qui « avait

osé bâtir un gymnase sous la citadelle (1), » en profita pour rentrer en possession de la souveraine sacrificature dont Antiochus l'avait dépouillé au profit de Ménélas. Il arma ses partisans, pénétra dans la ville et força Ménélas et les siens à chercher leur salut « dans la citadelle (2), » alors commandée par le Syrien Sostrate (3).

Après avoir vu le sang de ses enfants versé par ses propres fils, Jérusalem vit Antiochus accourir dans ses murs, souiller son temple, et la livrer au pillage et aux massacres (4). Puis deux ans après, ce fut Apollonius qui, chargé d'imposer la religion grecque, attendit le jour de sabbat pour fondre sur les habitants désarmés, mit la ville à feu et à sang et la démantela (172). Dans le temple profané on installa le culte idolâtrique de Jupiter, l'observation de la loi juive fut défendue sous peine de mort et la persécution multiplia les apostats et les martyrs (5).

Entre temps, les Syriens s'étaient fortement établis dans la cité dévastée : la citadelle antique, autrefois tour à tour caserne de la garnison égyptienne et de la garnison syrienne, avait subi de telles améliorations, que l'écrivain sacré y voit comme une nouvelle construction (6). C'est là que les Syriens se

(1) *II Macch.*, IV, 12.
(2) *II Macch.*, V, 5-10.
(3) *II Macch.*, IV, 27.
(4) *II Macch.*, V, 22.
(5) *I Macch*, I, 33-34. — *II Macch.*, V, 24-25.
(6) Après avoir raconté que Jérusalem fut dévastée par les troupes d'Apollonius, l'auteur sacré continue : « Et ils fortifièrent la ville de David avec une muraille grande et forte et des tours solides, et en firent leur forteresse. » (*I Macch.* I, 35. — Josèphe, *Antiq. jud.* XII, v, 4). Il n'est pas vraisemblable qu'Apollonius ait rasé la forteresse jusqu'alors occupée par la garnison syrienne et contre laquelle s'étaient brisés les

retranchaient, trouvaient un refuge après les défaites infligées par les insurgés, accueillaient les transfuges, les Juifs hellénisants. Ce fut là qu'ils bravèrent les valeureuses troupes de Judas Machabée, lorsque celles-ci, après la victoire de Bethsour, les eurent délogés de la ville haute (1) et eurent rendu le temple au culte du vrai Dieu. C'est de là encore, qu'ils furent un « embûche pour le sanctuaire, » et purent impunément blesser ou tuer ceux qui s'y rendaient.

Jonathas, successeur de Judas dans le commandement, ne vit même qu'un seul moyen de réduire cette place forte : la famine. Aussi fit-il élever « une grande muraille entre la citadelle et la ville pour la séparer de celle-ci, afin qu'on n'y put ni vendre ni acheter (2). » Simon, qui continua l'œuvre

efforts de Jason. Comme le remarque Calmet (*Comm. litt.*, t. III, *In Par. Esd. et Macch.*, *I Macch.* I, 33), à cause de la pauvreté de la langue hébraïque, l'expression *ædificare* signifie souvent *munitiones augere*. C'est dans ce sens qu'Ezéchias « avait bâti le Millo dans la ville de David » (*II Par.* XXXII, 5), et que plus tard les Machabées « bâtirent le Sanctuaire. » (*I Macch.* IV, 48). Dans les deux livres des Machabées, la forteresse mentionnée avant et après l'arrivée d'Apollonius est invariablement précédée de l'article défini, *la* citadelle, comme le Millo ou l'Acra des Septante et de Josèphe. C'était en effet *la citadelle de la ville*.

(1) Josèphe, sans s'écarter du récit biblique, fournit cependant un détail qui semble y manquer : « Dans la chaleur de sa victoire, dit-il, Judas attaqua la garnison de Jérusalem qui était encore au complet. Il la chassa de la ville haute appelée le château, et la refoula dans la ville basse, le quartier de la cité nommé Acra. » (*Bell. jud.* I, I, 4). En ces temps-là, la ville haute n'était pas fortifiée comme elle le fut plus tard sous le règne d'Hérode. La forteresse principale occupait alors la ville basse, et il semble même qu'elle parut trop puissante, pour que le vainqueur songeât à s'en emparer. Aussi Josèphe ajoute sans transition : « Il se rendit maître du temple, le purifia et l'environna d'un mur. »

(2) L'historien juif nous apprend que pour bloquer la citadelle ennemie, Jonathas « tira un mur à travers la ville. » (*Ant. jud.* XIII, v, 11). Nulle part dans la suite il n'est question de cette muraille, et les explorateurs n'en ont trouvé jusqu'ici aucune trace. Devenu inutile par la reddition et

de son frère, eut enfin la joie de voir les assiégés capituler et l'ennemi quitter le pays (1).

Où faut-il chercher cette fameuse citadelle syrienne?

Les écrivains bibliques l'indiquent dans la « ville de David (2), » et Flavius Josèphe à l'Acra, l'antique Millo, la ville basse, comme cela ressort clairement de ses récits.

Le Moriah était occupé par le temple que Judas, après sa victoire, entoura de hautes murailles et de fortes tours « afin que si jamais les païens revenaient, ils ne pussent le fouler aux pieds comme par le passé (3). » Ce n'est donc pas là qu'on cherchera la place forte d'où l'ennemi put longtemps encore après la mort du héros braver les efforts des vaillants d'Israël (4).

Encore moins probable l'Ophel, car à cette époque « le mur, qui longeait le torrent du côté de l'orient, s'écroula et Jonathas le releva et il est appelé Chaphénata (5). » La citadelle syrienne ne se trouvait

l'arasement de la place, on aura démoli de bonne heure cette construction encombrante.

(1) *I Macch.* XIII, 49-53.

(2) « Et ils fortifièrent la ville de David avec une muraille grande et forte et des tours solides et en firent leur forteresse. » (*I Macch.* I, 35. — Cfr. Josèphe, *Ant. jud.* XII, v, 4). C'est invariablement dans la « ville de David » qu'est logée la garnison syrienne. « Et on annonça aux hommes du roi et à l'armée qui était à Jérusalem *dans la ville de David...* » (*I Macch.* II, 31). La forteresse de la garnison n'est ici qu'un quartier de la ville. — « Et près de cinq cents hommes de l'armée de Nicanor périrent et le reste s'enfuit *dans la ville de David.* » (*I Macch.* VII, 33).

(3) *I Macch.* IV, 60.

(4) Les Machabées désignent souvent le temple et sa forteresse sous le nom de *montagne de Sion*. Nous verrons plus loin, à propos des diverses acceptions du mot Sion, quel sens ils lui prêtent et pour quel motif ils ont séparé « Sion » de « la ville de David. »

(5) *I Macch.* XII, 36-37. — La Vulgate écrit *Caphéléthа*. — L'étymologie de ce nom reste inconnue. M. Schick (*Der Tempel in Jerusalem*, Berlin,

donc pas là, puisque les Juifs y étaient maîtres. Et la forteresse « qui dominait le temple (1), » peut-on la chercher sur la *pente* du mont Moriah (2) ? Aurait-elle eu l'avantage de commander les avenues qui conduisaient au temple (3)? Rien ne favorise donc la localisation de l'acropole syrienne sur le penchant méridional du Moriah (4).

1896, p. 201) suppose, sans dire pourquoi, que c'est le nom du vallon indiqué par Josèphe (*Bell. jud.* I, vii, 4) au nord-est du temple. L'auteur sacré ne se sert pas de ce dernier comme point de repère, mais du « torrent vers l'orient, » ce qui nous mène nécessairement au prolongement méridional du mont Moriah, c'est-à-dire à l'Ophel.

(1) « En ce temps-là, dit Josèphe, les gardiens de la forteresse de Jérusalem et les renégats transfuges firent beaucoup de mal aux Juifs. Ils tuèrent ceux qui montaient au sanctuaire pour assister aux fonctions sacrées, parce que la forteresse dominait le temple. » *Ant. jud.*, XII, ix, 3.

(2) Lorsqu'après sa défaite Nicanor était rentré avec l'armée dans la forteresse de « la ville de David, » le tyran se rendit au temple, menaçant les prêtres d'y mettre le feu, s'ils ne lui livraient pas Judas et ses troupes. Le I[er] livre des Machabées dit à cette occasion, que Nicanor « monta au temple. » (VII, 33). Dans le langage biblique on ne *descend* jamais au temple. On y *monte* invariablement, comme nous le dirons plus longuement au dernier chapitre de ce travail. Mais si l'écrivain ecclésiastique emploie l'expression consacrée par la religion, l'historien juif se sert d'une expression plus exacte et, racontant le même épisode, il dit : « Nicanor descendit de l'Acra au temple. » *Ant. jud.*, XII, x, 5.

(3) Pour se rendre au temple on ne passait pas par l'Ophel, ou à proximité de ce quartier. Au temps d'Hérode, rapporte Josèphe (*Ant. jud.*, XV, xi, 5), quatre portes conduisaient au temple du côté de l'ouest. Il dut en être de même sous les Asmonéens, et les Juifs, en allant prier, n'auraient pas été exposés à être blessés ou tués par une garnison en embuscade sur l'Ophel. Car ce n'était pas précisément sous le rapport moral que les Syriens étaient devenus « un grand piège pour les Juifs, » et leur citadelle « un embûche pour le sanctuaire, » mais, comme le raconte Josèphe, et comme l'expliquent les meilleurs interprètes, ce fut surtout sous le rapport stratégique : L'accès du temple était rendu très difficile à ceux qui étaient restés fidèles aux traditions de leurs pères.

(4) Dans le I[er] livre des Machabées, XIII, 21, on lit : « Alors ceux qui étaient dans la forteresse envoyèrent des messagers à Tryphon, afin qu'il se hâtât de venir à travers le désert et qu'il leur envoyât des vivres. » On argua de ce passage que la forteresse syrienne devait être située à l'est de la ville, à l'Ophel, du côté du désert de Juda. Or, le verset précédent rapporte que Tryphon marcha sur Adora, la moderne Dura, distante

Sera-t-on plus heureux en la mettant au petit bonheur sur le Gareb, par exemple à l'est ou au sud-est du Saint-Sépulcre? Mais dans ce cas, on fera remarquer que « la ville de David, » archaïque dénomination de l'Acra demeurée au pouvoir des Syriens, était en deçà de la première enceinte et non au delà. Du reste sur le Gareb, aucune trace d'une colline abaissée, et certes, les vallées ou les dépressions qui l'eussent isolée du voisinage, n'auraient pu s'effacer sans laisser des vestiges, au moins près de la vallée centrale. Les explorateurs n'en ont découvert aucun indice.

Quant à mettre la cité syrienne dans la tour de Birah ou Bâris, c'est là une conjecture qu'aucun texte n'appuie, et que l'histoire semble exclure. D'abord, la citadelle ennemie devait avoir une extension bien plus considérable. Outre la garnison, parfois importante, elle logeait aussi les Juifs hellénisants, qui s'y réfugièrent avec leurs familles. Sous Jonathas, la citadelle de Jérusalem, ainsi que celle de Bethsour, « étaient occupées par des Juifs impies et transfuges, qui n'osèrent abandonner les camps ennemis (1). » Il devenait donc facile de réduire l'Acra par la famine, même sans en faire un siège en règle.

de trois lieues à l'ouest d'Hébron. (Cfr. *II Par.* XI, 9). Il avait manifestement l'intention de pénétrer dans la Judée par le midi, pour secourir la garnison. Josèphe (*Ant. jud.*, XIII, VII, 2) raconte le même fait sans parler de désert. Du reste, de quelque côté que vînt Tryphon, il pouvait s'approcher aussi facilement du sud-ouest de la ville que du sud-est. Le *désert* du texte ne peut donc servir à déterminer le site de la forteresse de Jérusalem.

(1) « En ces jours-là, il sortit d'Israël des enfants d'iniquité, et ils séduisirent plusieurs en disant : Allons, incorporons-nous aux nations qui sont autour de nous. » (*I March.*, I, 12). La séduction fut d'autant

Ensuite, la tour de Birah, restaurée par Néhémie (1), est appelée par Josèphe « la tour du temple, » jusqu'à ce que les grandioses transformations d'Hérode en aient fait la forteresse Antonia. Constituant la principale défense du sanctuaire, Simon le Machabée (2), puis Hyrcan (3), la fortifièrent, l'agrandirent et y transportèrent leur résidence royale. Le rocher fut alors abaissé à l'entour, afin de l'isoler, par un large fossé, de l'esplanade du temple et de la pente de Bézétha. Hérode, enfin, lui donna « l'étendue d'une ville et les splendeurs d'un palais (4). » Rien donc ne rappelle la présence des Syriens dans cette tour qui appartenait en tout temps au système de défense du sanctuaire (5).

plus fatale que Jason, fils et successeur du grand prêtre Onias, et Ménélas, usurpateur du souverain pontificat, avaient donné l'exemple de l'apostasie. Aussi, un nombre considérable de Juifs, comme cela ressort des versets 43 et 54 du même chapitre, se fondirent avec les païens par rapport à la religion et aux mœurs.

(1) Dans le mur septentrional de la deuxième enceinte, entre la porte Probatique à l'est et la porte des Poissons à l'ouest, se trouvait une tour nommée Hananéel (*Neh.*, III, 1-3 ; — XII, 38), construite, sans doute, sur la descente du Bézétha vers le temple. Dans l'intérieur de la ville, entre l'enceinte et le temple, existait une autre forteresse que Néhémie restaura à son arrivée de la Perse et qu'il désigne sous le nom de *Birah* (*Neh.* II, 8 ; — VII, 2). Josèphe dit que cette tour protégeait le temple, et il la désigne du nom grécisé de Bàris. (*Ant. jud.*, XV, xi, 4 ; — XVIII, iv, 3. — *Bell. jud.*, V, v, 8.)

Le mot Birah ne figure que dans les œuvres postexiliennes. Dans le Ier livre des Chroniques (XXIX, i, 19), Birah signifie la *maison du Dieu d'Israël*. Dans Esther (I, 2, 5 : — II, 3) et Néhémie (I, 1) ce mot représente le palais des rois de Perse à Suse. Daniel (VIII, 2) l'emploie également pour le palais royal. Birah vient probablement de *baru* qui en langue perse veut dire forteresse, château, et indique, peut-être, d'une manière plus spéciale le château royal qui renfermait dans son enceinte le *zigurat*, le temple ou tour sacrée à étages.

(2) *I Macch.*, XIII, 53.

(3) *Ant. jud.*, XVIII, iv, 3.

(4) *Bell. jud.*, V, v, 8.

(5) Il faut, à notre avis, rattacher à la gigantesque entreprise dont

Ne reste donc que la colline occidentale, « la ville de David. » Mais on ne peut pas songer à la ville haute, trop éloignée du centre, surtout du temple. Aussi Josèphe montre-t-il l'Acra des Syriens sur le plateau arrondi qui s'élève au nord-est du mont Sion, et que nous considérons comme la seconde colline de la « ville de David. » Celle-ci est suffisamment étendue pour servir de refuge aux apostats et à leurs défenseurs ; elle est à proximité du temple qu'elle dominait, et commandait les avenues qui y conduisaient. Elle seule pouvait être « séparée de la ville » par un mur de blocus. C'est entre cette colline et le temple que se trouvait le Xyste (1) ou le gymnase que l'impie Jason « osa construire sous la citadelle (2). » Enfin, les travaux de Simon après la capitulation des Syriens s'expliquent fort bien en cet endroit. Craignant les revers possibles de la fortune, il rasa la forteresse, abaissa l'Acra, afin qu'elle ne menaçât plus le sanctuaire, et combla en

parle Josèphe, le travail analogue qui fut exécuté au nord du temple, autour du rocher sur lequel s'élève la caserne turque et qui portait alors la tour Bâris. On ne saurait y voir un travail antérieur aux Asmonéens, ni l'attribuer non plus à Hérode. Celui-ci n'avait pas besoin d'abaisser la montagne pour établir des galeries entre la forteresse Antonia et le temple Simon, au contraire, « fortifia la montagne du temple » et Hyrcan « l'agrandit. » Birah s'élevait sur la crête qui offrait à l'ennemi un accès naturel au temple. Par la taille pratiquée tout autour du fort, celui-ci reçut un piédestal rocheux de 5 à 10 mètres de hauteur, l'accès en fut coupé par un immense fossé, et aucune machine de guerre ne pouvait plus s'en approcher. Voir *Le Prétoire de Pilate et la forteresse Antonia*, Paris, 1902. — Dans notre étude sur l'emplacement de la forteresse Antonia qui remplaça la tour Bâris, nous croyions que celle-ci se rattachait à la citadelle des Syriens. La position de l'Antonia et du Prétoire ne dépend d'ailleurs d'aucune façon de celle de la citadelle syrienne. Une étude spéciale sur l'emplacement de cette dernière nous a fait modifier notre opinion.

(1) *Bell. jud.*, V, IV, 2.

(2) *II Macch.*, IV, 22.

partie la vallée afin de faciliter la communication de la ville haute et de la ville basse avec ce dernier. Deux fois Josèphe nous parle de cette colossale entreprise, à laquelle le peuple entier s'employa pendant trois ans (1). On était alors à un moment où tout semblait revivre et où l'enthousiasme religieux croyait saluer l'aurore du règne messianique dans Israël, puisque Rome ordonnait à la Syrie et à l'Egypte de respecter dorénavant l'indépendance religieuse et politique du peuple juif. Une ère nouvelle commençait, et Simon frappait les premières monnaies nationales de la sainte Jérusalem.

On aurait mauvaise grâce d'arguer du silence de la Bible contre Josèphe. Cet argument ne vaut que pour ceux qui voient dans le livre inspiré une histoire universelle ou une histoire complète de la nation juive, hypothèse démentie par les faits et justement rejetée par les critiques. Du reste, comme le remarque M. Guthe, rien n'indique que Simon ait procédé à cette démolition aussitôt après le départ des Syriens (2). N'est-ce pas en raison même du texte biblique, omettant le fait et parlant de la purification de l'endroit, souillé par le contact des

(1) *Ant. jud.*, XIII, vi, 6. — *Bell. jud.*, V, iv, 1. — Saint Epiphane (*Contra Tatianos, haer. XLVI*, Migne, *Patr. gr.-lat.*, t. XLI, col. 846), comparant les hauteurs du mont des Oliviers, du mont Gabaon et d'autres lieux avec celle du Golgotha, parle aussi « de la colline qui autrefois existait à Sion, mais qui aujourd'hui est abaissée. » Il désigne évidemment l'Acra des Syriens.

Puis le Talmud (*Miglath tà anith* c. 2) rapproche le passage du livre des Machabées où il est dit que Simon « chassa les Syriens de leur forteresse. » (*I Macch.*, XIII, 50), de celui du II[e] livre de Samuel, V, 7, 9, « David prit la forteresse de Sion, qui est la ville de David. » Voir C. Rückert, *op. cit.*, p. 24. — Ce serait en effet le Millo, l'Acra, une partie de la « ville de David. »

(2) *Ausgrabungen bei Jerusalem*, *Z. D. P. V.*, Leipzig, 1882, t. V, p. 323.

païens, que Josèphe insiste jusqu'à deux fois sur la démolition de l'Acra (1) ?

Quoiqu'il en soit, l'Acra, qui joua un si grand rôle au temps des Machabées, paraît avoir perdu toute son importance lors du siège de Jérusalem par Pompée, par Hérode et par Titus. On s'en empare dès qu'on est maître du temple, par lequel on pénètre dans la première enceinte.

En effet, Pompée, ayant emporté le temple de haute lutte, prend la ville basse sans difficulté (63 avant J.-C.) (2). Hérode, à son tour, se rend successivement maître des « deux murs qui protégeaient le temple, » des « bâtiments extérieurs du sanctuaire, » de la « ville basse » et enfin met le siège devant la ville haute, où s'étaient réfu-

(1) M. Klaiber, *Zion, Davidstadt und die Akra* (*Z. D. P. V.*, Leipzig, 1881, t. IV, p. 28) fit déjà remarquer combien Josèphe « qui puisa ses renseignements en partie dans les livres des Machabées, » insiste sur la démolition de l'Acra.

Le Rév. W. Birch (*The Levelling of the Akra*, *P. E. F. Quart. St.*, 1903, p. 353-355) est d'avis que Josèphe plaça l'Acra, la ville basse au sud du temple et vit le monument élevé par Hérode devant le sépulcre de David au sud de l'Ophel. Josèphe, affirme-t-il ensuite, ne possédait du 1er livre des Machabées qu'une copie tronquée, et cela précisément au verset 50 du chapitre XIIIe. On y lit que Simon purifia l'Acra. Mais du mot εκαθαρισεν, *il purifia*, ne restèrent que quelques lettres, dans l'ordre suivant : καθ...ρ. L'historien juif, très perplexe, lut καθειρε, *il nivela*, et écrivit κατεσκαψε, qui a le même sens. Puis, s'abandonnant à la fougue de son imagination, il inventa l'histoire du colossal travail exécuté par le peuple dans l'espace de trois ans.

Loin de trouver que le chanoine anglican a lui-même une bonne dose d'imagination inventive, la *Revue biblique*, 1904, p. 147, publie, à titre d'information, cette intéressante trouvaille. Est-ce pour ne pas priver les lecteurs de la précieuse découverte en faveur de l'Ophel ? Car, faisant cataracte, l'invention d'une *colline assez embarrassante* pour qui ne veut pas la niveler, paraît bien entraîner l'invention du Tyropéon et celle de la première enceinte, etc., etc. Toute une révolution topographique en perspective, grâce à une facétie d'opérette.

(2) *Ant. jud.*, XIV, IV, 2. — Cfr. l'entête du l. XIV, c. XI, et XII, éd. Dindorf.

giés les partisans d'Antigone, son rival (37 avant J.-C.) (1). Il en fut de même des Romains en 70 après Jésus-Christ, comme nous le verrons au paragraphe suivant.

En résumé, toutes ces données concordent assez bien, dans notre opinion, et il serait difficile, croyons-nous, de trouver pour l'acropole syrienne une localisation plus heureuse que le plateau nord-est du mont Sion. Aussi M. l'abbé Pelt, bien que partisan d'Ophel, n'hésite-t-il pas à placer la « ville de David » des Machabées, l'Acra des Syriens, « sur le mont Sion traditionnel (2). »

IV. — *La prise de Jérusalem par Titus.*

La topographie de Jérusalem se dessine encore mieux grâce aux détails que Josèphe nous fournit sur le siège de la ville par les Romains. Ici il parle en témoin, sous le contrôle des officiers qui ont pris part aux opérations et qui ont été interrogés : Titus lui-même, généralissime de l'armée assiégeante, accepte la dédicace de l'ouvrage et y appose sa signature (3). Faisons aussi grande qu'on la voudra la part des exagérations destinées à flatter l'orgueil des vainqueurs, il restera toujours vrai que la marche générale de l'investissement et de la prise de la ville n'a guère été modifiée, et c'est là le seul

(1) *Ant. jud.*, XIV, xvi, 2.
(2) *Op. cit.*, t. II, p. 409 et 415.
(3) *Vita*, 65. — Cfr. *Contra Appionem*, I, 9. — Les 62 lettres qu'Agrippa lui adressa pendant la composition de l'œuvre, attestent quelle attention il y donna.

point qui nous importe. Du reste, à la cour des Flaviens et parmi ceux qui lisaient ces descriptions, il y avait des coreligionnaires de l'historien, qui n'étaient que trop enclins à relever ses erreurs et à blâmer ses appréciations.

Mais avant de retracer dans ses grandes lignes les péripéties de ce drame effroyable, arrêtons-nous à l'aspect général de la ville; car il s'agit de fixer le cadre des événements. Notons avant tout un détail important pour l'intelligence des textes.

Plus d'un siècle auparavant, les partisans d'Aristobule, dit Josèphe, défendant le temple contre Pompée, déjà maître de la ville haute, « détruisirent le pont conduisant du temple à la ville (1), » c'est-à-dire, sous la plume de l'historien, à la colline occidentale, la ville basse.

Or, entre l'angle nord-est du mont Sion et l'enceinte du temple, on a découvert deux viaducs qui permettaient de traverser de plain-pied la vallée large : l'un est appelé aujourd'hui l'*Arche de Robinson*, l'autre l'*Arche de Wilson*, du nom des deux explorateurs qui les ont découverts.

« La chaussée dans l'*Arche de Robinson*, écrivent MM. Perrot et Chipiez, avait 91 mètres de long; la largeur des arches qui la supportaient était de 15m,50. Il y avait au moins deux arches, appuyées sur une pile qui pose sur le roc et dont les pierres sont ornées de refends, comme celles des substructions du Haram. Autour du pied de cette pile, un peu au-dessus du point où elle se lie au rocher, il y a un pavage qui devait former à une certaine époque, le

(1) Josèphe, *Ant. jud.*, XIV, iv, 2.

sol de la rue basse et sur ces dalles gisaient les voussoirs du pont. Les explorateurs anglais ont crevé ce

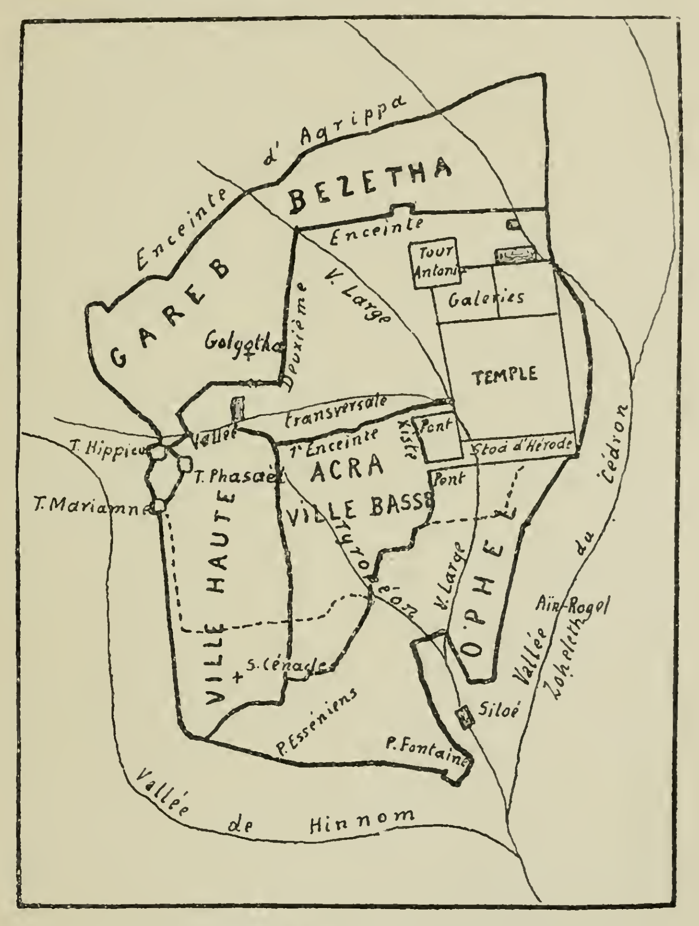


Fig. 7. — Jérusalem, au temps de Josèphe.

——— Ancienne enceinte ; - - - - enceinte actuelle. Echelle 1 : 15.000

pavage ; ils sont descendus encore plus bas, et tout au fond du ravin, ils ont cru retrouver les voussoirs d'un premier pont. De la naissance de l'arc au

pavage, M. Warren a compté 13 mètres, 13m,88 jusqu'au pied de la pile, et 23 mètres jusqu'au lit du canal (1). On ne nous donne pas de détails sur la forme et la taille de ces voussoirs ; mais il est difficile, pourtant, de ne point conclure de ces observations qu'à une époque antérieure au système de l'appareil à refends un pont aurait été jeté, mais à un niveau plus bas, entre la colline occidentale et celle du temple. Ce premier pont ne pouvait alors appartenir qu'au temps des rois de Juda ; il remonterait peut-être à Salomon lui-même. Elèves des Egyptiens et des Assyriens, les maîtres des Juifs, les Phéniciens, connaissaient le principe de la voûte; ils ont pu l'appliquer ici dès le xe siècle. Le pont supérieur serait du temps d'Hérode... Il y a encore au fond du ravin un ruisseau qui coule lentement parmi les décombres... Cette eau avait été recueillie dans un canal dont la cuvette est creusée dans le roc et que recouvre une voûte formée de cinq à six voussoirs (2). »

Le viaduc auquel appartient l'*Arche de Wilson*, est situé au nord du précédent, également dans la première enceinte, et s'il n'est pas aussi ancien que

(1) Vers l'est, la vallée s'approfondit encore de 7 mètres ; elle était ainsi remblayée à une hauteur de 16 mètres, lorsqu'on construisit la première rue pavée.

(2) *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. IV, *La Judée*, Paris, 1887, p. 168-169. — Cfr. Wilson and Warren. *The recovery of Jerusalem*, Londres, 1871, p. 99-111. — Le palais de Salomon n'occupait pas toute la largeur du mur méridional de l'enceinte du temple. « Le mur actuel de l'angle sud-ouest, depuis la porte de Barclay (*à l'occident*) jusqu'à la porte double (*au midi*), est, d'après les ingénieurs anglais, l'œuvre d'Hérode. » (*Survey of W. P. Memoirs, Jerusalem*, p. 183). — Il est donc probable que la construction hérodienne recouvre l'extrémité orientale du pont primitif qui s'avançait jusqu'au palais royal.

l'autre, son origine remonte au moins à l'époque iduméenne (1).

Le premier livre des Chroniques fait-il allusion à l'un de ces ponts (2) ? C'est possible. Ce qui est certain, c'est que les souverains de Jérusalem, en politiques avisés, songèrent de bonne heure, non seulement à embellir, mais surtout à fortifier leur capitale.

Nous avons vu ce que fit David, et quant au nom de Salomon, tout le monde connaît la gloire légendaire qui l'entoure. Dans la tradition populaire un grand nom absorbe à son profit le travail collectif d'époques entières. Salomon fut par excellence le grand constructeur hébreu, comme au moyen âge chrétien, sainte Hélène la grande bâtisseuse de basiliques en Palestine.

Toutefois, il est certain que le temple situé hors de la « ville de David » et majestueux dans son isolement, ne pouvait rester sans communication avec elle. Les palais royaux eux aussi pouvaient bien constituer un quartier nouveau, mais non une ville indépendante de l'antique cité si admirablement fortifiée par la nature. Dès lors le souci que depuis Salomon eurent tous les rois d'enfermer dans une même enceinte le temple et les quartiers anciens et récents, d'autant plus que l'horizon politique s'assombrissait tous les jours. Le petit royaume de Juda semblait destiné à devenir tôt ou tard la proie de ses puissants voisins d'Egypte ou d'Assyrie.

(1) Wilson and Warren, *op. cit.*, p. 76-94. — Perrot et Chipiez, *loc. cit.*

(2) « Sephim et Hosa furent postés à l'occident auprès de la porte de Schalleketh, au chemin de la montée. Une garde faisait face à une autre garde. » *I Par.* XXVI, 16.

Aussi Salomon, le sage par excellence, inaugura-t-il le système des alliances, désavouées cependant par les prophètes comme une injure au divin protecteur d'Israël et une menace perpétuelle pour la pureté du monothéisme. Surtout il prit l'initiative de travaux grandioses de défense sur les points les plus importants du territoire, avant tout à Jérusalem (1).

Parmi les causes qui excitèrent le mécontentement du peuple et préparèrent le schisme des tribus, furent les impôts écrasants et les corvées exorbitantes du puissant monarque, qui, non content de construire de nouveaux murs, de renouveler le Millo, aurait même comblé « l'abîme de la cité de David (2). »

Que le texte sacré vise ici une « vallée taillée *artificiellement en fossé* infranchissable (3), » rien ne l'insinue, ou un simple « pli de terrain », comme en accusent toutes les collines de Jérusalem et de la Judée, et qui eût rendu l'Ophel presqu'inaccessible « probablement aussi du côté du nord (4), » ce n'est guère vraisemblable. Aussi préférons-nous y voir une tentative pour combler la vallée large, où, sous les dalles de la rue primitive mentionnée ci-dessus, se retrouvent 16 mètres de remblai qui ne proviennent pas d'édifices renversés en temps de guerre.

Ceci soit dit à propos de l'âge probable de l'un des viaducs reliant le Moriah aux plateaux du Sion

(1) *III (I) Reg.* IX, 15, 24.
(2) *III (I) Reg.* XI, 27.
(3) Les professeurs de Notre-Dame de France, *La Palestine*, p. 57.
(4) J.-B. Pelt, *op. cit.*, t. II, p. 36.

traditionnel (1). Aussi n'est-ce que par un de ces brillants paradoxes dont il est coutumier, que le R. P. Germer-Durand et à sa suite les professeurs de Notre-Dame de France, ont vu dans les assises monumentales des angles de l'esplanade du Haram es Schérif et dans leurs dépendances « une œuvre toute romaine » postérieure à la chute de la Jérusalem juive et due à l'empereur Adrien (2).

Josèphe, comme nous l'avons dit, raconte en témoin l'agonie de la cité déicide. Grâce à lui, nous suivons chaque progrès des légions romaines durant ce siège mémorable.

La défense était partagée entre les deux chefs rivaux, Simon fils de Giora et Jean de Giscala. « Simon était maître de la ville haute, du grand mur, qui de Siloé fléchissait vers l'orient et descendait jusqu'au palais de Monobaze... Il occupait aussi la fontaine et le mont Acra qui est la ville basse, et toute la région jusqu'au palais royal d'Hélène, mère de Monobaze.

« Jean de son côté était maître du temple et de tous les alentours, qui constituaient une étendue assez considérable, de même que de l'Ophel et de la vallée appelée Cédron. Ce qui restait entre les deux chefs avait été consumé par le feu et n'offrait plus qu'un champ de bataille pour leurs guerres de rivalité (3). »

(1) *L'arche de Robinson.* — *L'arche de Wilson* semble ne remonter qu'à Hérode. Ce dernier pont n'a été reconstruit à l'époque chrétienne et était encore visible au XII[e] siècle. *La Citez de Jherusalem*, IV (Melchior de Vogüé, *Les églises de la Terre sainte*, p. 439) et Ernoul (*La citez de Jherusalem*, éd. Michelant et Raynaud, p. 42) en parlent.

(2) Les professeurs de Notre-Dame de France, *op. cit.*, p. 125, 126.

(3) *Bell. jud.*, V, VI, 1.

La vallée centrale, comme on voit, démarquait à peu près leurs champs d'action respective.

Jérusalem n'était pas simplement entourée d'une formidable muraille. Elle était divisée à l'intérieur en plusieurs régions possédant chacune sa propre enceinte et formant autant de places fortes, que les Romains durent emporter l'une après l'autre.

Titus attaqua la ville par le nord. Après avoir préparé trois chaussées de terre sous le mur d'Agrippa, il y fit rouler les tours mobiles et jouer les béliers. Le quinzième jour, les légions pénétrèrent en ville par les brèches qu'ils venaient de produire. Le généralissime attaqua ensuite la seconde ligne, le mur d'Ézéchias et de Manassès, et au bout de cinq jours il en ordonna l'assaut. Mais il fallait à l'armée romaine cinq autres jours pour rester maîtresse de la deuxième enceinte; car les Juifs lui disputaient le terrain pied à pied, avec une intrépidité et une audace auxquelles l'ennemi ne s'attendait pas.

Après avoir enlevé si laborieusement les deux premières enceintes, les Romains avaient encore à conquérir la ville ancienne, la colline orientale qui portait fièrement l'Antonia et le Temple, formant l'une et l'autre une redoutable citadelle, et la colline occidentale, s'élevant au-dessus des précipices et couronnée de la ville haute dont Hérode le Grand avait fait un repaire imprenable. Voyant que rien ne saurait amener les Juifs à capituler, Titus mit le siège devant la forteresse Antonia, que bientôt une surprise de nuit livrait entre ses mains. Il donna ensuite l'assaut à l'enceinte sacrée et après quelques jours de lutte acharnée, horrible, le feu gagna le

temple et le réduisit en cendre. Contraints d'abandonner l'esplanade du sanctuaire, « les séditieux, dit l'historien, se réfugièrent dans la ville (1), » sur la colline occidentale ; aucune résistance ne fut organisée à l'Ophel. Bien qu'il leur restait encore la vraie citadelle de Jérusatem, l'antique Sion, les deux chefs, Jean et Simon, hésitèrent à affronter la lutte suprême. Sentant leurs forces épuisées, ils demandèrent au général romain une entrevue pour traiter de la paix. Le vainqueur s'empressa d'accepter la proposition et se plaça « à l'occident du temple ; car il y avait là des portes ouvrant sur le Xyste, et un pont qui du temple conduisait à la ville haute (2). Le pont s'étendait entre les deux tyrans et César (3). »

Mais quand Titus entendit que Jean et Simon, loin de s'abandonner à sa clémence, avaient l'audace de dicter leurs conditions, il rompit l'entretien en déclarant qu'il ne restait plus qu'à mourir.

Dès le lendemain, les soldats incendièrent le palais des Archives, l'Acra, le palais du Conseil et l'Ophla. Le feu gagna même le palais de la reine Hélène, qui s'élevait au milieu de l'Acra (4).

Les Romains n'eurent pas de peine à mettre le feu à l'Ophel et aux édifices alignés au fond de la

(1) *Bell. jud.*, VI, vi, 1. — C'est toujours à la même colline, à l'occident, que se réfugient les défenseurs de la ville, lorsque le temple tombe entre les mains de l'ennemi.

(2) Le pont conduisait bien à la ville haute, mais par l'intermédiaire de la ville basse, comme au temps de Pompée.

(3) *Bell. jud.*, VI, vi, 2. — M. Schick (*Der Tempel in Jerusalem*, 1896, p. 180) pense que le viaduc était interrompu en son milieu, et qu'une arche était remplacée par un tablier en bois, qu'on pouvait enlever en cas de nécessité pour interrompre la communication entre le temple et le mont Sion.

(4) *Bell. jud.*, VI, vi, 3.

vallée. S'ils réussirent à pénétrer dans la ville basse, c'est, sans doute, grâce au petit peuple, las de la guerre. « Mais les séditieux se ruèrent dans le palais royal, où, à cause de sa forte position, beaucoup avaient déposé leurs richesses ; ils en chassèrent les Romains, tuèrent huit mille quatre cents hommes du menu peuple, pillèrent tout l'argent en dépôt et prirent vivants deux soldats romains, un cavalier et un fantassin (1). »

L'Acra démantelée, et même abaissée par les Asmonéens, n'avait plus rien de son ancien caractère et ne se trouvait plus en état d'offrir une sérieuse résistance. Aussi les légions ne pouvaient-elles tarder de revenir à la charge. « Le lendemain, les Romains chassèrent les brigands de la ville basse, et la livrèrent aux flammes jusqu'à Siloé. Ils eurent la satisfaction de voir l'incendie consumer la ville, mais le butin leur échappa, parce que les factieux, après avoir tout pillé, s'étaient retirés dans la ville haute (2). »

Les Romains cernaient ainsi le Sion à l'est et au nord, puisque la vallée centrale et la vallée transversale étaient en leur pouvoir. Pour expliquer la retraite des Juifs, il faut donc supposer que l'Acra communiquait avec le marché haut par une ligne que les ennemis n'atteignaient pas. La ville basse, qu'on livra aux flammes après le départ des factieux, sera donc nécessairement la moitié orientale du mont Sion, depuis la première enceinte au nord jusqu'à la piscine de Siloé, et depuis le Tyro-

(1) *Bell. jud.*, VI, VII, 1.
(2) *Bell. jud.*, VI, VII, 2.



Fig. 8 — Vue de l'angle nord-est du mont Sion, quartier juif

(P. 50-51)

péon de Josèphe jusqu'à la vallée centrale (1).

Restait le dernier boulevard de la Ville sainte, l'Urusalim de Melchisédech, la Sion des Jébuséens, qu'Hérode le Grand avait fortifiée avec un art merveilleux. Il fallut recommencer un nouveau siège, et Titus comprit que prendre la ville haute, même du côté du nord où la vallée était la moins profonde, était une entreprise ardue. Voilà pourquoi il ordonna aussitôt d'élever aux deux extrémités septentrionales les chaussées nécessaires pour le jeu des machines de guerre.

« César, comprenant que sans l'aide de batteries on ne pouvait songer à prendre la ville supérieure, à cause des précipices qui l'environnaient, partagea le travail entre les troupes, le vingtième jour du mois d'août (2)... Les quatre légions furent employées à l'occident, à l'angle du second palais d'Hérode, et les troupes auxiliaires avec la foule vers le Xyste, le pont et le fort que Simon construisit lorsqu'il fit la guerre à Jean, *κατα τον ξυστὸν* [*ἐξοῦ*] *καὶ τὴν φέρυγαν καὶ τον Σίμωνος πυργον* (3). »

La tour de Simon ne pouvait se trouver que dans l'Acra. Josèphe avait raconté que Jean éleva quatre tours très hautes sur l'esplanade du temple; l'une au-dessus du Xyste et une autre un peu plus au sud, « en face de la ville inférieure », afin de pouvoir lancer de plus haut des flèches et autres engins meurtriers sur les troupes de son rival (4). Celui-ci

(1) Le flanc oriental du mont Sion était habité jusqu'au fond de la vallée par une population très dense, comme l'ont constaté les explorateurs. Voir Bliss, *Excavations at Jerusalem*, Londres, 1898.

(2) La ville fut investie à la Pâque juive qui tombait, l'an 70, au 14 avril.

(3) *Bell. jud.*, VI, VIII, 1.

(4) *Bell. jud.*, IV, IX, 12; — V, I, 2.

répondit en dressant une tour semblable de son côté. Or, Simon occupait la ville basse en face du temple.

Quant au Xyste, il n'est pas facile d'en préciser l'emplacement. Josèphe semble l'indiquer un peu au nord de la tour de Simon. M. Schick pense qu'il se trouvait sur un des derniers plis du mont Sion, et que du fond de la vallée on y montait par quelques marches (1). Il est en effet vraisemblable que le Xyste, qui est synonyme de *gymnase*, soit le même bâtiment que Jason « osa construire sous la citadelle (2). » Le triangle formé par la jonction de la vallée transversale avec la centrale convient assez pour son emplacement.

En tout cas, l'historien ne veut pas dire que les auxiliaires préparaient l'attaque de la ville haute au fond de la vallée. Car l'angle nord-est de la colline occidentale se termine non seulement par une pente abrupte, mais par un véritable précipice. Une accumulation de terre de 15 à 20 mètres pour obtenir une terrasse, aurait à peine suffi pour élever les machines de guerre à la hauteur des remparts. On peut en juger par les maisons bâties en face de l'*arche de Robinson*. Malgré les décombres qui depuis dix-huit siècles se sont entassés dans la vallée, on y voit des habitations assises sur une saillie de rocher taillé à pic sur une hauteur considérable ; d'autres sont comme suspendues au flanc de la colline. Non, ce n'est pas au fond de la vallée large, ni sur les flancs abrupts de la colline, mais sur la colline elle-même, l'Acra, d'où les Juifs venaient d'être chassés, qu'il était

(1) *Op. cit.*, p. 200
(2) *II Macch.*, IV, 12.

possible d'élever les *aggeres* contre la ville haute.

« Au bout de dix-huit jours, les Romains approchèrent les machines : parmi les séditieux, beaucoup perdirent l'espoir de sauver la ville, abandonnèrent le mur et se retirèrent dans le donjon (1). A peine les béliers avaient-ils fait tomber un pan de mur et ouvert des brèches dans quelques-unes des tours, que les défenseurs les abandonnèrent et que les tyrans furent pris de terreur panique. Dans leur consternation, ils s'enfuirent même avant que les Romains n'eussent donné l'assaut à la muraille... Ainsi les tyrans se privèrent eux-mêmes de la grande ressource qui leur restait, abandonnant des tours où ils n'avaient à craindre que la famine. De cette manière, les Romains, qui avaient tant fatigué pour forcer les murs les plus faibles, eurent l'heur de se rendre maîtres sans peine de ceux dont aucune machine n'aurait triomphé. Car les trois tours dont nous avons parlé plus haut (2), étaient plus fortes que toutes les machines de guerre (3). » Titus lui-même le reconnut, et à ceux qui le félicitaient de sa victoire, il répondit : « Ce n'est pas moi qui ai vaincu ; Dieu irrité contre les Juifs s'est servi de mon bras (4). »

Comme conclusion, tout s'harmonise pour qui met

(1) A propos de la conquête de Sion par David, Josèphe (*Ant. jud.*, VII, VIII, 4) l'appelle aussi une fois ἄκρα, qui est le nom générique de forteresse, tour, donjon. La tour Bàris est désignée par le même mot. Mais l'historien ne les confond pas avec la ville basse dont le mot Acra est le nom propre : celle-ci était en tout temps *la citadelle de Jérusalem* par excellence.

(2) *Bell. jud.*, V, IV, 3. — Ce sont les tours d'Hippicus, de Phasaël et de Mariamne.

(3) *Bell. jud.*, VI, VIII, 4.

(4) *Bell. jud.*, VII, V, 2. — Cfr. Philostrate, VI, 35.

la ville basse sur le plateau nord-est du Sion. Or l'Acra que Josèphe y localise est la « ville de David » des Machabées, le Millo des anciens documents. C'est pour avoir perdu de vue ces identifications corroborées par la Bible et l'histoire, que les savants en sont venus à une foule de théories, dont ils sont les premiers à n'être pas satisfaits.

V. — Le Tyropéon de Josèphe.

Où se trouve dans notre théorie le Tyropéon de Josèphe ?

Le lecteur a déjà deviné notre réponse. Le Tyropéon serait à chercher entre les deux plateaux du mont Sion actuel ; il diviserait le plateau allongé de l'ouest de celui arrondi du nord-est. Mais avant tout, notons que dans ce cas le plateau nord-est doit être une colline abaissée par suite des travaux de Simon. En conséquence, personne ne s'étonnera s'il est sensiblement inférieur, soit environ 20 mètres, au plateau occidental ; personne non plus ne sera surpris que la vallée, qui le sépare du même massif, ait été fortement atténuée. Cette remarque expliquera comment la plupart des topographes modernes n'ont guère songé à chercher en cet endroit la deuxième colline de Josèphe et sont entrés dans des voies, que leur multiplicité divergente a démontré être sans issue.

A son tour, notre théorie peut-elle se réclamer d'arguments positifs ?

Nous croyons que oui, parce que la colline n'a pas

disparu sans laisser de traces. L'examen du terrain et la survivance des noms, si tenace en Orient, nous permettent d'en fournir la preuve.

L'examen du terrain révèle une dépression, qui s'explique d'une manière très satisfaisante si l'on tient compte des renseignements fournis par la Bible et l'histoire. Mais puisqu'il s'agit d'un fait, écoutons les témoins, parmi lesquels plusieurs sont d'autant plus dignes d'être écoutés que leur théorie topographique s'éloigne de la nôtre.

C'est d'abord M. G. Williams. « Dans le quartier du mont Sion, dit-il, où j'ai placé la porte de Gennath (1), existe dans la colline une dépression si bien marquée, qu'en allant du sud au nord par la rue qui traverse le centre du quartier juif, non loin de la porte de Sion (2), on descend très peu ou pas du tout pour se rendre aux bazars (3). »

Puis vient M. Tobler qui dit : « En allant du nord au sud, la pente du Sion est la plus douce et la plus courte à l'endroit où un petit vallon, comprenant le *Souk Hàret el Yahoûd*, part du nord pour déboucher

(1) L'ancienne porte, dont on voit au-dessus du sol les voussoirs massifs, fut souvent prise pour la porte de Gennath. Mais les fouilles faites en 1869 par M. Warren et en 1892 par M. Schick (*P. E. F. Quart. St.* 1892, p. 186) ont démontré qu'elle n'a jamais fait partie d'un rempart extérieur, et qu'elle ne remonte pas au-delà du temps d'Hérode. Des fouilles pratiquées à 300 mètres plus à l'ouest ont mis au jour les vestiges de la seconde enceinte qui prit son point de départ à la porte de Gennath. Aussi, n'y a-t-il plus de doute pour personne que celle-ci ne se trouvait dans le voisinage de la porte de Jaffa. Les professeurs de Notre-Dame de France seuls (*Palestine*, p. 144 et plan, p. 62) continuent à placer la porte de Gennath et la naissance de la seconde enceinte dans le quartier juif, sans tenir compte des découvertes faites depuis trente ans.

(2) Neby Daoûd. Autrefois cette porte était située plus à l'est et s'ouvrait sur la rue aux Colonnes, qui le long de notre Tyropéon conduisait à la porte des Colonnes ou de Damas.

(3) *The holy city*, Londres, 1845, p. 285.

dans la vallée centrale au sud-est. De plus, du *Hàret el Dschawaïn* qui court parallèlement au *Souk Hàret el Yahoùd*, à l'ouest, on descend par une pente assez douce dans cette dernière rue ; puis de là on remonte de nouveau, toujours vers l'orient, à une distance de trente à quarante pas. Le vallon commence immédiatement au sud du *Dschama el Omari* (1) dans le quartier juif, divisant le Sion en deux parties, une occidentale et une orientale (2). »

M. Melchior de Vogüé écrit à son tour : « Cette vallée (*la transversale*) se dirigeait vers l'est et recevait du sud un autre pli de terrain, dont la rue moderne des Juifs (Souk Hàret el Yahoùd) suit la direction. Le fond de ce ravin secondaire m'a été donné par les travaux exécutés par la construction de la grande synagogue moderne ; il se trouve à 5 ou 6 mètres au-dessous du sol actuel de la rue (3). »

Ce monticule semble si bien destiné à servir d'assiette à une forteresse, que M. l'abbé Moniquet, comme M. Caspari, localise la citadelle des Jébuséens « sur l'éminence de l'encognure nord-est du mont Sion » tout en mettant la ville de David sur la colline orientale (4). « Comme le Tyropéon (*la vallée transversale*), ajoute-t-il plus loin, comprime le plateau à son milieu, il la partage en deux mamelons, dont chacun a sa physionomie particulière. Celui du nord assez étendu avec une altitude de 762 mètres, forme une sorte de péninsule, étant isolé par la

(1) La synagogue. Voir fig. 9.
(2) *Op. cit.*, t. I, p. 23.
(3) *Le temple de Jérusalem*, Paris, 1864, p. 111.
(4) *Jerusalem, sa topographie primitive*, Tours, 1883, p. 31.

courbure du Tyropéon et par cette dépression déjà signalée, qui descend du centre du plateau au milieu du Tyropéon septentrional (1). »

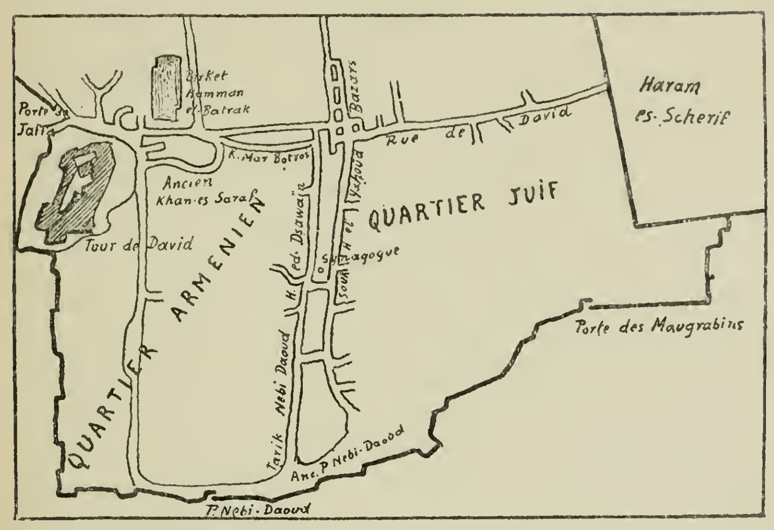


Fig. 9. — Plan de la dépression au mont Sion.

Les meilleurs plans de Jérusalem accusent ce mamelon (2), dont le noyau rocheux a été constaté lors des constructions de synagogues et d'autres

(1) *Id.*, p. 49-50.

(2) M. Wilson (*Plan of Jerusalem*, 1890) indique les hauteurs du sol en pieds anglais. Du sud-est de la caserne turque en ligne droite vers l'orient, il donne les chiffres suivants :

Plateau occidental.	2.550 pieds
Dépression	2,482 —
Plateau nord-est	2,502 —
Au nord de la porte des Maugrabins.	2.383 —

Dans les plans de courbes de niveau du *Palestine Eploration Fund*, ce monticule ne figure pas : Il n'y a là rien d'étonnant. Les ingénieurs de la commission anglaise ont noté avec soin l'altitude de tous les rochers qui apparaissent à la surface et de tous ceux qu'ils ont rencontrés sous le sol lors de leurs explorations. Mais dans le quartier juif, tout couvert de maisons entassées les unes sur les autres et à peine sillonné par des

édifices. M. L. Grammatica lui donne une hauteur de 7 mètres (1) et le R. P. Lagrange 6m,45 (2).

Le ravin, qui à sa partie supérieure est remblayé de 5 à 6 mètres, s'accuse plus profondément à mesure qu'il se rapproche, au nord, de la vallée transversale, et, au sud, de la vallée large dans la direction de Siloé.

Hors de la ville, il est assez bien accentué, malgré l'énorme quantité de décombres amoncelés sur le flanc de la colline. L'extrémité méridionale du ravin est surtout digne d'attention. Il y a quelques années, M. Bliss explora une grande partie de l'ancienne rue qui allait du nord au sud au fond de la vallée large, en passant entre la piscine de Siloé et le mont Sion. A 75 mètres au nord de la piscine, il rencontra un embranchement vers le nord-ouest, dans la direction du ravin. Cette rue, large de 3 mètres, est pavée de dalles grandes et épaisses, et garnie de côté et d'autre d'une bordure en pierre. Ne pouvant explorer le sol qu'au moyen de galeries souterraines, l'ingénieur n'examina cette rue que sur une longueur de 10 mètres ; mais il suivit à une distance de 36 mètres l'égout (3), bien construit, établi sous le dallage, et

ruelles étroites et tortueuses, aucune fouille de ce genre n'a été entreprise. Avec un simple sondage, on risque fort de prendre un quartier de rocher ou une agglomération de pierres pour le roc vif.

(1) *Testo atlante di geografia sacra*, Bergame, 1903, p. 30, et pl. I.

(2) *Op. cit.*, p. 22. — Le professeur, il est vrai, ajoute : « Cette vallée prétendue, déjà peu sensible aujourd'hui, l'était encore moins autrefois ; ce qui en paraît, s'est formé dans les débris amoncelés. » Singulier phénomène ! A Jérusalem, les décombres *amoncelés sur un haut plateau*, y produisent peu à peu des vallées ! M. de Vogüé, ignorant quelle physionomie cette vallée avait *autrefois*, constata, il y a quarante ans, qu'*elle-même* était remblayée, à son point le plus élevé, de 5 à 6 mètres de décombres.

(3) Sous la plupart des anciennes rues du mont Sion furent retrouvés ce genre de conduits.

put ainsi s'assurer de la vraie direction de cette voie (1). La rue occupe sans contredit le fond du vallon, qui sépare la ville haute de la ville basse et débouche dans la vallée large, près de la piscine de Siloé. C'est bien là, à notre avis, le Tyropéon de Josèphe.

Si le Tyropéon de l'historien juif n'a pas entièrement disparu à la vue, son nom semble également s'être fixé entre les deux collines du mont Sion jusqu'au xv[e] siècle de notre ère.

« Le mot Tyropéon, disent les ingénieurs anglais, est communément pris pour un nom grec, signifiant dans ce cas *Fromagers*. Il ne faut cependant pas oublier que, dans les récits topographiques, Josèphe se sert généralement de noms araméens, et lorsqu'il remplace le nom de la langue indigène par un nom grec, il a soin de l'indiquer, comme c'est le cas pour *Bezétha* ou *Coenopolis* (2).

« Aussi le docteur Bonar est-il d'avis que le mot Tyropéon est plutôt un nom hébreu ou araméen. Voilà pourquoi le capitaine Conder propose de lire צרפיון, dont la racine *tzaraf* signifie fondre l'or et l'argent par le feu (Cfr. Ps. xii, 4. — Is., xl, 19. — Prov., xxv, 4). *Beth Tzéripha* est mentionnée dans le Talmud apparemment à l'est du Sanctuaire, près de l'endroit où l'on jetait les détritus du temple (3). Cela harmonise avec le nom de Tyropéon. Le même

(1) *Excavations at Jerusalem*, p. 143 et *General plan* n° II.

(2) *Bell. jud.*, II, xix, 4.

(3) C'est à l'orient du sanctuaire, dans la rue aux Hanôth ou Boutiques, que les vendeurs de pigeons et d'autres denrées ainsi que les changeurs de monnaie trafiquaient avec les étrangers se rendant au temple. C'est de là qu'ils s'introduisirent parfois jusque dans le parvis sacré, d'où Notre-Seigneur les chassa un jour. (*Matth.*, XXI, 12. — *Marc.*, XI, 10.)

mot se trouve dans la racine arabe *Saraf*, qui veut dire *changer la monnaie*. S'il est étrange de trouver des fromagers fixés à Jérusalem, le terme araméen fournirait un sens fort naturel : la vallée des changeurs. Cette interprétation est confirmée par le fait que jusqu'au XVIe siècle, ce quartier était appelé *Khan es Sarf*, comme nous l'apprend Moudjir ed Dîne (1). »

En effet, l'historien arabe, qui vient d'être mentionné, fournit tous les noms des diverses sections de la longue rue de David. Après avoir décrit la première partie de la rue, à partir du Haram es Schérif, il continue : « Depuis la porte du quartier juif jusqu'au Khan es Saraf (2) (bazar ou bureau de change), la rue prend le nom de Souk el Harirîyeh (bazar des marchands de soie (3). »

Si *Tyropéon* est un nom grécisé qui dérive de *tzaraf*, l'on peut dire qu'il s'est conservé dans le mot arabe *saraf*. En tout cas, n'est-il pas frappant que le quartier Es Saraf se trouve précisément dans la première enceinte, au mont Sion, entre la ville haute et la ville basse ? Cette coïncidence, sinon survivance de nom, est d'autant plus remarquable qu'à aucune époque les habitants de Jérusalem, soit

(1) *Survey of W. P., Memoirs, Jerusalem*, p. 291.

(2) Ou Khan el Mosref, d'après l'édition arabe du Caire, 1283 de l'égire, p. 403.

(3) *Histoire de Jérusalem et d'Hébron*, éd. H. Sauvaire, Paris, 1876, p. 177. — Aux XIIe et XIIIe siècles les écrivains latins placent le *Change* ou la rue *du Change* un peu plus à l'ouest. Ainsi le Continuateur de Guillaume de Tyr (*Publ. de l'Or. lat., Itin. franç.*, éd. Micheland et Raynaud, Genève, 1882, p. 146) dit : « La grant rue qui aloit de la Tor David droit aux Portes Oires (*Portes dorées*), apeloit l'en *la rue David*, de ci usque au Change... Quant l'en venoit au Change là où la rue David defalloit, si trouvoit l'en une rue, qui avoit non la rue Monte Syon. » — Cfr. *La citez de Jherusalem*, éd. M. de Vogüé, *Les églises de la Terre sainte*.

chrétiens, soit musulmans, n'ont montré le Tyropéon dans la vallée centrale. Dans les livres sacrés celle-ci est simplement désignée sous le nom de vallée, torrent (1). Josèphe l'appelle *la vallée large* (2). Le Pèlerin de Bordeaux ne lui connaît pas de nom ; pour lui aussi c'est *la vallée* de Jérusalem (3) et jusqu'aujourd'hui les indigènes la nomment simplement *El Wâd*, la vallée (4).

Depuis le xvi[e] siècle seulement, des écrivains européens, interprétant les récits de Josèphe, crurent reconnaître le Tyropéon dans la vallée centrale qui traverse la ville du nord au sud. Cette identification se heurte à de telles difficultés que beaucoup de savants modernes ont vu le Tyropéon dans la vallée transversale, qui part de la porte de Jaffa et s'étend vers l'orient. Elle absorberait ainsi la partie inférieure de la vallée centrale. Mais cette identification soulève des problèmes aussi insolubles que la précédente. Dans l'un et l'autre cas, cette vallée sépare la deuxième colline de la troisième et au-delà de la piscine de Siloé, elle débouche dans la vallée de Cédron. Le Tyropéon, au contraire, sépare la première colline de la deuxième, « la ville haute de la ville basse et s'étend jusqu'à Siloé, » seulement. Cette description convient à la lettre au ravin, qui divise le mont Sion en deux collines, et c'est là seul qu'on

(1) *Neh.*, II, 15.
(2) *Bell. jud.*, V, iv, 1.
(3) *Op. cit.*, p. 17-18.
(4) Moudjir ed Dine dit que la « large vallée qui descend de la porte de Damas vers le Cédron s'appelait *Wâd eth Tarahîn*, vallée des Moulins (éd. ar. p. 404). Dans la vallée centrale on n'a jamais connu des moulins mus soit par l'eau, soit par le vent. Mais au moyen âge, il y eut des moulins à vent dans la vallée de Josaphat.

peut raisonnablement chercher, pensons-nous, le Tyropéon de Josèphe.

VI. — *Les anciens remparts au sud de Sion.*

Au nord du mont Sion on a retrouvé, avons-nous dit, un reste de l'ancienne enceinte.

Les découvertes archéologiques faites au sud de la colline illustrent davantage encore les récits de Josèphe et sa description de l'ancienne ville (1).

A l'angle sud-est du plateau supérieur du mont Sion, M. Maudslay mit à découvert (2) le pied de l'ancien rempart taillé dans le roc vif, à une hauteur qui varie de 5 à 15 mètres sur une longueur d'envion 50 mètres.

Dans cette grandiose escarpe se trouvent des saillies carrées de 12 à 13 mètres de côté, qui servaient de base à des tours d'angle. Un fossé également creusé dans le roc, côtoie l'escarpe. Celle-ci a dû être couronnée d'un mur formé par les gros blocs taillés en bossage avec refends, qui en grande quantité ont été tirés des décombres. On y rencontre aussi beaucoup de citernes et de piscines taillées dans le vif (3), pour subvenir aux besoins de la ville qui, avant la création de l'aqueduc d'Etham ou

(1) Les fouilles ont été pratiquées sur la partie méridionale de la colline ; elle ne fut pas enclavée par l'empereur Adrien dans l'enceinte d'Ælia Capitolina, et il n'y existe que peu d'habitations groupées autour du Saint-Cénacle. La partie septentrionale est renfermée dans la ville et tout occupée de maisons, de jardins et d'enclos.

(2) Ce fut à l'occasion des travaux exécutés pour la construction d'une école anglaise et d'un cimetière protestant.

(3) Voir *Lieutenant Conder's report*, *P. E. F.*, *Quart. St.*, 1872, p. 169.

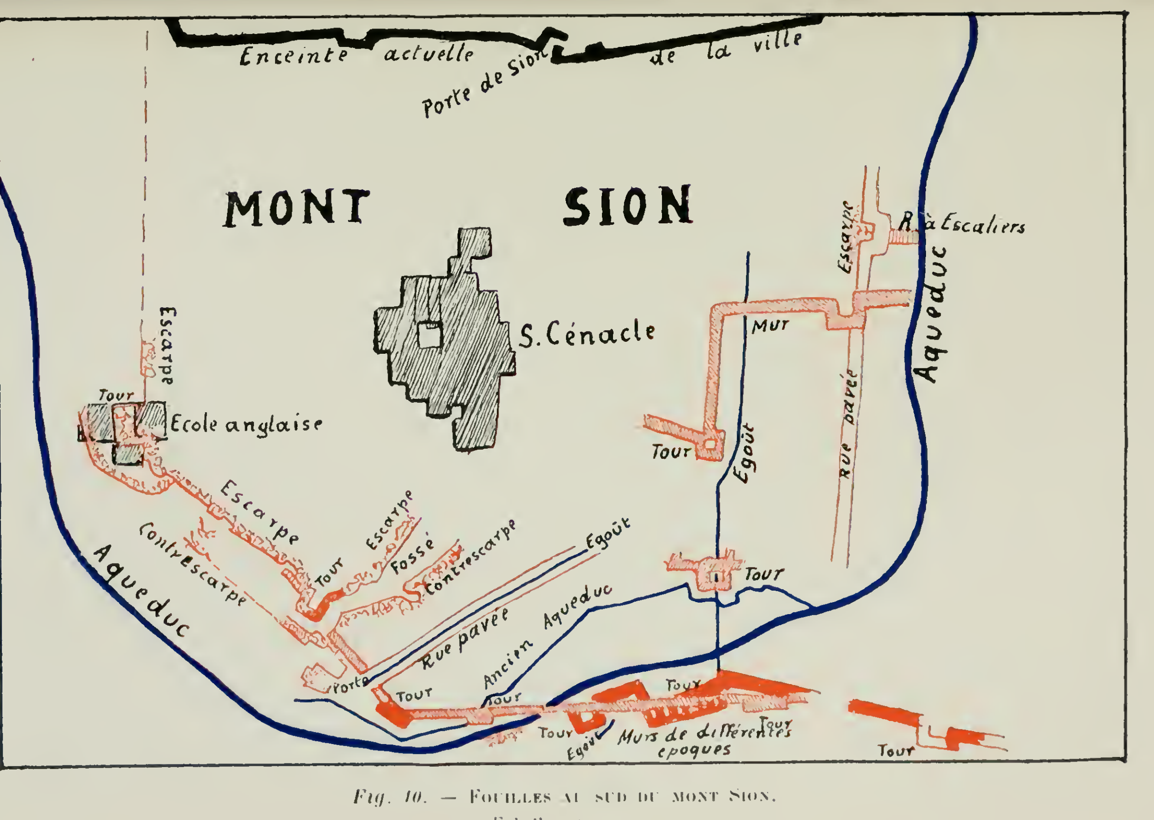


Fig. 10. — Fouilles au sud du mont Sion.
Echelle 1 : 2 500

Vasques de Salomon, n'était alimentée que par l'eau de pluie.

« Cet ouvrage, dit M. Conder, parlant de l'ancienne forteresse, peut être apprécié à sa juste valeur, par quiconque se tient à ses pieds dans le passage pratiqué par M. Maudslay : Avec un mur solide de 12 à 15 mètres se dressant sur l'escarpe, il y avait là en vérité une forteresse splendide et inexpugnable qui, à la force du terme, pouvait défier toute attaque du côté du midi (1). »

De l'année 1894 à 1897, M. Bliss exécuta de nouvelles fouilles pour retrouver les vestiges de toute l'enceinte méridionale de l'ancienne Jérusalem. Au sud de Sion, il constata bientôt un fait du plus haut intérêt pour la topographie de Jérusalem.

« De la tour à base rocheuse, écrit-il, sur laquelle est bâtie l'école anglaise, l'escarpe de Maudslay s'avance au sud-est et forme une autre base de tour immédiatement hors du cimetière. De ce point l'escarpe se retourne vers le nord-est. La base de cette dernière tour, sur laquelle furent retrouvés des fragments de rempart, est entourée d'un fossé qui suit l'escarpe dans la même direction. Cela représente une enceinte tout à fait distincte. Puis, à partir du fossé (*large de 6 mètres*), précisément en face de l'angle extérieur sud-est de la tour en question, un autre mur descend vers le nord-est (2). » Ce dernier mur forme une enceinte différente de la première.

Rien ne permet aux archéologues de discerner les œuvres des Jébuséens de celles des Israélites, ni les

(1) *The rock scarp of Zion*, P. E. F., *Quart. St.*, 1875, p. 83.
(2) *Excavations at Jerusalem*, Londres, 1898, p. 313.

travaux de David de ceux de Salomon ou des autres rois de Juda. Les données positives, qui seules constituent une base non équivoque pour établir des termes de comparaison, font jusqu'ici entièrement défaut. Tout ce qu'on peut avancer sans crainte d'être contredit, c'est qu'anciennement une forteresse construite avec un art et une solidité merveilleuses enveloppait le haut plateau occidental du mont Sion. C'est la ville haute de Josèphe, « la colline de beaucoup la plus élevée et droite dans sa longueur, qui, par suite de sa forte position, avait été nommée citadelle par David (1). »

De toutes les découvertes la plus instructive sinon la plus importante est le fossé. Entièrement creusé dans le roc au pied de l'escarpe, à une profondeur d'environ 2 mètres, il contourne toutes les faces de la tour la plus orientale et, sans aucune interruption, il accompagne l'escarpe se dirigeant vers le nord-est (2). Sa longueur qui mesure 6 mètres près

(1) *Bell. jud.*, V, IV, 1. — La découverte de cette place forte, limitée au plateau supérieur du mont Sion, élucide un point de l'histoire du siège de Jérusalem par Titus, resté jusqu'ici une énigme. En effet, les Romains après avoir détruit le temple pénétrèrent dans la première enceinte par les portes du Haram. Bientôt ils mirent le feu aux palais situés au fond de la vallée et à l'Ophel. Le lendemain ils occupèrent l'Acra, la ville basse qu'ils incendièrent jusqu'à Siloé. Ne restait plus que la ville haute. Pourquoi les légions ne songèrent-elles pas à l'attaquer à l'est ou au midi? La découverte de M. Bliss explique tout. La forteresse n'occupait que le haut plateau du mont Sion; à l'est et surtout au sud et au sud-ouest les pentes étaient beaucoup trop abruptes pour qu'il fut possible d'y amener les machines de guerre. Titus espérait de venir plus facilement à bout de ce formidable boulevard en l'attaquant sur sa ligne septentrionale.

(2) M. Conder (*Survey of W. P.*, *Memoirs*, *Jerusalem*, p. 397) suppose que cette tranchée est le chenal, *the gutter*, mentionné (*II Reg.* (*II Sam.*), V, 8) à l'occasion de la prise de la citadelle des Jébuséens par Joab. Le mot hébreu צנור, que toutes les versions rendent d'une manière différente, est tellement obscur qu'il est difficile d'en deviner le vrai sens.

(P. 64-65)



Fig. 11. — Vue de l'angle sud ouest du mont Sion.

de la tour d'angle, augmente au nord à mesure que diminue la raideur de la pente sur le flanc oriental de la colline, et à 90 mètres de distance, elle atteint jusqu'à 20 mètres (1).

En présence du mur qui contourne le plateau supérieur et de celui qui descend vers le fond de la vallée large, se pose immédiatement la double question : Les deux enceintes ont-elles été construites simultanément ? Et, dans le cas contraire, laquelle est la plus ancienne ?

Il est d'abord hors de doute que les deux murs furent élevés originairement à deux époques différentes. Car dans l'hypothèse qu'ils fussent construits simultanément ou d'après un même plan d'ensemble, on n'aurait pas creusé dans le roc une tranchée de 2 mètres de profondeur et de 6 mètres de largeur, à l'endroit même où le mur sud-est, de 4 mètres d'épaisseur, devait buter contre le premier. Pareil travail, parfaitement inutile, ne se conçoit pas.

Ensuite, si les deux enceintes eussent été bâties d'après un même plan, jamais le mur inférieur n'aurait rejoint la tour à l'un de ses angles extérieurs, ou bien, on n'aurait pas emporté le rocher à l'est, pour former la base d'une tour, que le plan supposé ne pouvait comporter. Un coup d'œil jeté sur le plan ci-joint suffit pour saisir immédiatement que les travaux de défense se sont succédés avec un notable intervalle, et que la citadelle supérieure, partout entourée d'un fossé, avec une tour supprimée plus tard par l'adjonction de l'enceinte inférieure, a été construite en tout premier lieu.

(1) Bliss, *op. cit.*, p. 12 et pl. gen. I.

De l'existence d'une forteresse isolée sur le haut plateau du mont Sion, n'est-il pas légitime de conclure que là se trouve le point de départ du mouvement d'extension de la population vers l'est, puis vers le nord?

M. Bliss, après avoir rappelé que les flancs du mont Sion recèlent beaucoup de grottes réduites artificiellement en habitations, ajoute : « Il est généralement admis que les demeures taillées dans le roc sont l'œuvre des habitants primordiaux. S'il en est ainsi, cette colline était habitée dès l'origine (1). »

Le mont Sion offre une position stratégique si remarquable et des travaux de fortification d'un caractère tellement antique que même parmi les partisans d'Ophel, plusieurs, comme nous l'avons vu précédemment, admettent qu'au moins la forteresse jébuséenne occupait l'angle nord-est de la colline occidentale. D'autres reconnaissent que cette colline était habitée et protégée par la première enceinte dès le règne de Salomon, voire même de David. Mais, malgré cela, ils prétendent que le développement de la ville prit naissance à la petite colline orientale, descendit dans la vallée large et remonta peu à peu les flancs de la colline occidentale, jusqu'à occuper finalement son haut plateau (2). Les fouilles de M. Bliss paraissent donner un démenti à cette hypothèse, déjà invraisemblable par elle-même. C'est de la cime du mont Sion, que partit le mouvement d'extension, comme le prouvent la

(1) *Op. cit.*, p. 170-171.
(2) P. Lagrange, *op. cit.*, p. 36.

première et la seconde enceinte, qui y furent retrouvées.

Aura-t-on recours à une nouvelle hypothèse ? Supposera-t-on que David ou Salomon fonda une seconde ville forte sur le sommet de la colline occidentale ? Deux villes de Jérusalem, distinctes et en face l'une de l'autre ? Non ! Bien que dans la chaleur de la discussion autour de la topographie de Jérusalem, toute hypothèse, quelque *extraordinaire* qu'elle fût, ait trouvé des partisans, nous ne croyons pas cependant que quelqu'un recourra à cet expédient pour expliquer l'existence d'une place forte au sommet du Sion, avant que son flanc oriental ne fût protégé par un rempart.

D'ailleurs, l'histoire de Jérusalem montre que la ville s'est développée d'après le principe suivi par toutes les villes orientales et occidentales de l'antiquité. Partout les nouvelles enceintes ne s'élèvent que pour protéger la population qui, en augmentant, déborde hors de l'ancien périmètre.

L'Ecriture sainte rappelle d'abord le mur construit par David autour du Millo, pour réunir la ville basse à la forteresse de Sion. Salomon en élève d'autres pour rattacher la colline orientale, le temple et le palais royal à « la ville de David ». Plus tard Ezéchias protège par une nouvelle enceinte la population, qui avait envahi les pentes du Gareb et du Bézétha.

Or, comme la forteresse s'élevait au sommet de la colline occidentale avant que sa pente orientale ne fut ceinte d'une muraille, il faut admettre que la population n'est pas *remontée peu à peu* vers cette place forte, mais que, au contraire elle en est *peu à*

peu descendue vers l'orient, où l'attiraient le sanctuaire et le quartier royal, puis vers le nord, le long du flanc septentrional du Sion et du temple (1).

M. Bliss ne se prononce pas sur l'âge des pierres qu'il a mises au jour (2). Il soulève toutes les hypothèses et interprète ses escarpes, fossés et vieux pans de mur d'après les principales opinions en vogue. « Ceux qui suivent l'opinion de Josèphe, dit-il par exemple, d'après lequel la ville des Jébuséens occupait les deux collines (*le Sion et l'Ophel*), ceux-là peuvent attribuer l'escarpe de Maudslay aux Jébuséens et la création du mur inférieur à David qui, selon l'historien, réunit la ville basse à la ville haute. »

Comme nous l'avons vu, Josèphe est loin d'étendre la ville des Jébuséens jusqu'à l'Ophel. En conséquence, la construction du mur sud-est qui descend dans la vallée ne doit pas nécessairement être attribuée à David, ni même à Salomon; elle peut être l'œuvre d'un autre roi de Juda.

Nous sommes d'accord avec le célèbre explorateur quand il exprime sa propre opinion sur la topographie de Jérusalem au temps de Salomon. Il pense

(1) L'enceinte d'Ezéchias et de Manassès, on le sait, partait de l'angle nord-ouest du mont Sion et se dirigeait au nord-est, en excluant le Golgotha. Puis, le mur septentrional, qui comprenait la porte des Poissons, la tour Hananéel et la porte des Troupeaux, passait à une faible distance du nord de la tour Bàris et du temple. Or on ne s'expliquerait pas pourquoi sous les rois de Juda le Bézétha ne fut pas envahi davantage par la population toujours croissante, si le mont Sion n'avait été dès l'origine le noyau principal de la ville.

(2) Les blocs proprement dits peuvent remonter à des époques différentes. Mais les nombreuses et importantes restaurations observées dans ces murs, démontrent qu'on a toujours maintenu la ligne de défense dans son tracé primitif. Les escarpes, les contrescarpes et surtout la position du mur au point de vue stratégique, ne laissent pas de doute à ce sujet.

que sous ce règne le plateau ouest du mont Sion, le plateau nord-est et une bonne partie de la colline orientale (le Moriah), formaient la capitale, c'est-à-dire, que les trois quarts de la population habitaient la colline occidentale, le mont Sion (1). Il exprime cette même vue par un diagramme de localisation du mur méridional, que nous reproduisons fig. 5 (2).

Il est difficile de déterminer l'étendue de l'ancienne ville jébuséenne. Le plateau supérieur, où la localise l'historien juif, offre une assiette d'environ 600 mètres de longueur sur 200 de largeur, soit une superficie de 12 hectares ; ce qui constitue un septième de l'étendue de la ville actuelle ou un dixième de la Jérusalem de Josèphe. Mettons qu'une telle place forte contînt environ 3,000 habitants. Si l'on prend en moyenne cinq membres par famille, l'on obtient 600 combattants, à peu près l'effectif de guerriers que fournit aujourd'hui encore une puissante tribu arabe.

Mais il ne faut pas oublier que les tribus sémites ne connaissaient pas l'armée régulière ; lorsqu'elles étaient menacées de perdre leur indépendance, tout le peuple, y compris les femmes, concourait à la défense. A Thébès près Sichem, Abimélech eut la

(1) *Op. cit.*, p. 334.

(2) On explique difficilement comment M. Bliss concilie son opinion sur la topographie de Jérusalem au temps de Salomon avec sa théorie sur le développement de la ville. Car lui aussi se montre partisan de la théorie d'Ophel. Disons cependant qu'il n'a pas été amené à adhérer à cette théorie en vertu de ses fouilles. Avant de les entreprendre, il croyait déjà que la colline orientale représente la deuxième colline de Josèphe, et que la fontaine de la Vierge est le *Gihon supérieur* de la Bible. Nous avons vu combien est peu fondée cette interprétation de l'historien juif, et nous verrons plus loin que la deuxième identification est au moins *fort contestable*.

tête brisée par un fragment de meule que lui lança une femme (1). Lorsque Tyr fut assiégé par Alexandre, et Carthage, par Scipion, les femmes se distinguèrent autant que les hommes pour défendre leur asile contre l'ennemi.

Cependant un simple coup d'œil jeté sur une carte topographique de Jérusalem suffit pour comprendre que le mont Sion n'est pas un vaste plateau, uni et horizontal, mais un terrain ondulé, divisé par un ravin et partout en pente ou bordé de précipices. Le R. P. Lagrange avait perdu de vue cette configuration, lorsqu'il dit : « Placée au mont Sion actuel, elle (*la forteresse jébuséenne*) ne pouvait être défendue que par une armée : ce n'était pas une citadelle qu'il lui fallait du côté du nord, c'était une série de forts (2). »

A onze siècles d'intervalle, à cette même place où les Jébuséens raillèrent David, Simon et Jean, exténués par une lutte sanglante de quatre mois, bravèrent les légions romaines, pleins de confiance dans *la citadelle unique* qui défendait la ville haute du *côté du nord*. Et si Titus se rendit maître de la forteresse de Sion, il l'attribua, comme David, à la protection spéciale du Seigneur.

Nous avons ainsi passé en revue les principales considérations fournies par la Bible, l'histoire et l'archéologie. Toutes s'accordent bien avec la localisation de la « ville de David » sur le Sion traditionnel. Il nous faut voir maintenant si l'Ophel, du reste sans tradition, peut s'autoriser de pareilles références.

(1) *Jud.*, IX, 53.
(2) *Op. cit.*, p. 35. — Cfr. J.-B. Pelt, *op. cit.*, t. II, p. 35.

CHAPITRE II

L'Ophel.

I. — Son étendue.

Depuis une cinquantaine d'années, l'Ophel des Nathinéens figure dans les théories topographiques de Jérusalem sous le nom de *colline d'Ophel;* elle tend à se substituer à la colline de Sion comme berceau de la cité. Il est donc juste que nous examinions ses titres de recommandation.

Disons tout d'abord que l'Ophel, dans le sens large qu'on lui prête, n'est autre que le prolongement méridional du Moriah, qui va mourir à Siloé. Son nom hébreu désigne un renflement du sol peu considérable (1), et n'apparaît comme nom propre que dans les récits rédigés après l'exil. Certains critiques en ont conclu que, durant la période préexilienne, l'Ophel ne désigne aucun endroit spécial de Jérusalem (2).

Peut-être est-ce là une conclusion exagérée. En effet, les documents qui en parlent, à propos des constructions de Joathan (3) et de Manassès (4), paraissent toujours nous ramener dans les environs du

(1) Tumor loci. — Cfr. *IV* (*II*) *Reg.*, V, 24, dans la plaine du Jourdain.
(2) Rückert, *op. cit.*, p. 53-59.
(3) *II Par.*, XXVII, 3.
(4) *II Par.*, XXXIII, 14.

temple. Néhémie à son tour désigne par Ophel un petit quartier au sud du temple, à proximité de la fontaine de la Vierge (1), et Josèphe semble même descendre jusqu'à Siloé (2). C'est là qu'habitaient les Nathinéens, chargés de fournir aux lévites de l'eau et du bois pour les sacrifices. D'après une notice du livre de Josué, cette fonction fort ancienne ne serait autre qu'une forme particulière de servitude imposée par les Israélites aux indigènes de Canaan, épargnés par le glaive du vainqueur (3). Rien donc n'empêche de voir dans l'Ophel un faubourg réservé à ce genre de serviteurs, groupés, comme du reste les autres gens de même métier, là où leur activité s'exerçait le plus facilement. Etablis à proximité du sanctuaire, non loin de la fontaine, et presque à la campagne, leur nombre dut s'accroître à mesure que le temple acquit une importance plus considérable ; mais leur présence à l'Ophel pourrait bien remonter aux premiers temps de la monarchie israélite.

En tout cas, tout cela s'accorde assez bien avec les vieilles coutumes; après la victoire, le vainqueur détruisait la ville ou l'occupait ; la population primitive, si elle n'était pas exterminée, était réduite en servitude et plus ou moins traitée en parias. Les anciens Hébreux n'agissaient pas différemment : la loi du *cherem* et les prédications des anciens prophètes en témoignent. Après l'exil, le judaïsme accentua son exclusivisme d'une manière fort significative et ne songea jamais à traiter sur le même pied d'égalité les Juifs et les non-Juifs.

(1) *Neh.*, III, 26 ; — XI, 21.
(2) *Bell. jud.*, II, xvii, 9 ; — V, iv, 2 ; — V, vi, 1 ; — VI, vi, 3.
(3) *Jos.*, X, 28, 30, 32, 35, 39.

Aussi croyons-nous que localiser la glorieuse « ville de David » là où Néhémie trouva le quartier nathinéen, c'est supposer chez la communauté restaurée une perversion étrange du sens traditionnel et religieux, supposition que rien n'appuie et qui semble en contradiction avec les faits.

Mais n'insistons pas et voyons si l'Ophel offre une étendue suffisante pour la « ville de David », telle que la Bible nous la représente.

Nous disons « la ville de David », et non la citadelle jébuséenne ; car entre les deux une distinction s'impose. En effet, le roi-prophète modifia sensiblement la ville à laquelle il donna son nom.

On a relevé avec complaisance l'exiguité des places fortes chananéennes, telles que Lachis, Gézer, Taanach ; par analogie on a conclu que la Jérusalem des Jébuséens pouvait fort bien tenir sur l'Ophel. Aussi le R. P. Lagrange prend-il soin de nous avertir que si « la cité des Jébuséens était remarquablement forte, il n'est dit nulle part qu'elle était très étendue (1) ». Fort juste, mais il n'est dit nulle part non plus qu'elle était très étroite.

Haï, est-il écrit, comptait 12,000 habitants (2).

Voyons dans ce chiffre le produit d'un cens à l'oriental, il restera toujours vrai que Haï n'est pas un hameau. L'Urusalim des tablettes de Tell-Amarna apparaît une ville importante (3), et Adonisédech, roi de Jérusalem, fut assez influent pour entraîner à sa suite les rois d'Hébron, de Jérimoth

(1) *Op. cit.*, p. 35.
(2) *Jos.*, VIII, 25.
(3) Voir *Questions de topographie palestinienne*, Jérusalem, 1903, p. 64-77.

et d'Eglon (1). Tout autant de raisons pour donner une certaine étendue à la cité jébuséenne, qui durant plusieurs siècles se maintint autonome et parut à David admirablement disposée pour servir de capitale à son royaume... Restreignons d'abord le périmètre de la citadelle tant qu'on le voudra, encore devra-t-on lui trouver une position inexpugnable. Tout le monde est d'accord là-dessus. Or la pente du Moriah, qui descend jusqu'à Siloé, l'Ophel, en un mot, remplit-il ces conditions? Le fait est que le nord en est si exposé que, selon la plupart des partisans de la théorie, David s'empressa d'y construire le Millo. Nous examinerons la question chorographique au paragraphe suivant ; tenons-nous-en, pour le moment, à « la ville de David ».

Lorsque M. Birch soutint que la « ville de David » s'élevait sur l'Ophel, M. Conder, le célèbre palestinologue, lui répondit : « La place du temple, M. Birch en conviendra, se trouvait en dehors de la ville de David, ou pour le moins elle était inhabitée. Dans ce cas, sa ville n'a qu'une superficie de 10 à 15 acres (*environ 4 à 6 hectares*), espace à peine suffisant pour une population de 600 à 1,000 âmes, si l'on prend les proportions des plus misérables villages de la Palestine, dépourvus d'édifices publics et de rues. En Galilée, l'emplacement ordinaire d'un village mesure 20 acres, et il y en a plusieurs qui occupent le double de cette superficie. Le temple d'Hérode seul occupait 35 acres et la ville actuelle en couvre 200 dans l'intérieur de ses remparts (2).

(1) *Jos.*, X, 3-5.

(2) La superficie de la ville au temps de Josèphe était d'environ 300 acres ou 120 hectares.



Vallée d'Hinnom. Vallée centrale. Vallée de Cédron.

Fig. 12. — JÉRUSALEM. — VUE PRISE DU SUD-EST.

« La Jérusalem ou cité de David de M. Birch, avec sa superficie de 10 à 15 acres, renferma l'Acra qui était la ville basse » (*II Sam.*, V, 6), et la citadelle qui n'était pas l'Acra, à moins qu'on ne veuille imputer à Josèphe une nouvelle erreur. Nous aurions donc de fait Sion, Moriah, l'Acra et l'Ophel sur une éminence de 10 acres de surface, tandis que les deux autres collines (*y compris le Gareb*), avec les 190 acres qui restent, ne portaient rien du tout, pas même de nom. Et pourquoi cela? Parce que M. Birch rejette tous les renseignements fournis par les anciens documents, quand ils ne cadrent pas avec sa théorie.

« Est-ce que ce hameau pouvait servir de capitale à un royaume de 15,000 milles carrés (24,000 *kilomètres carrés*), à l'époque où florissaient encore Ninive et Memphis? Et s'il en fut ainsi, à quelle période de l'histoire d'Israël le hameau se serait-il développé vers l'Occident jusqu'à couvrir 300 acres? Ce n'est certes pas à l'époque troublée des derniers temps de la monarchie que fut construite la ville haute, puisque d'après M. Birch lui-même, *le plus ancien rempart* de Josèphe, (*autour du mont Sion*), paraît avoir été élevé en tout premier lieu (1). »

Ces remarques sont fort justes et peut-être faut-il restreindre encore l'étendue de la « ville de David à l'Ophel », pour faire place au Millo, que réclament ceux qui se soucient de sa défense.

Or, à s'en tenir aux données bibliques, la « ville de David » devait avoir nécessairement une certaine étendue. Sans parler de la tente, qui durant quelque temps y abrita l'arche d'alliance et aura pris néces-

(1) *City of David*, *P. E. F. Quart. St.*, 1883, p. 195.

sairement des proportions rappelant plus ou moins celles de la « maison de Jahvé » à Silo (1), il faut bien trouver place pour les rues, étroites si l'on veut, et pour les remparts, construits économiquement peut-être, et pour le palais royal, qui n'était pas celui de Sargon, mais enfin n'était pas non plus une cabane de fellah, puisque le roi fit venir architectes et ouvriers de Tyr (2).

Il y a même touchant ce point certains détails fort suggestifs dans la Bible. En ce temps-là la polygamie, d'usage en Orient, florissait à la cour des rois d'Israël. David avait son entourage, son « méssib », une vingtaine de femmes (3) qui, toujours d'après l'usage, avaient leurs servantes (4), et parfois des appartements qui devenaient de vrais palais (5). Et de ces femmes David eut des enfants, « une quarantaine de fils », nous disent les Chroniques (6).

Ces enfants fondaient des familles et s'entouraient d'un luxe princier, chars, cavaliers, coureurs, etc. La Bible l'affirme pour Absalon (7) et pour Adonias (8). Sans témérité on l'affirmera pour Salomon et ses frères. Après sa victoire sur le roi de Soba, David se réserva 100 attelages pour sa personne (9); et dira-t-on que c'est trop si nous mettons 600 personnes pour la famille royale, y compris les servi-

(1) *I Reg.* (*I Sam.*), I, 24.
(2) *II Reg.* (*II Sam.*), V, 11. — *I Par.*, XIV, 1.
(3) *II Reg.* (*II Sam.*), III, 2-5 ; — V, 13-16.
(4) *Gen.*, XVI, 1 ; — XXIX, 24 ; — XXXV, 25. — *Judith*, XIII, 11.
(5) *III* (*I*) *Reg.*, VII, 8 ; — IX, 24.
(6) *I Par.*, III, 5-8 : — XIV, 4-7.
(7) *II Reg.* (*II Sam.*), XV, 1. — Cinquante hommes marchaient devant lui.
(8) *III* (*I*) *Reg.*, I, 5.
(9) *II Reg.* (*II Sam.*), VIII, 4. — *I Par.*, XVIII, 41.



Fig. 15. — Le Moriah et l'Ophel. — Carte hypsométrique.
Equidistance 5 mètres — Echelle 1 : [illegible] 500

teurs et les servantes, que le Deutéronome (1) et le prophète Samuel (2) accusent la royauté de multiplier à l'excès ?

Ajoutons les prêtres, les lévites et les dignitaires de la cour, dont les listes nous sont parvenues dans les Chroniques (3), les gardes du corps, les 600 Géthéens ou *Gibborim* (*les Vaillants*) (4), les Céréthéens et les Phélétéens (5), tous hommes mariés et pères de famille. Enfin le corps d'armée de 24,000 hommes qui se relayait tous les mois (6).

Peut-être trouvera-t-on ces chiffres, donnés par le bas-judaïsme, sans prétention d'exactitude et singulièrement exagérés ; toujours est-il qu'avec David on est en face de l'histoire, et que l'histoire ne peut être traitée à la façon de la légende. Le R. P. Lagrange est si bien de notre avis, qu'il envoie tout ce monde loger sur la colline occidentale de Sion (7). Plusieurs partisans de l'Ophel font de même. Il faut attendre les professeurs de Notre-Dame de France, qui prennent *Bethsour* pour *Bethso* et des *schènes* pour des *stades* (8), afin d'apprendre comment sous

(1) *Deut.*, XVII, 16-17.
(2) *I Reg.* (*I Sam.*), I, 10-17.
(3) *I Par.*, XXVII.
(4) *II Reg.* (*II Sam.*), XV, 18. — *I Par.*, XI, 26-46.
(5) *II Reg.* (*II Sam.*), XV, 18. — *III* (*I*) *Reg.*, I, 38, 44. — Josèphe, *Ant. jud.*, VII, v, 4.
(6) *I Par.*, XXVII, 1.
(7) *Revue biblique*, 1896, p. 143.
(8) Bethsour (*Jos.*, XV, 58. — *II Par.*, IV, 29. — *I Macch.*, IV, 29. — *Ant. jud.*, XII, ix, 4) est une forteresse située à 27 kilomètres au sud de Jérusalem. Le R. P. Germer-Durand, au contraire, en attribue la fondation aux Machabées et la place au mont Sion, « à cinq stades de Jérusalem » (*II Macch.*, XI, 5). Le R. P. Lagrange (*Revue biblique*, 1903, p. 465-466) écrit à ce sujet : « Nous sommes bien obligés de protester aussi avec le R. P. Barnabé contre la nouvelle théorie du R. P. Germer-Durand sur

les Machabées la colline occidentale fut occupée pour la première fois et reliée au temple sous Hérode (1). Admirable réduction des faits et des lieux à leur plus simple expression, grâce à une imagination féconde, qui sied au romancier plutôt qu'à l'historien.

Mais, nous l'avons dit plus haut, faire remonter la « ville de David » sur les pentes de Sion du sud au nord, est une anomalie qu'il ne faut pas supposer sans preuves solides. Aussi d'autres savants, préoccupés des exigences de la critique historique, permettent-ils aux gens de David d'établir leur demeure jusqu'à l'aire d'Ornan, qui elle, tous l'avouent, était hors de la cité. Mais ceux-ci ne purent guère y séjourner longtemps ; car entre cette propriété, acquise par le vieux roi et bientôt occupée par le temple, et la pente d'Ophel avec sa ville de Sion, Salomon construisit « la maison de la forêt du Liban (2) » et le palais de la fille de Pharaon (3) ;

le développement de Jérusalem. La haute autorité de notre savant collaborateur donnera sûrement beaucoup de vogue à son système. Or, sur un point capital, il nous paraît insoutenable. » Le R. P. Lagrange démontre ensuite, ce que M. l'abbé Heidet, entre autres, avait déjà fait (*Dict. de la Bible de Vigouroux*, Paris, 1895, t. I, col. 1746 ss.), que les 5 *stades* de la Vulgate (*II Macch.*, XI, 5) doivent être lus évidemment 5 *schènes*, 150 stades, comme le porte le manuscrit alexandrin. — Malgré cela, les professeurs de Notre-Dame de France continuent à enseigner, comme une vérité *indiscutable*, que jusqu'au temps des Machabées, le mont Sion actuel se trouvait à « cinq stades (920 mètres) de Jérusalem. » — Une erreur manifeste aux yeux de tous les savants, sert de base à leur théorie sur la topographie de l'ancienne Jérusalem. On ne s'étonnera pas des étranges conséquences qu'ils déduisent de ce « point capital. »

(1) *La Palestine*, p. 58-59.

(2) *III (I) Reg.*, VII, 1. — On mit sept ans et demi pour construire le temple et treize ans pour bâtir le palais.

(3) *III (I) Reg.* III, 1 : — IX, 1, 24.

bref un ensemble de demeures royales (1), qui au midi atteignit la porte des Chevaux (2).

Conclusion. L'étendue de l'Ophel ne paraît pas suffire pour ce que l'histoire nous dit de l'étendue de la « ville de David », et les explications des partisans de cette théorie soulèvent plus de difficultés qu'elles n'en résolvent. Aussi n'y a-t-il pas lieu de transporter à « la colline d'Ophel » ce que nous avons dit de la colline de Sion.

II. — La vallée entre le temple et la ville de David.

La Bible mentionne un autre travail exécuté par Salomon, travail tellement colossal et dispendieux que l'augmentation des corvées et des charges publiques qu'il entraîna, excita un commencement de révolte parmi le peuple. « Et voici la cause de sa rébellion contre lui. Salomon avait bâti le Millo, et comblé la vallée de la cité de David (3). »

Quelle est cette vallée? On ne peut pas songer à celle de Cédron à l'orient. Il faut plutôt porter ses regards sur la vallée large qui limite la colline du temple à l'occident. Cette vallée, il est vrai, n'a jamais été comblée entièrement; elle a même jusqu'à nos jours conservé une profondeur considérable.

Cependant, les ingénieurs de la commission anglaise ont rencontré entre le dallage de la plus

(1) M. Pelt (*op. cit.*, t. II, p. 36) a tort de placer les demeures royales de Salomon dans la « cité de David ». Le texte biblique ne permet pas cette confusion.

(2) *IV* (*II*) *Reg.*, XI, 16. — *II Par.*, XXXIII, 15. — *Neh.*, III, 28.

(3) *III* (*I*) *Reg.*, XI, 27.

ancienne rue et le fond de la vallée une accumulation de terre de 16 mètres de hauteur (1). Au niveau de cette rue, la distance de la colline orientale à l'occidentale est de 125 mètres, ce qui constitue 1,000 mètres cubes de remblai par mètre de longueur de la vallée (2). Ce serait un travail déjà considérable. Nous ignorons ensuite quel genre de travaux furent exécutés sur le terrain de 7,000 mètres carrés de l'encognure comprise entre l'esplanade du temple et le palais de Salomon, et qu'Hérode enclava dans le Haram (3). La masse de décombres de 30 mètres de hauteur qui s'étend au sud, est restée inexplorée. Si, enfin, le viaduc dit *arche de Robinson* était vraiment l'œuvre de Salomon, anxieux de relier son palais au Millo qu'il a fortifié, il faudrait sans doute le comprendre dans le travail qui causa tant de dépenses (4), et qui fit murmurer le peuple. Quoiqu'il en soit, le texte malgré son laconisme nous apprend qu'entre le temple et le nouveau quartier d'une part, et la « ville de David » d'autre part, existait une vallée profonde.

Sans une vallée qui divise la petite colline orientale en deux, entre le temple et l'Ophel, ce lieu ne saurait donc prétendre à la gloire d'être l'emplacement de la « ville de David. » Aussi s'est-on mis vaillamment à chercher la vallée.

Une inscription hébraïque découverte dans le tunnel de Siloé attira l'attention de M. Sayce, et le

(1) Wilson and Warren, *The recovery of Jerusalem*, p. 100-119.
(2) *Id.* Coupe, p. 119.
(3) Il n'était pas permis aux ingénieurs de pousser une galerie dans l'intérieur de l'esplanade.
(4) *III* (*I*) *Reg.*, XI, 27.

décida à créer à son tour une théorie sur la topographie de Jérusalem préexilienne : Les Jébuséens, pense-t-il, habitaient au sommet du mont Moriah, autour de l'aire d'Ornan ; mais leur citadelle se dressait sur la pente méridionale de la colline, à l'Ophel (1). D'après ce système, la ville basse se serait trouvée en haut, et la ville haute en bas. Voilà au moins qui est original !

Le célèbre orientaliste n'a point été amené à formuler cette hypothèse, pour avoir admis, comme tant d'autres, que l'inscription de Siloé remonte seulement au temps d'Ezéchias ; il y voit une œuvre plus ancienne, voire même du règne de Salomon. Mais il présume qu'au nord de la fontaine de la Vierge, la colline est traversée par un vallon aujourd'hui comblé et reliant autrefois la vallée de Josaphat à la vallée centrale. Ce serait là « l'abîme comblé par Salomon » pour réunir le sanctuaire à la « ville de David. »

Comme M. Sayce n'appartient pas à la classe des explorateurs de Jérusalem, il se base sur une interprétation toute personnelle des fouilles faites à l'Ophel par M. le professeur Guthe.

A la hauteur de la fontaine de la Vierge, celui-ci découvrit l'existence d'un ancien canal, à 2 m, 50 sous le sol. C'est l'égout de la ville, qui autrefois amenait les eaux ménagères de l'El Wâd par-dessus l'Ophel et les conduisait ensuite le long de son flanc oriental dans la vallée de Cédron (2).

L'ingénieur constata que l'égout est en partie taillé

(1) *The Siloam inscription*, *P. E. F. Quart. St.*, 1883, p. 210-215. — *The topography of prae-exilic Jerusalem*, *Id.*, p. 215-223.

(2) Au sud de la porte des Maugrabions, ce canal est brisé ; les eaux ont

dans le roc et couvert de voûtes. De plus, la masse rocheuse qui porte le canal s'élève presque à pic à environ 50 mètres au-dessus du fond du torrent. Néanmoins, il eut le courage d'insinuer que l'égout pouvait bien avoir été établi dans une dépression qui traverserait l'Ophel de l'est à l'ouest. Ce serait peut-être là, dit-il, la vallée comblée par Salomon (1); car, avant d'entreprendre ses fouilles, M. Guthe avait embrassé la théorie de Sion à l'Ophel.

Sur ce simple rapport et ces simples conjectures risquées, M. Sayce, qui place toute la ville des rois de Juda sur l'Ophel, déclara qu'il *doit* y avoir nécessairement une vallée qui coupe la colline en deux, mais que cette vallée a disparu aux regards depuis que Salomon l'avait remblayée. Et c'est ainsi qu'une supposition toute gratuite devint une vérité *indiscutable*. Au nom des fouilles anglaises et allemandes elle fut présentée à la foi des pèlerins (2), et à la docilité des élèves de Séminaire (3).

Malheureusement pour le *vorago*, M. Sélah Merill explora l'année dernière ce même canal sur un parcours de 600 mètres. Il le trouva construit en maçonnerie sur le flanc oriental de l'Ophel, puis taillé dans le roc et couvert de voûtes ou de dalles, enfin, sur une longueur de 40 mètres, traversant la

leur libre cours par l'El Wâd jusqu'aux terres qui formaient le *Jardin du Roi* à la jonction du Cédron et de l'Hinnom. Les Arabes, toutefois, les dirigent encore à ciel ouvert sur l'Ophel, pour irriguer leurs champs de légumes.

(1) *Ausgrabungen bei Jerusalem*, *Z. D. P. V.*, Leipzig, 1882, p. 159 et 323.

(2) Les professeurs de Notre-Dame de France, *op. cit.*, p. 57.

(3) J. B. Pell, *op. cit.*, t. II, p. 38.

crête de la colline par un tunnel entièrement taillé dans le vif (1). Voilà à quoi se réduit *l'abîme comblé* à l'Ophel.

M. C. Conder, du reste, s'empressa de démontrer à M. Sayce que d'après les explorations de MM. Wilson et Warren sur l'Ophel, et même d'après celles de M. Guthe, l'hypothèse d'une vallée traversant la colline orientale est insoutenable (2). M. J. Tenz à son tour nia d'une manière tout aussi catégorique l'existence d'une semblable vallée (3).

Quant à M. Birch, le champion le plus ardent et le mieux doué de la théorie de Sion à l'Ophel, il trouve les idées émises par M. Sayce en général « étranges. » De la vallée elle-même, il se contente d'écrire : « Si les explorateurs allemands ont réellement constaté l'existence d'une vallée à travers l'Ophel, et non pas plutôt une simple dépression sur la crête de la colline, selon l'observation du colonel Warren (*Jer. recov., p.* 291) (4), que cette découverte soit la bienvenue ; car elle marquerait la limite septentrionale de la cité de David (5). Néanmoins, je vois (p. 194) que le capitaine Conder, qui certes s'y entend aussi bien que M. Sayce, s'oppose éner-

(1) *An ancient sewer at Jerusalem*, *P. E. F. Quart St.*, 1904, p. 392-394.

(2) *Jerusalem of the Kings*, *P. E. F. Quart. St.*, 1884, p. 20-29. — Cfr. *Lieutenant Conder's reports*, *Siloam*, *Id.*, 1881, p. 197.

(3) *Zion and Ophel*, *P. E. F. Quart. St.*, 1885, p. 121.

(4) La masse rocheuse du mont Moriah, comme celle de toutes les collines de Jérusalem, descend par terrasses, par des degrés formés par les couches géologiques ; mais les ingénieurs n'ont remarqué nulle part qu'elle se relève d'une manière notable sur le faîte du penchant méridional.

(5) S'il y avait un abîme entre la ville de David et le Millo d'un côté et le nouveau quartier royal et le temple d'un autre côté, à quoi se réduirait alors la ville qu'on y cherche ?

giquement à l'existence d'une telle vallée (1). »

La cause est donc entendue.

Il était réservé au R. P. Germer-Durand de railler finement ceux qu'elle avait séduits : « A force de vouloir contredire la tradition généralement admise sur la position du Calvaire, du mont Sion et de la ville ancienne, écrivait-il en 1890, on en est venu à chercher la cité de David sur le prolongement méridional du mont Moriah, appelé communément la colline d'Ophel, et à réduire la citadelle de Jébus, si longtemps indépendante, à une butte à peine défendable, entourée de tous côtés par des hauteurs qui la dominent. Le *mont Sion* dans un trou, c'est ce que M. le professeur Sayce, de l'Université d'Oxford, appelle la Jérusalem *préexilie* ; c'est le dernier mot actuel de la science ; elle en reviendra.

« Un voyageur américain qui voyait tout en grand, avait inventé une vaste Jérusalem, dont l'enceinte fantastique remontait jusqu'au tombeau des rois (2). Maintenant, sans doute par réaction, on fait de la cité primitive une cité liliputienne. Nous acceptons trop facilement. sans les contrôler, les affirmations de la science dite moderne (3). »

Mais, ô vicissitude des choses humaines ! Voilà que deux ans plus tard, le R. P. Germer-Durand soutint avec la même ardeur que, de toutes les théories topographiques concues jusqu'alors, celle de M. Sayce est la seule acceptable. « La ville liliputienne » lui parut tout d'un coup assez vaste pour

(1) *Notes on the prae-exilic Jerusalem*, *P. E. F. Quart. St.*, 1884, p. 72.

(2) De la famille des rois d'Adiabène.

(3) *Topographie de l'ancienne Jérusalem*, *Echos de Notre-Dame de France*, 1890, p. 22.

servir de capitale au royaume d'Israël. « Le trou de M. Sayce » était devenu subitement « un véritable nid d'aigle. » La légère dépression de la crête, signalée par M. Guthe, se creusa et s'élargit si bien qu'elle finit par devenir « la vallée large » de Josèphe, le « vorago » de la Vulgate. « Les fouilles anglaises sur le flanc oriental de l'Ophel, écrit-il plus tard, ont révélé, entre la fontaine et l'angle Sud-Est du Haram, un fossé large et profond, dont l'escarpement à pic a 10 mètres de haut environ du côté de la ville basse, et dont le flanc Nord-Est est formé par une pente rapide du rocher. Ce fossé est barré par un mur flanqué d'une tour... Le fossé, déjà profond par rapport à la ville basse, prenait, par rapport à la citadelle, l'aspect d'un véritable précipice. Salomon dut le combler : *Coequavit voraginem civitatis David* (1). »

Que s'était-il donc passé à Jérusalem pour motiver un tel changement dans les opinions d'un résident de la Ville sainte, qui depuis de longues années avait suivi de près toutes les fouilles archéologiques pratiquées à Jérusalem ? Le R. P. Germer-Durand ne le dit pas, et avant 1894 aucune nouvelle fouille n'a été faite à l'Ophel.

Le R. P. Lagrange venait entre temps de patronner la théorie de l'Ophel, mais sans dire un mot de la prétendue découverte d'une vallée traversant la colline orientale. Quel bel argument il y avait cependant là pour sa thèse, si l'abîme de M. Sayce lui eût inspiré plus de confiance qu'à M. Birch !

Il pécha cependant par excès de prudence, en

(1) *Topographie de Jérusalem*, *Echos d'Orient*, 1903, p. 12.

évitant toute allusion à « la vallée de la cité de David », que Salomon fit combler. Puis à propos de M. Soullier (1) et de M. Ruckert (2), qui lui rappelaient son oubli, il ne crut pas opportun de le réparer et se contenta de relever avec enjouement certaines expressions employées par les deux écrivains à propos d'autres questions en litige. Divertissant, habile peut-être, mais peu scientifique.

Et chose étrange, le R. P. Séjourné, qui eut plus tard l'occasion de revenir sur la question, lui non plus ne songea à résoudre l'objection, qui semble bien condamner la théorie de l'Ophel. Il y a plus, le R. P. Lagrange élimina même intentionnellement certaines considérations fort importantes dans le débat. C'est ainsi qu'il écrivait en 1896 : « Je dois faire observer, que je me suis borné à la question de Sion, c'est-à-dire au noyau primitif de la ville, laissant de côté très intentionnellement la construction de David et de Salomon... Dans mes études j'ai voulu procéder strictement, sans parler des travaux de David, sur lesquels je n'étais pas et ne suis pas encore exactement fixé (3). » Il n'avoue pas moins candidement que d'après sa théorie il ne sait pas encore où placer l'Acra (4).

C'est regrettable ; car, d'après l'Ecriture Sainte, les travaux de David et de Salomon sont intimement liés avec la forteresse jébuséenne. Pour *procéder strictement* il fallait commencer toute étude de ce genre, sinon par se fixer exactement sur les cons-

(1) *Revue biblique*, 1893, p. 143-144.
(2) *Id.*, 1898, p. 322-323.
(3) *Revue biblique*, 1896, p. 143.
(4) *Op. cit.*, p. 19, 24, 26, 37.

tructions des premiers rois, au moins par tenir compte des renseignements rares, sans doute, mais précieux, que les Livres sacrés nous fournissent sur le premier développement de la ville. Autrement on risque bien de faire prévaloir une opinion fausse dans une question fort importante pour la topographie de Jérusalem.

Essayons maintenant de synthétiser les résultats de cette première enquête sur le Sion et l'Ophel.

Longtemps on a cru que le mont Sion traditionnel avait porté la primitive « cité de David ». Dans les anciens temps cette opinion était soudée à un monument : le tombeau de David et de ses successeurs; or selon l'Ecriture sainte ils furent ensevelis dans la « cité de David ». Donc, conclut Flavius Josèphe, qui a le monument sous les yeux, la « cité de David » se trouvait sur la colline sud-ouest de Jérusalem. Encore aujourd'hui elle s'appelle « Sion ».

Que Josèphe soit de cet avis, tout le monde l'accorde. Pouvait-il en savoir quelque chose ? Et dans ce cas nous met-il dans ses confidences ? Après ce que nous avons dit de ce que toute la « maison d'Israël » est censé connaître, nous serions tentés de conclure par le cliché un peu banal : poser la question, c'est la résoudre.

Et les savants, qui le traitent d'historien fantaisiste, accommodant l'histoire à ses vues d'apologétique, ne sont pas encore tombés d'accord sur l'emplacement de la ville jébuséenne, de la ville basse, de l'Acra, etc. Serons-nous dès lors accusés de conservatisme exagéré, si nous attendons pour

les suivre contre Flavius Josèphe, qu'ils se soient entendus pour nous dire ce qu'ils mettent à la place de sa théorie topographique?

Du reste, une étude attentive du terrain sur lequel est bâtie Jérusalem nous fait comprendre sa description de l'ancienne ville. Nous retrouvons ainsi la ville haute et la ville basse sur les deux plateaux d'inégale altitude, qui se partagent le Sion, réservant pour le temple le Moriah, devenu troisième colline.

Ceci une fois admis, nous pouvons sans trop de difficultés localiser les données bibliques touchant la prise de la cité jébuséenne par David, et les travaux des anciens rois hébreux : David s'empara du haut plateau de l'ouest, admirablement fortifié par la nature, et le rattacha au plateau voisin du nord-est, défendu par son fort de Millo. Salomon s'étend vers l'orient, fait du Moriah, la troisième colline inférieure aux deux autres, le quartier du temple et du roi, qu'il relie à son tour à la « ville de David ».

Au temps des Machabées, celle-ci joue un rôle important. C'est dans la « ville de David » que les Syriens se retranchent, bravent les efforts des Juifs, maîtres du Moriah et d'une bonne partie du pays, et accueillent les apostats hellénisants. C'est de là qu'ils commandent les avenues du temple, et trouvent moyen de molester ceux qui s'y rendent. Quand enfin la famine les a réduits, ils abandonnent la place, et Simon, en homme prudent, démolit leur forteresse et abaisse la colline qui menace le sanctuaire. Tout cela se conçoit très bien si on met avec Josèphe l'Acra ou ville basse sur le plateau nord-est du Sion.

Le siège de Jérusalem par Titus vient à son tour confirmer notre induction. Les Romains, maîtres de l'enceinte d'Agrippa, de celle d'Ezéchias, enlèvent l'Antonia, puis le temple. Après avoir promené la torche sur l'Ophel jusqu'à Siloé, ils s'emparent de la ville basse et arrivent enfin devant le quartier aristocratique, la ville haute, qu'ils enserrent de l'angle nord-est à l'angle nord-ouest, l'attaquent vigoureusement sur toute cette ligne. Cette tactique se conçoit fort bien, si le plateau nord-est du Sion forme la ville basse, située elle aussi en deçà de la plus ancienne enceinte.

En somme, tout ce que nous savons du rôle de Sion sous David, sous les rois, à l'époque postexilienne et au début de l'ère chrétienne, reçoit une explication très satisfaisante dans notre théorie.

A leur tour, les fouilles et les études topographiques la confirment. Ville haute et ville basse sont à chercher à l'intérieur de la première enceinte. Or celle-ci, supposé que la cité jébuséenne soit à l'ouest du Sion et la ville basse à l'est, se démarque naturellement au nord par la vallée transversale, comme Josèphe l'affirme. De fait, c'est au sud de cette vallée et dans sa parallèle qu'on a retrouvé les anciens restes de murs et de tours, appartenant, de l'aveu des archéologues, à la première enceinte.

Au temps des Romains, et déjà longtemps auparavant, des ponts reliaient la ville basse et par elle la ville haute à la colline de Moriah. Or les *arches de Wilson et de Robinson* sont, assurent les hommes compétents, les restes de ces grandioses travaux. Mais puisqu'ils rattachent l'Haram es Schérif au plateau nord-est de Sion, c'est donc que celui-ci for-

mait la ville basse et, ensemble avec la ville haute, l'ancienne « cité de David ».

Au sud-ouest de Sion, les fouilles ont révélé des fortifications : murs, tours, fossés, escarpes d'époques différentes. Les plus anciens travaux occupent l'angle sud-ouest et la partie la plus élevée du plateau. Il est donc à présumer que de ce point la ville partit pour se développer peu à peu à l'est et au nord. Dans ce cas, la citadelle jébuséenne est sur l'occident du Sion traditionnel.

Enfin grâce à la configuration du terrain et à la survivance des noms, nous pouvons retrouver le Tyropéon de Josèphe, qui sépare la ville haute de la ville basse et se termine à Siloé. Il s'agit de suivre la dépression, qui malgré les travaux des Asmonéens et les débris accumulés par les temps, coupe encore aujourd'hui le Sion en deux plateaux, l'un long et élevé à l'occident, l'autre plus bas et arrondi à l'orient.

Passons à la contre-épreuve !

L'Ophel, où beaucoup de modernes voudraient placer le point initial de la « ville de David », est dépourvu de tradition, puisqu'il y a à peine cinquante ans personne encore ne songeait à lui. La théorie suppose même chez les Juifs postexiliens une confusion invraisemblable : Du vivant de ceux qui avaient vu les splendeurs de l'ancien royaume hébreu, on aurait, soit ignorance, soit indifférence, attribué à des gens, qui rappellent les Ilotes de Sparte, le quartier le plus vénérable de la ville, celui qui était son berceau sacré, conservait le tombeau de son fondateur, le souvenir de ses rois et le plus antique séjour de l'arche d'alliance dans ses

murs ! A Rome, où la ville descendit vers le Forum et où le Capitole porta le temple de la religion officielle, on n'oublia jamais les gloires du Palatin et l'emplacement de la vieille cité de Romulus. Les palais et les temples qu'on y a exhumés, témoignent comment encore sous l'empire on se souvenait des plus lointaines origines. Et les Juifs après l'exil vécurent des souvenirs de leur passé, qu'ils espéraient obstinément voir retourner !... Ils vivaient, eux, dans cet Orient que l'on dit immuable et où les traditions locales surtout défient, en fermeté, celles de l'Occident.

C'est en vain aussi, que sur l'Ophel on a recherché les vestiges d'anciennes constructions militaires. Rien, à part quelques bouts de mur au sud du Haram, et des ruines muettes autour de Siloé. Nous en reparlerons plus loin. De plus, aucune trace de la vallée profonde, de cette défense naturelle, qui rendait la « ville de David » inexpugnable. Du côté du nord, au contraire, une pente douce qui va de la colline de Jérémie au Bézétha, du Bézétha au Moriah, du Moriah à l'Ophel sans qu'on s'en aperçoive. Aussi est-ce par là qu'autrefois l'ennemi entrait dans la ville ; aussi est-ce le temple situé au Moriah qu'il fallait défendre, et tours, murs, tranchées, rien ne fut épargné pour suppléer au défaut de la nature.

Enfin, l'exiguïté de l'Ophel ne permet pas d'y localiser la « ville de David », telle que nous la reconstitue la critique historique. La théorie ne tient qu'à ce prix : faire fi de l'histoire et des vraisemblances, contester aux sources autorisées leur valeur, ou contraindre, contre l'analogie des autres

villes antiques en terrain accidenté. Jérusalem à remonter par une suite de développements depuis le fond des vallées jusqu'aux points les plus élevés de son périmètre.

Il semble donc bien que les résultats de notre première enquête sur le Sion et l'Ophel, n'enlèvent aux assertions de Josèphe rien de leur valeur. Encore moins forcent-ils à renoncer aux données traditionnelles sur l'emplacement de la « ville de David ».

Mais, dira-t-on, pourquoi tous les savants ne partagent-ils pas cette conviction ?

La réponse se trouve dans certains textes bibliques, où l'on a cru trouver des preuves décisives contre l'opinion ancienne. Siloé, le Gihon, les travaux d'Ezéchias, de Manassès, de Néhémie, sans parler d'une certaine terminologie un peu étrange au premier aspect, ont créé des objections dignes d'être examinées.

C'est donc la Bible, qu'il convient maintenant d'interroger à la lumière des découvertes modernes et de tous les secours que nous ménage la connaissance de l'antique Orient.



Fig. 14. — Entrée de la fontaine de la Vierge, Aïn Rogel.

CHAPITRE III

Siloé.

I. — La fontaine de la Vierge.

Nous n'entendons exclure de l'inspiration divine aucune partie, si petite soit-elle, des livres saints. Dieu et l'hagiographe sont causes totales, chacun en son ordre et à sa manière. L'inspiration est un concours surnaturel, qui ne change pas les habitudes littéraires d'un écrivain. Tout en écartant de son œuvre l'erreur formelle, elle respecte sa liberté et les propriétés de son langage, de son style, de sa conception. Dès lors, voyons ce que veut dire l'auteur inspiré et gardons-nous également et de conclure contre ses assertions, et de rechercher dans ses expressions une théorie, qui peut-être nous est chère, mais étrangère à sa pensée. Efforçons-nous d'être objectifs, la Bible ne pourra qu'y gagner.

Dans la vallée de Cédron, à l'est de l'Ophel, existe une source appelée par les chrétiens, probablement à cause d'un souvenir légendaire de Marie, « fontaine de la Vierge ». Les Arabes l'appellent *Aïn-Oumm Daradj*, « fontaine de la mère des degrés », allusion aux trente-deux degrés par lesquels on descend de la vallée jusqu'à la nappe d'eau, enfoncée dans une

caverne de 8 mètres de profondeur. Un syphon naturel rend son débit intermittent, d'où légendes dans lesquelles l'imagination populaire, frappée par un phénomène dont elle ignore les causes, joue le grand rôle (1). Des travaux hydrauliques très remarquables l'ont utilisée en sens divers dès la plus haute antiquité. C'est tout d'abord un système de galeries et de puits, qui permettent de tirer l'eau au moyen de seaux et de cordes (2) ; puis un tunnel, percé dans le roc, et qui encore aujourd'hui amène l'eau au pied de l'Ophel dans une vaste piscine. Aqueduc et réservoir sont appelés du nom significatif de « Siloé », qui veut dire « missus, envoyé (3) ». En arabe, la piscine a nom Aïn-Silwân. Le nom a même passé au village voisin, étagé sur les pentes du mont du Scandale, Silwân.

Or la fontaine de la Vierge joue un rôle très important dans les théories topographiques dont nous faisons l'examen. C'est elle, nous dit-on, qui est en réalité le Gihon supérieur, dont il est écrit dans les Chroniques : « C'est Ezéchias qui boucha les sources du Gihon supérieur et les fit descendre à

(1) Sur la différence entre ce phénomène et ce que l'évangile de saint Jean raconte de la Bethesda, voyez P. Calmes, *Evangile selon saint Jean*, Paris, 1904, p. 221-222.

(2) Nous reproduisons (fig. 15) la coupe de ces excavations, d'après Wilson et Warren, *op. cit.*, p. 243-251. — Il est probable qu'on eut d'abord l'intention de descendre à la source verticalement, comme un premier puits abandonné (en F) semble l'indiquer. La galerie étroite aboutissant à un second puits profond, ne put permettre de faire une provision d'eau suffisante pour le temple et le quartier. C'est là ce qui aura décidé l'entreprise plus hardie du tunnel, qui permet d'utiliser toute la quantité d'eau émise par la source. Dans une chambrette pratiquée sur le parcours de cette galerie, on retrouva les niches encore garnies de lampes de la période romaine.

(3) *Joan.*, IX, 7.

l'occident de la ville de David (1). » Car elle est à un niveau plus élevé que la piscine de Siloé, située au sud-ouest de l'Ophel, et lui communique son eau par l'aqueduc dont nous avons parlé. En conséquence, Ezéchias est l'auteur de ce canal, la fontaine de la Vierge est Gihon et la « cité de David » se trouve sur l'Ophel. Et puisqu'un autre texte dit qu'Ezéchias conduisit les eaux « au milieu de sa

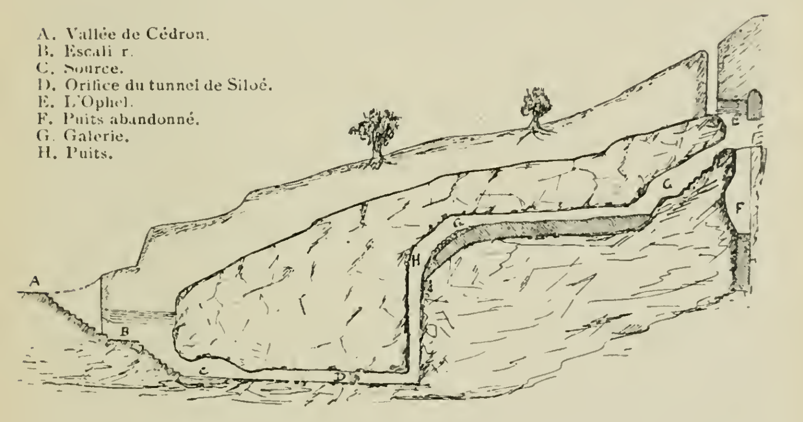


Fig. 15. — Coupe de la galerie conduisant de l'Ophel a la fontaine de la Vierge.

ville (2) », il faut conclure, ajoute-t-on, que la piscine de Siloé fut à l'origine à l'intérieur de l'enceinte.

Que penser de ces conclusions ?

Tout d'abord, au temps d'Ezéchias et longtemps après, la fontaine de la Vierge n'était pas la seule source dans les environs de Jérusalem. En effet, lorsque ce roi apprit l'approche de Sennachérib, il décida, d'accord avec son conseil, de « boucher les

(1) *II Par.*, XXXII, 30.
(2) *Eccli.*, XLVIII, 19.

sources des fontaines, qui étaient hors de la ville et quand cela fut concerté de l'avis de tous, il assembla une nombreuse multitude et il boucha toutes les sources et le ruisseau courant au milieu du pays, disant : De peur que les rois d'Assur à leur arrivée ne trouvent des eaux en abondance (1). » Au temps de Josèphe, de nombreuses sources existaient encore, car il rappelle aux Juifs révoltés, qu'avant l'arrivée des Romains, « toutes les sources en face de la cité étaient presque taries, tellement que l'eau dut s'acheter à prix d'argent, tandis que maintenant, continue-t-il, elles coulent en telle abondance pour vos ennemis, qu'elles ne suffisent pas seulement pour eux et leurs bêtes, mais encore pour les jardins (2). » Et de fait les ingénieurs anglais découvrirent en plusieurs endroits l'existence d'anciennes sources.

Au fond de la vallée entre l'Haram et le Sion, ils ont remarqué un petit ruisseau qui coule lentement à travers les décombres, sans qu'il leur fut donné d'en retracer la source. Ce fut le 20 novembre, avant l'époque des pluies. Jadis cette eau avait été recueillie dans un aqueduc dont la cuvette est creusée dans le roc et qui est recouvert d'une voûte formée de cinq à six voussoirs qui rappellent l'art phénicien. Par places, le canal s'élargit de manière à former des réservoirs munis à leur plafond d'une ouverture permettant d'y puiser l'eau (3). Nous aurons l'occa-

(1) *II Par.*, XXXII, 2-3.

(2) *Bell. jud.*, V, IX, 4. — Il y eut des jardins au nord de la ville (*Bell. jud.*, V, II, 2). La porte à l'angle nord-ouest de Sion reçut même le nom de Gennath, *Jardins* (*Bell. jud.*, V, IV, 2). Le Jardin du Roi, au sud de Siloé, ne semble pas avoir été occupé par les Romains pendant le siège de la ville.

(3) Wilson and Warren, *The recovery of Jerusalem*, p. 76-77. — Warren, *Explorations at Jerusalem*, *Rock contours*, pl. VI, Londres, 1884,

sion de parler d'une autre source qui coulait autrefois à l'occident de Jérusalem.

Il y a deux mille ans, les sources étaient donc plus nombreuses dans la Ville sainte qu'elles le sont aujourd'hui, et sous ce rapport, on aurait mauvaise grâce de juger de l'état de la ville primitive par celui de la ville actuelle.

Le Gihon dont Ezéchias « bouchait les sources. » pouvait donc *de ce chef* n'être pas la fontaine de la Vierge, qui coule au pied de l'Ophel dans la vallée de Josaphat.

Poussant plus avant, les Jébuséens devaient-ils nécessairement s'établir dans le voisinage d'une source ? M. Warren le pense, et l'existence d'une source à l'est de l'Ophel devient pour lui *la raison la plus forte* pour y chercher Sion (1). Le R. P. Lagrange remarque à propos que cette fontaine ne pouvait offrir de l'attrait aux anciens habitants de Jérusalem. « En supposant, dit-il, que la ville s'était d'abord établie sur la colline de l'ouest, on ne peut expliquer comment elle est descendue vers la colline orientale. Ce n'est pas pour chercher de l'eau, puisqu'elle n'est pas allée jusqu'au Bir Eyoub, et qu'en somme la source de la Vierge n'a jamais été d'un débit bien considérable : ou on s'est servi de citernes, ou on a cherché à amener les eaux plus abondantes d'Etam (2). »

En effet les Chananéens, comme les autres sémites

marque « une fontaine » dans la vallée centrale au nord de la première enceinte, et une seconde entre le nord-est du mont Sion et le temple.

(1) *Reply to captain Conder's notes on Zion*, *P. E. F. Quart St.*, 1888, p. 43.

(2) *Op. cit.*, p. 37.

de Tyr, de Sidon, de Carthage (1), ne paraissent guère avoir eu grand souci de l'eau de source dans le choix de leurs places fortes. A Jérusalem également, trouver une position inaccessible à l'ennemi semble avoir été la principale préoccupation. Quant à l'eau, sans aller vers la fontaine de la Vierge, ou au Bir-Ayoûb, si tant est que ce puits existait déjà à cette époque, l'approvisionnement se fit à l'origine par le moyen de réservoirs alimentés par la pluie. « On reste émerveillé, dit M. Conder à propos du Sion, devant les nombreux travaux exécutés par les habitants, pour assurer la provision d'eau pendant les mois de sécheresse, à l'époque où ses flancs, aujourd'hui inhabités, étaient couverts de maisons à l'intérieur et même à l'extérieur de ses murs (2). » Les longues files de citernes qu'on y a retrouvées, ont été creusées la plupart, comme c'est naturel, avant qu'un aqueduc n'amenât les eaux d'Etam au mont Sion et de là à la colline du temple (3).

Ce n'était donc pas « pour chercher de l'eau » que la ville, située selon nous sur la colline occidentale, est plus tard « descendue vers la colline orientale ». Ce mouvement d'ailleurs ne peut être une énigme pour personne, si l'on se rappelle ce que la Bible nous dit des constructions salomonéennes sur cette colline.

(1) Sans déroger à la véracité de la Bible, nous appelons tous ces peuples *Sémites* en raison de leur langue, d'accord en cela avec la terminologie reçue. Du reste le tableau de la Genèse (X) paraît devoir être pris « surtout dans le sens géographique. » P. Lagrange, *Etudes sur les religions sémitiques*, Paris, 1903, p. 91, n. 1.

(2) *Lieutenant Conder's report*, *P. E. F. Quart. St.*, 1872, p. 169.

(3) Aujourd'hui encore presque toute la population de Jérusalem ne boit que de l'eau de pluie conservée dans les citernes. Celle de la fontaine de la Vierge, légèrement saumâtre, ne sert que pour des usages domestiques.

Résumons brièvement notre pensée. L'existence de plusieurs sources à Jérusalem à l'époque préexilienne et encore longtemps après, nous rend peu sensibles aux arguments topographiques basés sur la fontaine de la Vierge, considérée comme « l'unique source d'eau perpétuelle, *d'après Tacite*, qui soit à Jérusalem (1). » Cela par respect pour le texte sacré, d'ailleurs pleinement confirmé par l'archéologie et la critique historique. Et quand on nous assure que la fontaine de la Vierge est nécessairement le Gihon supérieur d'Ézéchias parce que la seule source des environs de Jérusalem, nous écartons cette considération, comme contraire aux faits et nous opposons à la conclusion un *non liquet*.

Mais on peut faire valoir d'autres raisons. L'Ecriture sainte, dit-on, semble attribuer à Ezéchias la construction du canal de Siloé, or celui-ci partait du Gihon supérieur dont ce roi « boucha les sources ». Donc nous voilà ramenés à la fontaine de la Vierge.

Examinons cet argument. L'Ecriture attribue-t-elle à Ezéchias la construction du canal de Siloé? Nous ne le croyons pas, car le raisonnement qu'on nous oppose ne paraît guère concluant. Un travail comme celui de Siloé n'a pu être passé sous silence par la Bible, objecte-t-on; or celle-ci attribue à Ezéchias un travail de ce genre, puisqu'il amena l'eau dans le bas, à l'ouest de la ville de David.

Eh bien! franchement, pour qui est tant soit peu au courant de la littérature biblique, voilà une induction qui étonne. Car s'il est vrai que les annales du royaume (2) ne pouvaient guère passer sous

(1) Les professeurs de Notre-Dame de France, *La Palestine*, p. 178, n. 1.
(2) « Nous savons que la fonction d'historiographe royal ou de chroni-

silence une œuvre extraordinaire pour l'époque, il n'est plus vrai que les Livres saints dussent eux aussi en conserver le souvenir. Les livres historiques de la Bible (1) n'ont pas été écrits pour reproduire telles qu'elles d'autres sources, profanes surtout, existant encore à leur époque. Et la preuve, c'est que les auteurs des Chroniques, par exemple, y renvoient continuellement leurs lecteurs pour un supplément d'information.

Les auteurs inspirés poursuivant un but religieux se soucient quelquefois si peu de pareils détails, que le livre des Rois (2), en racontant la délivrance de Jérusalem du péril assyrien au temps d'Ezéchias, omet la notice intéressante que les Chroniques ont conservée dans leur récit parallèle. Et cependant cette prudente mesure de soustraire l'eau à l'ennemi n'était guère déplacée sous la plume de l'historien, d'ailleurs fort favorable au pieux monarque. La Bible peut donc parfaitement passer sous silence l'aqueduc de Siloé, son auteur et les circonstances de sa construction. Et ce qu'elle dit d'Ezéchias peut bien

queur officiel existait à la cour de David, de Salomon, d'Ezéchias et de Josias, et nous pouvons supposer qu'il en fut de même sous les autres princes, bien que l'Ecriture sainte n'ait pas l'occasion de le signaler. » P. Prat, *La Bible et l'histoire*, Paris, 1904, p. 49.

(1) « Ce caractère spécial de nos Livres saints, élevés par leur objet propre au dessus des ouvrages profanes, n'avait pas échappé aux docteurs de la Synagogue. Il est à noter qu'ils n'ont pas fait dans leur canon une place à part aux livres historiques. Les plus anciens de ces écrits, Josué, les Juges, Samuel, les Rois, sont rangés parmi les prophètes ; les derniers, Esdras, Néhémie, Esther, les Paralipomènes, sont comptés au nombre des *Maktûbim* ou hagiographes, à côté de Job, des Psaumes, des Proverbes et du Cantique des cantiques. Ce n'est pas pour déroger à leur caractère historique, mais pour faire entendre qu'ils ont une fin plus haute, que ce ne sont pas de simples manuels d'histoire. » P. Prat, *op. cit.*, p. 29.

(2) *IV* (*II Reg.*, XVIII-XIX.



Fig. 16. — PISCINE DE SILOÉ. — MINARET TURC A L'EMPLACEMENT DE L'ANCIENNE ÉGLISE.

viser quelque autre entreprise, d'autant plus que des travaux hydrauliques considérables abondent dans l'ancienne Jérusalem. Nous l'avons dit déjà et nous aurons à y revenir.

II. — Le canal de Siloé.

Et puisque nous voilà sur le terrain scripturaire, il nous semble qu'Isaïe exclut même l'hypothèse d'une œuvre d'Ezéchias dans le canal de Siloé, puisque longtemps avant son règne, le prophète fait déjà allusion aux « eaux de Siloé, qui coulent doucement. » Il les oppose aux eaux de l'Euphrate « larges et puissantes », comme un symbole de la protection divine, garantie par la foi et bien différente de la protection d'Assur, impétueux et dévastateur malgré « toute sa majesté ».

Au début du règne d'Achaz (735), Phacée, roi d'Israël, et Rasòn, roi de Damas, ligués contre Juda, voulaient renverser la dynastie de David au profit du fils de Tabéel. Le père d'Ezéchias, inquiet pour son trône, appela au secours Téglatphalasar, le puissant roi d'Assyrie. C'était aux yeux d'Isaïe solliciter une intervention périlleuse pour l'indépendance du royaume et injurieuse à Jahvé, le protecteur de la nation.

Et Jahvé me parla encore et dit :
« Puisque ce peuple a méprisé
les eaux de Siloé qui coulent doucement,
Et qu'il tremble devant Rasôn
et le fils de Romélie :

Eh bien, voici que le Seigneur amène contre lui
les eaux du Fleuve larges et puissantes,
le roi d'Assour et toute sa majesté (1). »

La prophétie s'accomplit sous le règne d'Achaz, qui paya un tribut fort élevé à son dangereux protecteur, et alla même lui rendre hommage à Damas (2). Ezéchias avait une douzaine d'années lorsque Isaïe prononça cette menace, et il en vit la douloureuse réalisation avant de succéder à son père en 724 (3). Ce n'est donc pas sous son règne que les eaux de Siloé commencèrent à couler doucement, et partant l'aqueduc de ce nom n'est pas son œuvre !

L'argument paraît péremptoire, aussi s'est-on efforcé de l'éluder. Avec quel succès? Ce paisible ruisseau ne serait autre que la fontaine de la Vierge! Mais celle-ci enfoncée dans une caverne projette son eau avec bruit et d'une manière intermittente, et les anciens ne lui donnent pas le nom de Siloé. « L'hypothèse, dit M. Robinson, que la fontaine de Marie soit la même que celle de Siloé, et qu'on devrait la distinguer de la piscine de Siloé, a trouvé du crédit parmi les Francs dans les temps modernes; mais elle semble n'avoir surgi qu'au XVIIIe siècle et manque de tout fondement historique. Pococke en 1738 est le premier qui, à ma connaissance, ait suggéré cette idée, et, vers la même époque, elle a été soutenue avec plus d'insistance par Korte (4). »

Sans doute, le canal qui débouche dans la piscine de Siloé est appelé Aïn-Silwân par les Arabes; mais

(1) *Is.*, VIII, 5-6, trad. P. Condamin, *Le livre d'Isaïe*, Paris, 1905, p. 53.
(2) *IV (II) Reg.*, XVI. — *II Par.*, XXVIII.
(3) *II Par.*, XXVIII, 1 ; — XXIX, 1.
(4) *Biblical researches*, Boston, 1841, t. I, p. 496.

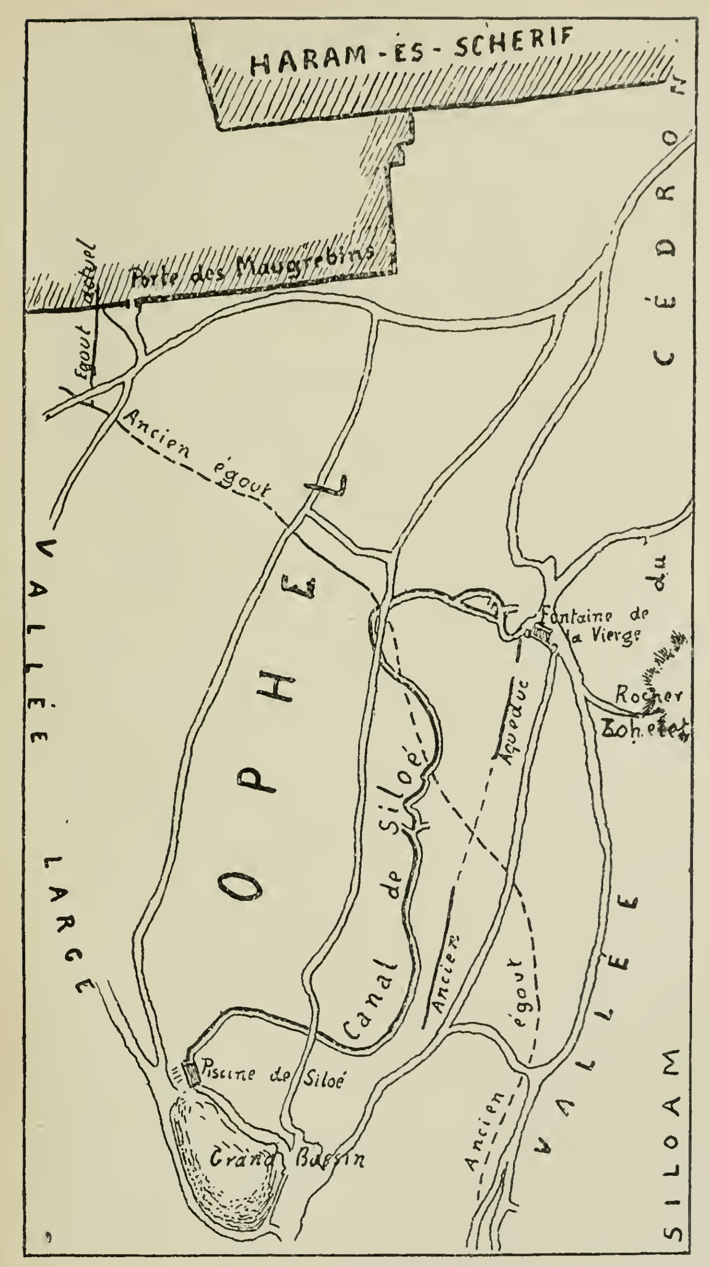


Fig. 17 — Place du canal de Siloé.

ils la distinguent nettement de l'Aïn-Oumun Daradj, ou fontaine de la Vierge. Sans doute, le même canal est appelé « fontaine » par Josèphe (1) et par saint Jérôme, mais localisée « à l'extrémité du Tyropéon (2) », et « au pied du mont Sion ». Saint Jérôme ajoute même que c'est la piscine dont parle l'évangéliste, et qui est interprété « envoyée (3). »

Aussi le R. P. Lagrange se montre-t-il disposé à voir dans « les eaux de Siloé » une allusion à « un canal à ciel ouvert au-dessus de l'aqueduc », découvert par M. Schick en 1884 (4). Malheureusement le « canal à ciel ouvert » est tout simplement l'égout voûté exploré en partie par M. Guthe en 1881, et plus parfaitement encore par M. Mérill au cours de 1904 (5). Peu suggestif donc le rapprochement insinué par le savant Dominicain.

Le R. P. Condamin pense à une autre découverte de M. Schick, à « un canal plus ancien, taillé dans le roc à ciel ouvert, au pied de la colline d'Ophel, à l'ouest du torrent de Cédron. » La raison de son choix, c'est que la parole d'Isaïe « ne s'applique pas très heureusement à l'eau qui coule dans un souterrain, mais plutôt à un cours d'eau que l'on voit et

(1) *Bell. jud.*, V, IV, 2.
(2) *Bell. jud.*, V, IV, 1.
(3) *Comment. in Isaiam*, l. III, c. VIII, 6. Migne, *Patr. lat.*, t. XXIV, col. 116. — Pour saint Jérôme, l'aqueduc de Siloé fut construit avant le règne d'Ezéchias.
(4) « M. Soullier prétend que le canal de Siloé existait avant Ezéchias et le prouve par un texte antérieur d'Isaïe, qui parle simplement des eaux de Siloé. On voit que l'argument ne conclut pas, d'autant que M. Schick a découvert un canal à ciel ouvert au-dessus de l'aqueduc. » P. Lagrange, *Revue biblique*, 1896, p. 143.
(5) Voir ci-dessus, ch. II, § II. — Cfr. C. Schick, *The Virgin's fount*, *P. E. F. Quart. St.*, 1902, p. 29-35.

que l'on n'entend pas (1). » Appréciation peut-être plus ingénieuse que vraie puisque le prophète veut symboliser la protection divine, objet de la foi qu'il inculque ; or la foi suggère plutôt l'idée d'une chose fort réelle bien que dérobée à l'observation sensible. Du reste, même en admettant la réflexion du docte Jésuite, resterait encore à voir si elle ne tombe pas à faux. En réalité, le canal dont il parle, était couvert de dalles encastrées dans le rocher, à cet effet muni de rainures. Tout le travail était dès l'origine enseveli sous une masse de terre (2). L'eau y était donc aussi invisible que dans l'aqueduc percé dans le roc (3). Peut-être même pourrait-on dire, que celui-ci se recommandait à l'attention plutôt que celui-là. Le canal est en effet d'un travail fort commun à cette époque (4), tandis que le tunnel représente, selon le R. P. Condamin, une « remarquable entreprise (5). »

(1) *Op. cit.*, p. 149.

(2) « Par un escalier de 17 marches, on descend sur un palier dont la partie O est voûtée en ogive ; ce palier, long de 3m.50 sur autant de large et de haut, a pour fond *le rocher même*... En descendant de là par un autre escalier de 15 marches dont les parois sont taillées *dans le roc*, on arrive à la source. » Fr. Liévin de Hamme, *Guide-Indicateur*, 4e éd., Jérusalem, 1897, t. I, p. 409. — Le canal était donc situé 3 mètres au-dessous du fond rocheux de la vallée et enfoncé de 8 mètres dans le flanc de la colline.

(3) L'aqueduc de Siloé écoulait toujours ses eaux d'une manière visible dans la piscine. Puis, avant de déboucher à l'ouest, le canal forme sur un parcours notable une tranchée profonde, il est vrai, mais à *ciel ouvert*. Il était donc permis autrefois de suivre même du regard le cours silencieux des eaux de Siloé. Les dalles qui recouvrent cette partie de l'aqueduc, ne remontent peut-être pas au-delà du VIe siècle, époque à laquelle une église couvrit le canal à son extrémité méridionale.

(4) Isaïe parle de plusieurs piscines qui devaient avoir chacune son canal respectif.

(5) Le R. P. Condamin ajoute : « Il n'y a donc aucune raison d'attribuer le tunnel à Achaz. » C'est très juste. Comme nous le verrons un peu plus

« Oui, dit M. Wilson, c'est bien le conduit souterrain (*le tunnel*), avec sa faible pente et son gentil cours d'eau qu'Isaïe pouvait mentionner lorsqu'il compare les eaux de Siloé... à celles de l'Euphrate (1). » « En tout cas, dit M. Sayce, les paroles dans Isaïe VIII, 6, n'ont aucun sens, comme M. le docteur Neubauer l'a fait observer le premier, si elles ne se rapportent pas à l'écoulement des eaux par le tunnel qui alimente la piscine de Siloé (2). »

Mais en 1881 on découvrit dans le tunnel une inscription hébraïque, sans nom ni date, mentionnant la percée en caractères fort archaïques (3). Or, « personne, écrit le R. P. Lagrange en 1892, ne refuse de les attribuer au temps d'Ezéchias (4). » En conséquence, il maintient son sentiment et répond à M. Soullier, qui lui objecte le texte d'Isaïe : « L'argument ne conclut pas. » En d'autres termes Isaïe ne fait pas allusion à ce qui n'existe que plus tard.

loin, le tunnel n'a pas été percé dans la surprise et le désarroi d'une guerre imminente, ni sous Achaz, ni sous Ezéchias.

(1) Hastings, *Dict. of the Bible*, t. III, p. 515, art. *Siloam*.

(2) *The Siloam inscription*, *P. E. F. Quart. St.*, 1882, p. 62.

(3) L'inscription de Siloé est inscrite dans un cartouche creux, rectangulaire, mesurant environ 0m,50 de hauteur sur 0m,60 de largeur. Le texte formé de six lignes n'occupe effectivement qu'à peu près la moitié inférieure du cartouche. Le champ supérieur laissé vide aurait été destiné, d'après M. Clermont-Ganneau (*Recueil d'arch. or.*, Paris, 1904, t. VI, p. 109) « soit à une scène figurée représentant, à la mode égyptienne ou assyrienne, l'opération même décrite dans l'inscription ; soit une première partie de l'inscription (tracée au pinceau) qui, pour des causes inconnues, n'aurait pas été gravée. » M. Schick a peut-être raison d'insinuer que si le cartouche ne porte le nom d'aucun roi ni d'aucun prince, c'est parce que le canal est l'œuvre des prêtres qui ont amené l'eau dans une piscine, dans un but liturgique et hygiénique. Le sculpteur était-il phénicien ? Ne lui a-t-on pas permis de graver son dessin, qui sentait le paganisme ? Il est d'ailleurs inutile de se lancer dans des conjectures.

(4) *Op. cit.*, p. 33.

Vraiment dommage que le R. P. Lagrange ait oublié ce que M. Sayce avait écrit sur cette précieuse découverte (1), et ce que M. Trochon avait traduit en français en 1888 (2), « à savoir » que la forme des lettres qui la composent ne peut pas être beaucoup plus récente que la stèle de Mésa (3). Même, ajoutait le célèbre orientaliste d'Oxford, « quelques-unes des lettres présentent des formes plus anciennes que celles de la pierre moabite (4). » Développant sa pensée à propos du texte d'Isaïe, M. Sayce écrivait en 1883 : « Ces mots ne peuvent guère faire allusion qu'à l'agréable ruisseau qui coule encore par le canal de Siloam. Dans ce cas, le conduit aurait existé antérieurement au règne d'Ezéchias. Comme nous ne connaissons pas de période plus ancienne, où un grand travail de ce genre aurait pu être exécuté, si ce n'est sous le règne de Salomon, il est possible que l'inscription puisse être de cette date reculée. La supposition est confirmée par le nom de *Schiloah*, qui probablement signifie « le tunnel (5), » et aurait été donné à la localité à la suite du percement du

(1) *The Siloam inscription*, *P. E. F. Quart. St.*, 1882. — *The Siloam inscription*, *P. E. F. Quart. St.*, 1883. — *Fresh light*, Londres, 1883.

(2) *La lumière nouvelle*, trad. l'abbé Trochon, Paris, 1888, p. 116.

(3) La stèle du roi moabite Mésa remonte à environ un siècle et demi avant le règne d'Ezéchias. La langue diffère très peu de l'hébreu ; la forme des caractères est celle de l'alphabet phénicien ou l'ancien alphabet hébreu. Voir *Lumière nouvelle*, p. 102-111.

(4) *La lumière nouvelle*, p. 116.

(5) Lidsbarki et d'autres philologues prêtèrent au mot *Schiloah* le même sens absolu de « tunnel ». M. Clermont-Ganneau (*op. cit.*, p. 107) trouve ce sens difficile à justifier. Selon lui, le premier mot de la première ligne est effacé et devait être, d'après le contexte, un nom féminin. Il propose de lire en conséquence : « (La...) a été percée et voici la façon de son percement. »

rocher pour y faire passer l'eau (1)... Puisque l'inscription appelle l'étang de Siloam simplement « l'étang », c'est que probablement il n'existait pas à cette époque d'autre réservoir de cette espèce. Déjà, au temps d'Isaïe (XXII, 9, 11), il y avait non seulement un « étang inférieur » distingué d'un « étang supérieur », mais aussi un « vieil étang », ce qui en suppose un plus récent (2). »

M. Sayce fit encore la réflexion suivante : « Pour le canal de Siloé, l'inscription emploie le mot נקבה, qui veut dire « tunnel », tandis que pour l'aqueduc d'Ezéchias figure un autre mot תעלה qui « signifie conduit (3). »

L'année suivante, M. Conder, grâce aux arguments paléographiques de M. Isaac Taylor, reconnut à son tour « que l'inscription pouvait bien remonter au temps de Salomon, comme le pense aujourd'hui M. le professeur Sayce (4). » MM. Stade (5), Marti (6), Maspéro (7) et Renan (8) sont également d'avis que le tunnel de Siloé remonte au-delà du règne d'Ezéchias.

Si quelques savants ont fait descendre l'inscription longtemps après Ezéchias (9), d'autres y ont vu un

(1) Josèphe donne trois fois le nom de Siloé au quartier où se trouve la piscine de ce nom.

(2) *La lumière nouvelle*, p. 117-118. — Cfr. du même auteur. *The Siloam inscription*, 1882, p. 62.

(3) *The Siloam inscription*, *P. E. F. Quart. St.*, 1883, p. 211.

(4) *Jerusalem of the kings*, *P. E. F. Quart. St.*, 1884, p. 23, n.

(5) *Gesch. des Volkes Israel*, I, 1887, p. 594, n. (cité par le P. Condamin, *op. cit.*, p. 149).

(6) *Das Buch Jesaia*, p. 83 (cité par P. Condamin, *op. cit.*, *loc. cit.*).

(7) *Hist. anc. des peuples de l'Or. cl.*, t. III, Paris, 1899, p. 157-158.

(8) *Hist. du peuple d'Israël*, t. II, p. 509, n. 1.

(9) M. Pilcher, par exemple, fait remonter cette inscription au temps

texte contemporain du pieux monarque, parce que, paraît-il, la Bible, ne pouvant passer sous silence pareille entreprise, attribue à Ezéchias « d'avoir bouché les sources du Gihon supérieur pour faire descendre l'eau à l'occident de la ville de David. » Argument peu convaincant (1), avons-nous dit, et auquel nous continuons à préférer les arguments paléographiques, seuls décisifs dans notre cas. Aussi regrettons-nous de ne pouvoir partager l'optimisme du R. P. Lagrange, qui voit dans l'inscription de Siloé « une confirmation monumentale éclatante du récit biblique (2). »

Une autre considération purement technique nous porte même à croire que le canal de Siloé ne peut pas être l'œuvre d'Ezéchias. Son percement révèle un travail accompli à tâtons, et nécessairement fort long, par suite de l'étroitesse du canal.

La galerie a une hauteur qui varie de $4^{m},50$ à $0^{m},75$, et sa largeur ordinaire ne suffit pas toujours au passage de deux hommes. Le travail fut entrepris aux deux extrémités à la fois ; mais bien que la distance en ligne droite de la source à la piscine ne dépasse guère 340 mètres, les sinuosités sont si nombreuses que le parcours du canal atteint environ 250 mètres, sans compter les culs-de-sac qui indiquent les fausses voies abandonnées.

L'inscription apprend que, pour se rencontrer, les ouvriers se sont laissé guider principalement par

d'Hérode. Voir C. Conder, *Date of the Siloam text*, *P. E. F. Quart. St.*, 1897, p. 204.

(1) L'argument aurait quelque valeur, si les auteurs d'autres travaux bien plus importants qui ont été découverts, fussent mentionnés dans la Bible.

(2) *Op. cit.*, p. 33.

l'ouïe, c'est-à-dire par le bruit des pics qui, du tronçon opposé, se répercutaient à travers la masse. De l'endroit où s'opéra la jonction, fort bien reconnaissable, jusqu'à l'extrémité méridionale du tunnel, celui-ci mesure plus de 300 mètres ; il est en général si étroit qu'un ouvrier seul put y être employé à la fois pour perforer la roche. Or, pour qu'il soit permis à un homme, même souvent relayé, de percer la montagne avec l'aide d'un pic, sur une longueur de 300 mètres et sur une hauteur moyenne de 2 mètres et demi, il faut un temps considérable. On peut se demander si sept, huit mois auront suffi pour un tel ouvrage, en se rappelant que les Juifs ne travaillaient pas le jour de sabbat, même en temps de guerre.

Il n'est donc pas vraisemblable que le tunnel de Siloé ait été entrepris « quand Ezéchias vit que Sennachérib marchait sur Jérusalem (1). » L'ennemi avait déjà occupé le midi de Juda, lorsque la ville fut menacée d'être assiégée par le refus d'Ezéchias de se soumettre aux conditions dictées par le roi d'Assyrie. Le canal de Siloé semble être une œuvre exécutée à loisirs, en temps de paix. Les travaux d'hydraulique d'Ezéchias, au contraire, sont l'œuvre « de la multitude » empressée, menacée de voir d'un moment à l'autre le redoutable ennemi sous les murs de la ville.

Ajoutons que s'il était sage de soustraire aux ennemis les sources dont ils eussent pu profiter, il devenait absolument inutile de leur ravir une fon-

(1) Voir Wilson and Warren, *op. cit.* — *Survey of W. Pal. Memoirs, Jerusalem.*

taine qui n'était pas « d'un débit considérable (1) », à laquelle on descendait au moins par quinze marches, et que sa situation sous les remparts même de la ville, au temps d'Ezéchias, défendait suffisamment. Se figurera-t-on en effet les Assyriens envoyant leurs soldats puiser de l'eau pour l'armée, à la file, au fond d'une caverne dans la gorge du Cédron, sous les traits même de l'ennemi (2) ? Vraiment, c'est peu vraisemblable (3), comme il est également peu vraisemblable qu'on ait entrepris un travail du genre du canal en question, pour ravir aux ennemis une source à laquelle ils ne pouvaient atteindre (4).

Résumons : Les savants, qui font de la fontaine de la Vierge le Gihon supérieur d'Ezéchias, supposent que c'était la seule source aux environs de Jérusalem, ce qui est inexact ; ils attribuent à ce roi un travail dont le prophète Isaïe parle comme existant longtemps avant son règne ; et ils semblent ne pas tenir compte des circonstances attestées pour

(1) P. Lagrange, *op. cit.*, p. 37.

(2) Pour satisfaire une velléité de David, trois héros réussirent un jour à atteindre la citerne de Bethléem où campaient alors les Philistins. Mais ils s'étaient exposés à un péril tel, que le roi considéra l'eau qu'on lui apportait comme le sang de ses sujets (*II Reg.*) (*II Sam.*), XXIII, 13-16.) — Autre chose est puiser un seau d'eau à l'improviste, autre chose approvisionner d'eau une grande armée.

(3) On n'a jamais entendu dire que la fontaine de la Vierge ait été bouchée à l'occasion d'un siège quelconque.

(4) La plupart des palestinologues reconnaissent que d'après Josèphe la piscine de Siloé se trouvait en dehors du mur de la ville. Nous verrons plus loin que d'après les fouilles pratiquées autour de la piscine, il est constaté qu'elle n'a jamais été à l'intérieur de la ville. Ezéchias, dans ce cas, loin de soustraire l'eau à l'ennemi, la lui aurait fournie en plus grande abondance, si on lui attribue la construction du canal de Siloé.

la fameuse entreprise. Cela pour l'exégèse scripturaire.

Serions-nous donc trop difficiles en cherchant ailleurs le Gihon biblique, et nous dira-t-on avec le R. P. Lagrange que « supposer un autre aqueduc, un autre Gihon, c'est quitter le récit des sources historiques (1) ? »

(1) *Op. cit.*, p. 33.

CHAPITRE IV

Gihon.

I. — Aïn-Rogel et le rocher de Zohéleth.

L'histoire du sacre de Salomon se déroule autour d'Aïn-Rogel et de Zohéleth d'une part, et auprès de Gihon d'autre part. Force nous est donc d'unir ces trois noms dans un même chapitre. Tout d'abord qu'était Aïn-Rogel ?

Selon la plus ancienne tradition, à laquelle l'Ecriture sainte ne contredit pas, Aïn-Rogel est le nom biblique de la fontaine de la Vierge. C'est là l'opinion du Targum de Pseudo-Jonathan, qui l'appelle « fontaine du Foulon, עין רגל (1). » Or רֹגֵל est le participe présent de רגל, *ragal*, qui selon Gésénïus signifie « mouvoir les pieds », et à la forme *piel* « aller çà et là, en explorateur », d'où *rogel* indique celui qui foule les étoffes pour les nettoyer ou pour les blanchir, c'est-à-dire le *foulon*, ou celui qui explore, l'*espion* (2).

Aussi paraît-il y avoir eu des foulons dans ces parages au premier siècle de notre ère ; car l'un

(1) *Jos.*, XV, 7. *Polyglotta*, éd. Walton.

(2) *Gesenius hebrew and chaldean lexicon*, éd. Prideaux Trégelles, Londres, p. DCCLVI.

d'eux assomma de son maillet à fouler le drap, saint Jacques le Mineur, premier évêque de Jérusalem, précipité d'un pinacle du temple dans la vallée du Cédron. C'est là ce qu'au dire d'Eusèbe, Hégésippe racontait comme tradition locale (1).

Au VIIIe siècle seulement, le traducteur arabe de la Bible localisa Aïn-Rogel ou Bir-Ayoûb, *le puits de Job* (2) ; mais cette identification resta longtemps sans écho. Et de fait, une source ou fontaine, *aïn*, n'est pas un puits, *bir*. Un canal, amenant l'eau d'une source dans une piscine, pourra bien, comme nous l'avons dit à propos de la piscine de Siloé, recevoir le nom de « fontaine », mais ce n'est jamais le cas pour un « puits ». Voilà pourquoi Eusèbe localise la « piscine de Foulon », alimentée par la fontaine du même nom, dans la vallée d'Hinnom, près du « champ d'Acheldama (3). » C'est là que, suivi par saint Jérôme, il place le *Tophet*, « où le peuple d'Israël adora les idoles », et sacrifia à Moloch (4).

(1) *Hist. eccl.*, l. II, c. XXIII. Migne, *Patr. gr.-lat.*, t. XX, col. 196. — Josephe (*Ant. jud.*, XX, IX, 1) raconte que le grand prêtre Ananus le Jeune condamna Jacques, frère du Christ, et quelques autres à être lapidés. Il est aisé de concilier cette version avec celle d'Hégésippe : Jeté hors du temple, dans la vallée de Josaphat, pour y être lapidé, saint Jacques pouvait bien recevoir le coup de grâce de la main d'un foulon.

(2) L'itinéraire d'Uri de Biel, dans les *Cippi hebraici* de Hottinger, (V. Hastings, *Dict. of the B.*, t. I, p. 711) l'appelle le « puits de Joab ». Quaresmius (*Elucidatio T. S.*, t. II, p. 207) dit que tout le monde l'appelle « puits de Néhémie », parce qu'on croyait alors qu'au fond de ce puits, le gouverneur retrouva le feu sacré caché par le prophète Jérémie, *II Mach.*, I, 19-22.

(3) « Nous lisons dans Jérémie, *l'autel de Tafeth* ; dans les environs d'Aelia se voit jusqu'aujourd'hui un lieu de ce nom, près de la piscine du Foulon et le champ d'Acheldama. » Eusebe, *Onomasticon*, éd. Klostermann, Leipzig, 1904, p. 103.

(4) « Thaphet dans la vallée du fils d'Ennom, où le peuple d'Israël adora les idoles. » *Id.*, *Ibid.*, p. 164.

(P. 114-115)



Fig. 18. — Bir-Ayoub ou puits de Job, vu du nord.

Saint Jérôme rattache même ce souvenir au « lieu arrosé par les eaux de Siloé (1). » Or, tout cela n'a rien à faire avec Bir-Ayoûb situé à 300 mètres de distance, à un niveau notablement inférieur à la piscine de Siloé, au sud de la jonction du Cédron et de l'Hinnom, et qui probablement n'a été creusé qu'au VIe siècle de notre ère (2).

La Bible à son tour ne contredit pas à cette ancienne tradition, nous dirions même qu'elle la confirme. Au temps de la rébellion d'Absalon, David, éloigné de la cité sainte, envoya deux de ses fidèles, Jonathas et Achimas, s'informer secrètement de ce qui se tramait contre lui. Le grand prêtre Sadoc, au courant de cette démarche, devait leur faire parvenir les nouvelles pour le roi. Or les deux émissaires se blottirent « près d'Aïn-Rogel (3) », et

(1) « L'autel de Tophet, qui est dans la vallée du fils d'Ennom, signifie le lieu irrigué par les eaux de Siloé. » *Comm. in Jer.*, VII, 31, Migne, *Patr. lat.*, t. XXIV, col. 735. — Cfr. *IV* (*II*) *Reg.*, XXIII, 10.

(2) Don Jean Marta eut la complaisance d'attirer notre attention sur un passage de Cyrille de Scythopolis, qui dans cette discussion offre le plus vif intérêt. L'historien raconte (*Vita S. Sabae*, éd. Cotelerius, *Eccl. gr. mon.*, Paris, 1686, t. III, p. 334) qu'après une cruelle sécheresse de cinq ans, Jean, patriarche de Jérusalem, fit creuser un puits profond de 40 toises. Le lieu choisi pour ce puits se trouve « en descendant au torrent de Siloé, près de la colonne Saint-Côme, sur le chemin de la grande Laure » ou Saint-Sabas. Cette indication convient fort bien au Bir-Ayoub.

Puis Moudjir-ed-Dîne rapporte, au sujet de Bir-Ayoub, le fait suivant (*Hist. de Jérusalem et d'Hébron*, éd. Sauvaire, p. 188) : « J'ai lu dans une chronique, dit Aboul-Qâsem, que l'eau ayant manqué à Jérusalem, les habitants eurent besoin d'un puits en cet endroit (Bir-Ayoûb) ; et ils le creusèrent à une profondeur de quatre-vingts coudées. » La chronique concorde avec le récit du biographe de saint Sabas, et comme il n'est jamais question d'un puits dans ces parages avant le VIe siècle de notre ère, on ne devrait plus soutenir que *le puits de Job* est la *fontaine Rogel*. Mais les partisans de l'Ophel le savent bien, sans l'Aïn-Rogel au Bir-Ayoûb, la « ville de David » ne saurait être à l'Ophel.

(3) *II Reg.* (*II Sam.*), XVII, 17-18.

ce fut un gamin qui les y découvrit. Le récit se conçoit fort bien dans la gorge du Cédron, qui possède une « fontaine », celle de la Vierge, coulant dans une caverne profonde. Mais il devient peu intelligible au « puits de Job », au milieu d'un champ découvert, exposé aux regards des habitants de l'Ophel et de Sion et par conséquent peu recommandable pour servir de cachette.

Il y a même jusqu'au nom « Aïn-Rogel, fontaine de l'Espion », qui suggère le rapprochement avec la « fontaine » du Cédron. Voilà pourquoi nous en ferions aussi « la fontaine qui est dans le jardin royal », de l'historien juif (1). Le Jardin du Roi (2) s'étend sur tout ce triangle de terrain fertile formé par la jonction du Cédron, de l'Hinnom et de la vallée centrale. Le Bir-Ayoûb, plus au sud, à un niveau inférieur et avec sa nappe d'eau d'ordinaire à 20 mètres de profondeur, même s'il existait alors, ne pouvait pas contribuer à la fertilité de ce coin de terre; tout autre est le cas de la fontaine de la Vierge et de la piscine qu'elle alimente.

Ajoutons que le nom même de l'endroit voisin du jardin royal nous amène à l'Aïn-Oumm Daradj. Josèphe raconte que lors du tremblement de terre, au temps d'Osias (3), une masse de rocher se détacha « du lieu appelé *Erogé*, et roula de l'occident à l'orient à une distance de quatre stades, de manière à obstruer les chemins et le jardin du roi (4). » Or, Erogé est évidemment le nom estropié de Aïn-Rogel

(1) *Ant. jud.*, VII, xiv, 4.
(2) Néhémie, III, 15, place le Jardin du Roi près de la piscine de Siloé.
(3) *Amos.*, I, 1. — Zach., XIV, 5.
(4) *Ant. jud.*, IX, x, 4.

pour MM. von Alten (1), Schick (2), Grove (3) et Stenning (4). Nous croyons l'identification exacte et partant nous plaçons Aïn-Rogel au nord du Jardin du Roi, à la fontaine de la Vierge. Celle-ci accuse certains phénomènes, qui devaient autrefois surtout frapper vivement l'imagination populaire : son intermittence, le bourdonnement de ses eaux, le caractère toujours un peu mystérieux de la caverne qui la recouvre. De là à en faire un point de repère pour les limites, du reste assez flottantes, des tribus, il n'y a qu'un pas. Suivez ainsi la ligne qui sépare Benjamin de Juda, elle vous conduira tout naturellement à la fontaine de la Vierge et nullement au Bir-Ayoûb.

La ligne de démarcation entre les deux tribus commença au nord de la mer Morte (5), qui autrefois, comme l'a démontré M. Clermont-Ganneau (6), s'étendait à 6 ou 7 kilomètres au-dessus du point actuel. A mi-chemin entre le Jourdain et Jérusalem, elle arrive « en face de la montée d'Adommim, au midi du torrent. » La gorge Wady el Kelt, peut-être le Kérith où se retira le prophète Elie (7), devait déboucher alors à la hauteur de l'embouchure du Jourdain, et lorsque, courant de l'est à l'ouest, elle se recourbe brusquement vers le nord, un vallon s'en détache. C'est bien la « montée d'Adommim,

(1) *Die Davidstadt. Z. D. P. V.*, Leipzig, 1880, 162.
(2) *Boundary between Judah and Benjamin, P. E. F. Quart. St.*, 1886, p. 56.
(3) Voir Hastings, *Dict. of the Bible*, t. I, p. 711, art. *En-Rogel.*
(4) *Id., Ibid.*
(5) *Jos.*, XV, 8 ; — XVIII, 6.
(6) *Où était l'embouchure du Jourdain à l'époque de Josué ? — Recueil d'arch. or.*, t. V, Paris, 1903, p. 267-280.
(7) *III (I) Reg.*, VIII, 2-9.

au midi du torrent (1). » Suivons le vallon ; car limite naturelle, il passe « aux eaux qui sont appelées Aïn Schemes (fontaine du Soleil). » L'Aïn-Hoad, que les chrétiens appellent « fontaine des Apôtres », est généralement regardée comme la « fontaine du Soleil », d'autant plus qu'à 2 kilomètres de distance, l'*Arack es Schemes* (2) semble rappeler l'ancien nom du livre de Josué. De la « fontaine du Soleil », suivons la route vers Jérusalem, comme nous y invite M. Tyrwhitt Drake (3) ; car passant entre le mont des Oliviers et le mont du Scandale, elle se termine à Aïn-Rogel.

Si Aïn-Rogel est la fontaine de la Vierge, tout devient clair et naturel ; si l'on suppose, au contraire, qu'Aïn-Rogel soit le Bir-Ayoûb, dans l'hypothèse invraisemblable qu'il existât déjà à l'époque où fut rédigée notre notice, nous voilà forcés d'expliquer pourquoi un *puits* est appelé *fontaine*, confusion que les anciens sémites ne se permettent pas, et comment la vallée où se trouve Bir-Ayoûb et qui débouche à l'occident de la mer Morte, en plein territoire de Juda, est située par le texte sacré au nord de la mer Asphaltite, et passe par Beth Hoglah, le moderne *Kasr Hadjlà*, à 6 kilomètres au-dessus de l'embouchure du Jourdain (4).

Dernière considération, mais non la moins importante : « A peu près au centre de la ligne suivant

(1) Saint Jérôme (*Onomasticon*) identifie la « montée d'Adommim » avec la colline de *Tel'at ed Dam*. Près de cette colline se trouve *la montée de Jéricho*, où les chrétiens ont localisé l'hôtel de la parabole du bon Samaritain. *Luc*, X, 30-34.

(2) *Survey of W. Pal.*, *Memoirs III*, p. 42.

(3) *Tyrwhitt Drake's reports*, *P. E. F. Quart. St.*, 1874, p. 70.

(4) Clermont-Ganneau, *op. cit.*, p. 270.

laquelle se développe le village de Siloam, raconte M. Clermont-Ganneau, il existe un plateau rocheux surmonté de constructions arabes, qui en masquent la véritable forme et l'étendue ; la face occidentale coupée à pic surplombe légèrement la vallée. Des degrés, grossièrement taillés dans le roc, permettent de le gravir non sans peine et de pénétrer ainsi directement de la vallée au milieu du village ; c'est le chemin, malaisé et même dangereux, mais direct, que suivent habituellement les femmes de Siloam qui viennent remplir leurs outres à la source dite de la Vierge (Aïn Sitti Mariam, Znim ed Deraj). Or ce passage et le banc rocheux dans lequel il est pratiqué sont appelés par les fellahìn (1) Ez Zehwèlé. Il est impossible de ne pas être frappé de l'identité absolue qu'offre ce nom avec la pierre de Zohélet, que la Bible (*I* (*III*) *Rois*, I, 9) place près d'Aïn-Rogel. Il suffit, en effet, de comparer זחלת à زحويله pour constater avec quelle précision les éléments phonétiques se correspondent. Le type vocalique lui-même est exactement reproduit, à part une interversion insignifiante du son O, qui, en hébreu précède, et en arabe, suit la consomme ח. Une transcription homogène nous présentera d'une manière encore plus nette cette identité : hébreu ZOHELET = arabe construit ZEHOELET.

« Je crois donc pouvoir considérer l'emplacement de la pierre de Zohélet comme définitivement déterminé. Ce point fixé d'une façon certaine, peut servir à déterminer beaucoup d'autres du plus haut intérêt...

(1) Les paysans, les habitants du village.

« Par exemple, il devient infiniment probable que c'est à la fontaine de la Vierge, et non pas au Bir-Eiyoûb, qu'il faut mettre Aïn-Rogel. En effet Bir-Eiyoûb est éloigné de Zehwèlé de près de 700 mètres, la piscine de Siloé de 400 mètres; tandis que la fontaine de la Vierge située juste vis-à-vis de Zehwèlé n'en est séparée que par la largeur de la vallée, environ une soixantaine de mètres (1). »

La découverte eut du retentissement (2). M. Conder la jugea pleinement satisfaisante pour « toute personne versée dans la langue hébraïque et la langue arabe (3), » et en 1884, il se permit de reprocher à M. Schick de placer Aïn-Rogel à Bir Ayoùb « contre l'opinion commune des savants (4). » M. Wilson ne doute pas de l'identité d'Aïn-Rogel avec la fontaine de la Vierge et de Zohéleth avec Zehwèlé (5). M. Stenning écrivit que la masse des savants est certainement favorable à cette identification (6). M. Warren, enfin, trouve que d'après « l'opinion commune l'Aïn-Rogel correspond à la fontaine de la Vierge (7). »

(1) *La pierre de Zohélet, Aïn-Rogel et Jardin du roi*, *P. E. F. Quart. St.*, 1870, p. 251. — Cfr. *Survey of W. Pal., Memoirs, Jerusalem*, p. 94, 293 et 375.

(2) Quaresmius (*Elucidatio T. S.*, t. II, p. 206) dit que « près des misérables demeures de Siloam, ménagées dans d'anciens sépulcres, se voit le rocher de Zohéleth, où Adonias servit un banquet à ses partisans. » Puis (p. 222), il trouve que le Fr. Anselme de Cracovie, Adrichomius et Villalpandus ont probablement raison de voir dans la fontaine de la Vierge l'Aïn-Rogel de la Bible.

(3) *The stone of Zoheleth*, *P. E. F. Quart. St.*, 1889, p. 90.

(4) *Herr Schick's paper*, *P. E. F. Quart. St.*, 1884, p. 242, n.

(5) *The recovery of Jerusalem*, p. 305.

(6) Hastings, *Dict. of the B.*, t. I, p. 711, art. *En-Rogel.*

(7) *Id.*, t. II, p. 387, mot *Valley of Hinnom.* — Il y a jusqu'à M. Birch (*The stone of Zoheleth*, *P. E. F. Quart. St.*, 1890, p. 199) qui admette que le mot arabe Zehwèlé puisse dériver du mot hébreu Zohéleth.

(P. 120-121)



Fig. 19. — Rocher de Zoheleth, en face d'Aïn-Rogel.

Quand après cela le R. P. Lagrange, laissant dans l'ombre et Zohéleth et Zehwèlé (1), affirme en 1892 que « on identifie communément la fontaine Rogel avec le Bir Eyoub actuel (2), » volontiers on se rappelle sa spirituelle boutade : « On ne sait jamais, bon an, mal an, s'il y a eu des pommes en Normandie (3)... »

Parlant d'Aïn-Rogel, les professeurs de Notre-Dame de France ne craignent pas de nommer le Zohéleth et le Zehwèlé. Ils nous signalent l'intéressante découverte ; mais, dirait le R. P. Vincent, « leur briève notice manque de la précision nécessaire (4). » La voici : « Ce Zohéleth, dont parle la Bible, se trouve sur le sentier qui du Bir Eyoub monte à Siloé ; c'est un banc de rocher taillé qu'on appelle encore Ez Zéhouéleth (5). » Ce qui veut dire en bon français, qu'il se trouve sur le sentier qui de la fontaine de la Vierge monte au village de Siloam. Le Bir Ayoûb, situé à 700 mètres au sud de ce sentier, est ici un point de repère assez mal choisi pour donner une orientation exacte au pèlerin, qui désire posséder la vérité « en gros, mais au moins avec clarté et précision (6). »

En résumé, l'ancienne tradition, fort en harmonie avec les indices recueillies dans l'Ecriture sainte, ou fournies par l'archéologie, nous incline, d'accord

(1) Il se contente d'écrire : « Adonias voulant se faire couronner roi du vivant de David, ses partisans le conduisent à la fontaine Rogel que Josèphe dit être dans les jardins du roi. » (*Op. cit.*, p. 32). Le mot *Zohéleth* est resté dans la plume.

(2) *Id.*, *Ibid.*

(3) *La méthode historique*, Paris, 1903, p. 188.

(4) *Revue biblique*, 1905, p. 149.

(5) *La Palestine*, p. 182.

(6) *Revue biblique*, 1904, p. 475.

avec les plus célèbres palestinologues, à faire de la fontaine de la Vierge l'Aïn-Rogel biblique. Ce n'était donc pas Gihon.

II. — Le Gihon de Salomon.

Tous ceux qui mettent la « cité de David » à l'Ophel, identifient *Gihon supérieur* dont Ezéchias introduisit les eaux dans la ville, avec *Gihon* où Salomon fut proclamé roi. Cette identification n'est pas pour nous déplaire. Afin de procéder avec méthode, nous chercherons d'abord où eut lieu le sacre du fils de Bethsabé. Ecoutons la Bible :

« Adonias, fils d'Haggith (*une autre femme de David*), s'élevait en disant : Je règnerai. Et il se pourvut de chars et de cavaliers et de cinquante hommes qui couraient devant lui... et ayant immolé des béliers et des taureaux et des victimes choisies près du rocher de Zohéleth, qui était voisin d'Aïn-Rogel, il appela tous ses frères, fils du roi, et tous les hommes de Juda, serviteurs du roi (1). » Ses partisans paraissent avoir été assez nombreux et ses chances de succès assez sérieuses, car « vous savez, disait-il plus tard à la mère de Salomon, dont il implora la clémence, que le trône m'appartenait et que tout Israël avait fait de moi son souverain (2). » Et de fait, assure la Bible, une grande foule se rendit avec lui sur le banc de rocher taillé qui a nom Zohéleth, en face d'Aïn-Rogel.

C'en était fait du droit de succession, réservé par

(1) *III* (*I*) *Reg.*, I, 5-9.
(2) *III* (*I*) *Reg.*, II, 15.

David au fils de sa femme favorite, si celle-ci n'eut décidé le vieux roi à une abdication soudaine en faveur du jeune Salomon. Il fallait agir vite, prévenir les desseins d'Adonias et le mettre devant un fait accompli. Sa garde royale, Céréthéens et Phéléthéens, était aux ordres de David, le grand prêtre Sadoc et le prophète Nathan favorables au fils de Bethsabé, et le roi leur dit : « Prenez avec vous les serviteurs de votre maître, et placez mon fils Salomon sur ma mule, et conduisez-le à Gihon. Et que là le prêtre Sadoc et le prophète Nathan l'oignent roi d'Israël. Et vous sonnerez de la trompette et vous direz: Vive le roi Salomon ! Et vous monterez à sa suite et il viendra et il siègera sur mon trône et il règnera à ma place (1). »

Ces ordres furent exécutés, et après l'onction du nouveau souverain « toute la multitude monta à sa suite et le peuple chantait avec des flûtes et se réjouissait avec une grande joie et la terre retentit de leurs cris (2). » Adonias et ses partisans entendent enfin « le tumulte joyeux de la fantasia qui annonce le règne du nouveau monarque (3). » non pas à Gihon, comme semble le croire le R. P. Lagrange (4), mais au retour de la cérémonie, après que le cortège fut revenu à Sion (5) ; car Joab, chef de l'armée, qui se trouvait auprès d'Adonias, se demanda « que

(1) *III (I) Reg.*, I, 33-35.
(2) *III (I) Reg.*, I, 45.
(3) *III (I) Reg.*, I, 41.
(4) « De la fontaine Rogel (*Bir-Ayoub*), on entend le tumulte joyeux de la fantasia qui annonce le règne du nouveau monarque : Gihon était donc non loin de là. » P. Lagrange, *op. cit.*, p. 32.
(5) Josèphe (*Ant. jud.*, VII, XIV, 5) raconte aussi qu'Adonias et les siens n'entendirent le son des trompettes et les clameurs du peuple que lorsque Salomon était déjà de retour en ville.

signifie cette clameur de la ville en tumulte (1) ? » Bientôt accourut Jonathas, le fils d'Abiathar, pontife rival de Sadoc, et il raconta au milieu de la surprise et de l'effroi de tous, le hardi coup d'état qui venait d'assurer le trône à Salomon. Chacun aussitôt de s'esquiver, craignant la vengeance du nouveau maître (2).

Retenons qu'Adonias et les siens se trouvent au rocher de Zohéleth, en face d'Aïn-Rogel dans la vallée de Cédron ; que suggère la vraisemblance ?

David voulait déjouer les projets d'Adonias. C'est clair. Aurait-il dès lors envoyé Salomon se faire sacrer sous ses yeux, dans la même vallée, à quelques centaines de mètres de lui ? Mais c'était s'exposer à voir son habile entreprise se dénouer dans le sang.

Au rocher de Zohaleth, les conspirateurs ne se doutaient de rien ; ils entendirent les clameurs lorsque le cortège fut rentré en ville, et même alors ils ne purent en deviner la cause. A l'arrivée du fils d'Abiathar, Adonias s'attendait toujours à apprendre « une bonne nouvelle (3) ».

De nouveau les textes sont formels. Mais tout cela se conçoit-il si le Gihon et Aïn-Rogel, comme le veut le R. P. Lagrange, sont respectivement la fontaine de la Vierge et Bir-Ayoûb ? Pour qui connaît les lieux ou jette un regard sur la carte, la supposition paraît inadmissible (4). Et cependant le docte pro-

(1) *III (I) Reg.*, I, 41.
(2) *III (I) Reg.*, I, 45.
(3) *III (I) Reg.*, I, 42.
(4) Josèphe (*Ant. jud.*, VII, xiv, 5) dit que le sacre de Salomon eut lieu hors de la ville près de la source appelée Gihon. Mais il ne parle ni de vallée, ni de Jardin royal.

fesseur, comme nous à la recherche de Gihon, conclut qu'il n'était pas loin d'Aïn-Rogel ! Comment cela ? C'est que, contrairement aux textes, il semble croire que les clameurs parviennent à l'oreille d'Adonias non pas de la ville, mais de Gihon. Et encore dans ce cas, ne s'expliquerait-on pas l'ignorance d'Adonias sur leur cause, puisque le cortège de Salomon se serait rangé dans l'étroite vallée à une faible distance de la position dominante occupée par les partisans d'Adonias (1). Mais « *aliquando bonus dormitat Homerus* ».

Cependant le Révérend Père en appelle à la tradition. « D'ailleurs, dit-il, la tradition n'hésitait pas à donner le nom de Siloé à la source de Gihon et dans le passage dont nous parlons, le Targum a rendu Gihon par Siloé (2). » Vraiment, on ne s'attendait pas à le voir produire la tradition en cette affaire. Voyons cependant ce qu'elle vaut.

Il y a « Gihon supérieur », c'est le nôtre, et Gihon inférieur « *in convalle* (3). » D'où, confusion possible, d'autant plus qu'à l'époque du Targum, au IIe siècle de notre ère, le canal de Siloé passa pour un Nil en miniature, un petit Gihon.

On connaît le Gihon du paradis terrestre et « qui

(1) Il résulte du récit biblique (*III* (*I*) *Reg.*, I, 5-9, 19 ; — II, 15), qu'Adonias avait rassemblé sur le rocher de Zohéleth un très grand nombre de partisans. Salomon fut également accompagné à Gihon par un cortège assez nombreux. Dans la vallée de Cédron, ils auraient dû se rencontrer.

(2) *Op. cit.*, p. 32. — Le docte professeur ne s'explique pas davantage.

(3) Outre le Gihon supérieur, le Gihon de Salomon et d'Ezéchias, il est dit que Manassès « construisit un mur hors de la ville de David à l'occident de Gihon dans la vallée, depuis l'entrée de la porte des Poissons tout autour jusqu'à l'Ophel. » (*II Par.*, XXXIII, 14). Nous en parlerons plus loin.

contourne la terre de Kousch (1). » On sait aussi que les Septante rendirent le mot *Sihor*, le Nil dans le texte de Jérémie II, 18, par Γηών, Gihon. Par suite de cette incorrection, naquit l'opinion parmi les Juifs que Kousch était l'*Ethiopie africaine*. Voilà pourquoi on lit dans la Vulgate : « Et le second fleuve se nomme Géhon : c'est celui qui coule autour de toute la terre d'Ethiopie. » Josèphe (2), le Targum du Pseudo-Jonathan, saint Ambroise (3), saint Jérôme (4), saint Ephrem, saint Jean Damascène prirent en conséquence le deuxième fleuve du paradis pour le Nil. Ce fleuve, déjà célèbre par sa bienfaisante irrigation, était encore le sujet de nombreuses fables concernant ses sources mystérieuses, à peine explorées au XIXe siècle. Et on appela le canal de Siloé *Gihon*, le Nil, « soit par ironie à cause de la petitesse de son cours, soit parce qu'il sort de souterrains obscurs comme le Nil. » Voilà ce qu'assure Théodoret d'Antioche, évêque de Cyr en Syrie, (c. 386-458) (5). Donc du Gihon du Targum, (nom abusif du canal de Siloé), au Gihon supérieur de la Bible, il y a toute la distance qui sépare une fable juive d'un récit inspiré (6).

(1) « Et le nom du deuxième fleuve est Gihon ; c'est celui qui entoure la terre de Kousch. » *Gen.*, II, 13. — Kousch paraît être le pays des Kassi des inscriptions cunéiformes, qui originairement habitaient dans la Mésopotamie. (Cfr. *Gen.* X, 8). Plus tard les Chussites descendirent aussi en Ethiopie.

(2) *Ant. jud.*, I, I, 3.

(3) « Geon autem Nilus, qui circuit terram Aegypti vel Aethiopiam. » *De Paradiso*, III, 14.

(4) « Geon, Nilus. » *Lex. nom. hebr.*

(5) *Questio II in III Reg.*, Migne, *Patr. gr.-lat.*, t., LXXX, col. 669.

(6) Le Targum place les partisans d'Adonias à la fontaine du Foulon, Rogel, qui est celle de la Vierge. Il raconte aussi qu'Adonias et les siens n'avaient rien vu, ni rien entendu de ce qui se passait à Gihon, avant

Mais ce fameux Gihon-Siloé existait-il au temps de David? Tous ceux qui attribuent le canal de Siloé à Ezéchias, (et le R. P. Lagrange est du nombre), le nient absolument. Et alors que devient Gihon-Siloé?

L'Ecriture sainte, elle, connaît les eaux courantes (1) et la piscine de Siloé (2), que Josèphe, avons-nous dit, à cause de la provenance de son eau, appelle une fontaine. Mais ce n'est ni Aïn-Rogel ni Gihon.

Quant au Targum, malgré sa confusion, il a si bien le sentiment des vraisemblances historiques, qu'il envoie Salomon et sa suite dans une autre vallée hors de la vue d'Adonias. Faisons comme lui et cherchons à l'ouest de la ville, ou plus clairement à l'ouest de la colline occidentale. « Car, selon M. Birch, il est absurde d'admettre qu'Adonias ait donné son festin de conspirateur proprement sous les fenêtres du palais royal (3). » C'est cependant ce qu'admettent les savants qui localisent la « cité de David » sur l'Ophel.

Résumons. Le R. P. Lagrange a bien raison de nous promettre la découverte de Sion si nous trouvons Gihon (4). Or Gihon ne peut être à l'est

l'arrivée de Jonathan. Il envoya donc Salomon dans une autre vallée, la centrale, où coule Siloé, surnommée à son époque *Gihon*, le petit Nil.

(1) *Is.*, VII, 5.

(2) *Neh.*, III, 15. — *Joan.*, IX, 7, 11.

(3) *The stone of Zoheleth*, *P. E. F. Quart. St.*, 1890, p. 199.

(4) « Sion était la cité de David : voyons si la cité de David occupait la colline orientale ou occidentale. La solution dépend absolument de la position qu'on assigne à Gihon. Où donc était Gihon ? » P. Lagrange, *op. cit.*, p. 31. — L'auteur reconnait ensuite que Sion n'a pu se trouver sur la colline orientale que si Gihon est identique avec la fontaine de la Vierge, et Aïn-Rogel avec le puits de Job. C'est la base de son système, ne s'inquiétant nullement si le Bir-Ayoûb est l'œuvre des chananéens, des hébreux ou des chrétiens.

de Jérusalem ; ce que nous savons d'Aïn-Rogel, de Zohéleth et des faits que la Bible y rattache s'y oppose. — Donc en vertu des prémisses posées par le docte professeur et que nous sommes heureux d'admettre, Sion, la cité de David, n'occupait pas la colline orientale.



Fig. 20. — Piscine Mamillah a l'ouest de Jérusalem.

CHAPITRE V

Le Gihon supérieur d'Ezéchias.

I. — Découvertes autour de Mamillah.

Les exigences de la critique historique nous ont conduit à l'ouest de la ville pour y assister au sacre de Salomon. Le récit biblique est inconcevable si on localise la scène du sacre à quelques pas d'Adonias établi au rocher de Zoheleth, en face d'Aïn-Rogel, la fontaine de la Vierge. Le Gihon de Salomon serait donc à chercher à l'occident de Jérusalem ; or le « Gihon supérieur » d'Ezéchias, nous dit-on, s'identifie avec le Gihon de Salomon. Donc voyons si les données bibliques sur le Gihon d'Ezéchias trouvent ici une application satisfaisante. Il s'agit, inutile de le rappeler, des sources de Gihon supérieur qu'Ezéchias avait captées, afin d'assoiffer les Assyriens, tout en pourvoyant aux besoins des habitants de la Ville sainte. Mais le R. P. Lagrange se hâte de nous avertir que « tout le monde convient qu'il n'y a jamais eu de source à l'occident de la ville actuelle (1). »

Malheureusement, grâce à l'étude du terrain et aux découvertes archéologiques, depuis longtemps

(1) *Op. cit.*, p. 33.

déjà, parmi les hommes compétents « à peu près tout le monde convient *qu'il y avait autrefois de nombreuses sources* à l'ouest de la ville actuelle ». D'ailleurs, le texte de Josèphe le faisait soupçonner. Car, nous l'avons dit déjà, il rappelle aux assiégés comment toutes les sources, situées hors de la ville, coulent en telle abondance, que les Romains en ont jusqu'à irriguer les jardins (1). Or, durant le siège, on ne voit guère les Romains au fond de la vallée de Cédron, dans le Jardin du Roi, mais plutôt sur les hauteurs, et volontiers on pense aux jardins du nord-ouest, là où une porte, la porte de Gennath ou des Jardins, atteste leur existence, et où la tradition localise le Saint-Sépulcre et le jardin qui l'entourait (2). Les jardins irrigués à l'avantage des assiégeants devaient même s'étendre sur toute la pente du Gareb, et c'est au milieu de leurs haies et de leurs fossés que Titus faillit tomber entre les mains des Juifs, lorsque, avec une poignée d'hommes, il fit une reconnaissance aux environs de la tour de Pséphina (3).

Dans cette même région, nous enregistrons plusieurs constatations intéressantes.

C'est d'abord le Birket Mamillah, grande piscine à environ 700 mètres au nord-ouest du mont Sion (4).

(1) *Bell. jud.*, V, IV, 2.

(2) *Joan.*, XIX, 41.

(3) Titus, raconte Josèphe (*Bell. jud.*, V, II, 2), s'étant un jour approché de la tour de Pséphina, fut à l'improviste entouré de Juifs. « Titus se trouva ainsi avec peu des siens séparé du gros de l'armée, sans pouvoir avancer, parce que ce n'étaient jusqu'aux murs de la ville que des haies, des fossés et des clôtures de jardins. »

(4) Elle a environ 90 mètres de longueur, 60 de largeur et 6 de profondeur.

Son nom arabe *Ma-Millah* (1), *Eaux de Millo*, donne d'autant plus à réfléchir qu'il évoque la vieille Beith-Mamîl ou Mémala, que le Talmud de Babylone énumère parmi les eaux de Jérusalem (2). Or les Juifs de Jérusalem, assure Moudjir ed Dîne, appelaient la Birket Mamillah « Beith Milloa (3). » Et un document contemporain de la prise de Jérusalem par les Perses en 614, nous montre 24,518 chrétiens « entassés dans un étang appelé Mamillah, à un trait de flèche à l'occident de la ville, et y périssant tous martyrs de la foi (4). » Le nom est donc ancien et sans doute signifie quelque chose (5).

(1) Les indigènes écrivent ce nom en deux mots. Le mot arabe *ma* dérive de l'hébreu *maïm* et signifie comme lui *eaux*. En arabe, la racine *mela*, comme la racine hébraïque מלא veut, dire *remplir de terre*, *combler* ; mais, nous l'avons déjà dit, il est plus vraisemblable que Millo soit un nom chananéen conservé par les Hébreux. — Voir C. Conder. *Notes from the Memoirs*, *P. E. F. Quart. St.* 1877, p. 21. — Cfr. E. Pierotti, *Jerusalem explored*, Londres, 1864, p. 24.

(2) Voir A. Neubauer, *La géographie du Talmud*, Paris, 1858, p. 146.

(3) *Histoire de Jérusalem et d'Hébron*, éd. Sauvaire, Paris, 1876, p. 188. — Cf. Clermont-Ganneau, *Archæological researches*, t. I, Londres, 1899, p. 281.

(4) Voir Couret, *La prise de Jérusalem par les Perses*, Orléans, 1896, p. 34 et 39. — Cfr. Euthychius, *Annales*, Migne, *Patr. gr.-lat.*, t. CXI, col. 1083 et 1089. — Moudjir ed Dine veut que les chrétiens aient désigné cette piscine sous le nom de *Saint-Babila*. Ce n'est pas exact. Du XIV[e] au XV[e] siècle, il est vrai, un anonyme grec (Migne, *Patr. gr.-lat.*, t. CXXXIII, col. 995) parle d'un monastère de Saint-Babila situé à cinq stades à l'orient de Sainte-Croix. Il nous ramène aussi à la piscine Mamillah. Mais vers l'an 780 déjà, le moine Bernard le Franc trouva près du réservoir « l'église de Sainte-Mamilla où sont enterrés les corps de beaucoup de martyrs tués par les Sarrasins. » (*Itin.*, éd. Tobler et Molinier, *Publ. de l'Or. lat.*, Genève, 1879, p. 318). Cette église ne tenait pas son nom d'une sainte femme, mais d'un saint lieu, comme Sainte-Croix dans le voisinage. Cet endroit avait été illustré avant l'ère chétienne par le prophète Isaïe qui, selon la tradition, y prédit la naissance miraculeuse du Messie, fils d'une Vierge.

(5) Le bassin n'a pas un aspect de grande antiquité. L'historien arabe Ibn Ferat raconte, du reste, que le sultan Mouhadzem fit ruiner en 1228 toutes les piscines de Jérusalem. (Michaud, *Biblioth. des Croisades*, t. II,

Autre observation : Le Birket Hammâm el Batrak ou piscine des Bains du Patriarche est le réservoir dans lequel « Juifs et Chrétiens de Jérusalem, dit M. Victor Guérin, reconnaissent la piscine inférieure d'Ezéchias (1). » Elle est en partie taillée dans le roc et en partie maçonnée ; mais les anciennes parois sont pour la plupart masquées par des constructions arabes qui l'enserrent de tous côtés. Au nord, on a même établi des habitations sur le fond du réservoir, comme l'ont démontré les fouilles pratiquées pour la reconstruction d'une maison copte (2), de sorte que le bassin n'offre plus qu'une longueur de 80 mètres sur une largeur de 48. Un pan de mur s'étant écroulé au-dessus du flanc occidental, M. Schick put constater l'existence d'une escarpe rocheuse de 3 mètres de hauteur divisée en trois grands gradins (3) ; il est probable que si l'on déblayait les décombres accumulés sous les habitations, on retrouverait le rocher à une plus grande hauteur, toujours en retrait (4). Or cette piscine se trouve construite sur une ligne de communication toute naturelle avec le Birket Mamillah. Un aqueduc entre les deux réservoirs se conçoit sans difficulté.

p. 776). M. Tobler observa en 1853 que derrière le mur méridional de la piscine, alors fort délabré, existe un mur plus ancien formé de très grandes pierres (*Topographie von Jerusalem*, t. II, p. 63).

(1) *Op. cit.*, p. 238.

(2) Voir Robinson, *Biblical researches*, Boston, 1841, t. I, p. 488.

(3) *The west wall of the pool of Hezeckiah*, *P. E. F. Quart. St.*, 1897, p. 107-109.

(4) L'année dernière, lors de la reconstruction de l'ancienne chapelle de la Condamnation de Jésus au Lithostrotos, près du lieu de la Flagellation, on a remarqué que la piscine creusée sous le dallage était originairement garnie sur tout le flanc oriental de grands gradins, qui servirent à descendre jusqu'à la nappe d'eau.

Il y a plus, pareil aqueduc existe, et une branche s'en détache, disent les ingénieurs anglais, pour conduire les eaux de Mamillah dans les citernes de la caserne turque appelée Tour de David. « Après

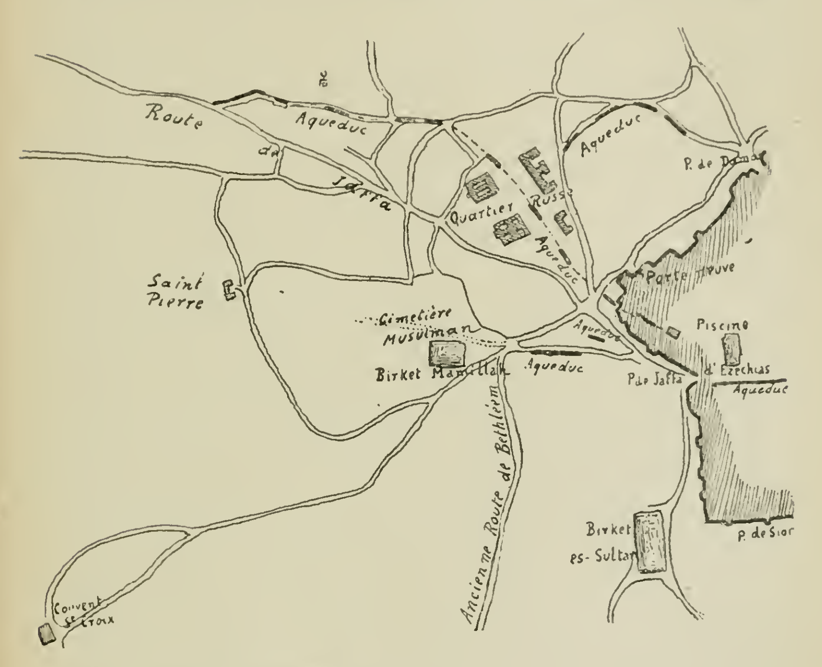


Fig. 21. — Plan des anciens travaux hydrauliques découverts a l'ouest de Jérusalem.

avoir passé devant la porte de Jaffa, le canal traverse le fossé sur un mur... Les vestiges d'un aqueduc plus ancien furent retrouvés à cette même place, à quatre mètres au-dessous du canal actuel (1). » Flavius Josèphe rapporte déjà « qu'un aqueduc passait sous la porte de la ville et amenait

(1) *Survey of W. Palestine, Memoirs, Jerusalem*, p. 269.

l'eau dans la tour Hippicus (1). » Dans une autre circonstance, il raconte que le grand prêtre Ananie s'était caché dans l'aqueduc du palais royal de la ville haute (2). On ne conçoit guère un pareil travail pour apporter au palais d'Hérode l'eau de pluie qui abonde partout dans les citernes. Supposez au contraire qu'il s'agit d'eau de source, tout s'explique.

Et chose plus remarquable encore, plusieurs autres travaux de ce genre existent dans ces parages. A l'occasion de diverses constructions faites au nord-ouest de Jérusalem, à l'intérieur de la ville comme à l'extérieur, M. C. Wilson (3) et puis M. Schick (4) ont constaté sur dix points différents l'existence d'un ancien canal, qu'ils ont pu retracer depuis le palais du patriarcat latin jusqu'au *sanatorium* anglais situé à un kilomètre et demi plus loin, sur la route de Jaffa.

En 1899, M. A. Gregg (5) retrouva les vestiges du même aqueduc depuis le *sanatorium* jusqu'à la hutte qui sert de bureau d'octroi à l'administration municipale. Là, dans un terrain des plus fertiles situé vers le midi, il découvrit un curieux travail d'hydraulique, pense-t-il, taillé dans le roc. Bien qu'il n'y ait pratiqué aucune fouille, M. Gregg juge de plusieurs indices qu'en cet endroit devait exister anciennement une source qu'il prend pour celle de Gihon supérieur. Les raisons qu'il allègue ne sont

(1) *Bell. jud.*, V, VII, 3.
(2) *Bell. jud.*, II, XVII, 9.
(3) *Ordnance survey of Jerusalem*, 1865, p. 81.
(4) *Herr Schick's report*, *P. E. F. Quart. St.*, 1891, p. 278-289.
(5) *The upper watercourse of Gihon*, *P. E. F. Quart. St.*, 1899, p. 64.

peut-être pas concluantes par elles-mêmes ; mais en tout cas l'aqueduc ne pouvait guère prendre naissance plus loin, parce que la ligne de faîte, qui sépare la vallée d'Hinnom du petit vallon qui descend à Sainte-Croix, est proche de ce lieu, et au nord commence la vallée de Cédron (1).

Dernièrement encore, la construction d'une nouvelle maison mit au jour un tronçon d'un autre canal, à 190 mètres au nord-ouest de la porte de Jaffa. M. Sélah Merill, consul général des Etats-Unis, y voit un travail authentique des anciens Juifs et croit qu'il appartient à l'aqueduc du Gihon supérieur exécuté sous le roi Ézéchias (2).

Ce ne sont pas là les seuls travaux de canalisation exécutés anciennement à l'ouest de la ville. Lorsqu'on construisit l'église anglicane dite *Christ-Church* au mont Sion, à l'est de la Tour de David, on découvrit un autre aqueduc taillé dans le roc et couvert d'une voûte dont les voussoirs sont d'assez grand appareil; de distance en distance, la voûte est munie d'ouvertures ou de puisards. Le canal se dirige vers la vallée large; mais à cause du détritus qui l'encombre, M. Johns, l'architecte de l'église, n'a pu le suivre que sur une longueur de 68 mètres. Il trouva

(1) Cyrille de Scythopolis (*Vita S. Sabæ*, éd. Cotelerius, *Eccl. gr. mon.*, t. III, Paris, 1686, p. 334), parlant de la sécheresse qui dura cinq ans au commencement du VIe siècle, dit que « les eaux de Siloé et des Lucilliennes, *Lucillianarum*, vinrent à tarir; en outre les sources de Colonia et de Lifta, *Nephtus*, diminuèrent considérablement. » Les eaux des *Lucilliennes* semblent bien avoir formé une des sources de Jérusalem, et il faut la chercher plutôt au nord-ouest de la ville qu'au sud-est, où, d'après le même historien, on a creusé un puits très profond qui correspond fort bien au Bir-Ayoûb.

(2) *A bit of the ancient Upper Gihon aqueduct*, *P. E. F. Quart. St.*, 1903, p. 157.

à toute la construction un cachet de grande antiquité (1).

Cet aqueduc n'était pas inconnu au moyen âge. Vers l'an 1172, Théodoric parle d'une piscine profonde située au nord de l'entrée principale de l'esplanade du temple, de laquelle, dit-il, un passage souterrain conduit à la basilique du Saint-Sépulcre (2). Rien n'a encore été retrouvé de ce passage, à moins qu'il ne soit celui dont parle Moudjir-ed-Dîne trois siècles plus tard. « David, dit l'historien arabe, fit construire un souterrain entre la porte de la Chaîne (*au Haram*) et la citadelle sa demeure, (*la Tour de David*) (3). » Les historiens arabes font remonter tous les anciens travaux à David ou à Salomon. Quant au tunnel de Moudjir-ed-Dîne, il fut retrouvé. M. Wilson, en explorant les abords du viaduc qui reçut son nom, rencontra une piscine appelée El Bourak, d'où monte une galerie voûtée dans la direction de la porte de Jaffa (4). C'est sans doute l'extrémité de l'aqueduc découvert devant l'église anglicane, et si l'explorateur ne voit dans la maçonnerie qu'un travail de l'époque romaine, rien n'empêche que son origine ne remonte plus haut. Dans cette ville si souvent bouleversée, ces genres de travaux ont dû être successivement restaurés ou reconstruits.

Enfin, la position même du Birket Mamillah, à faible distance de la ligne de faîte qui partage les

(1) J. W. Johns, *The anglican church on Mount Sion*, p. 9-10. — Cfr. Robinson, *Neuere bibl. Forschungen*, p. 318.

(2) *Libellus Theodorici*, éd. Tobler, Paris, 1865, p. 22.

(3) *Op. cit.*, p. 177.

(4) *Survey of W. Pal.*, *Memoirs*, *Jerusalem*, p. 193 et 203-205.

eaux, indique chez ses constructeurs d'autres préoccupations que celle de recueillir les eaux de pluie. MM. Robinson (1), Tobler (2), Guthe (3), V. Guérin (4) et d'autres explorateurs avaient déjà noté cette particularité et ne virent dans cette piscine creusée à la naissance de l'Hinnom qu'un réservoir destiné à recueillir les eaux d'une source voisine (5). Les nombreux et terribles tremblements de terre dont il est question dans l'histoire de la Ville sainte, expliquent comment les sources ont pu tarir ou trouver un autre cours. Dans un rayon d'une lieue autour de Birket Mamillah, coulent, à un niveau plus bas, plusieurs sources abondantes.

Il résulte donc des découvertes faites autour de la piscine Mamillah, que celle-ci envoyait ses eaux dans la piscine inférieure dite *d'Ezéchias*, ainsi que sur le flanc septentrional du mont Sion ; d'ici les eaux pouvaient être conduites avec une grande facilité au sein de la ville basse, le Millo ou l'Acra.

Cette eau devait provenir d'une source ; autrement on ne s'expliquerait pas pourquoi la piscine a été créée au haut de la vallée d'Hinnom, loin de la ville, et encore moins pourquoi elle était destinée à alimenter le palais d'Hérode.

A une époque, déjà fort éloignée, un canal, taillé dans le roc, amenait les eaux directement de la

(1) *Neuere bibl. Forschungen* in Palæstina, Berlin, 1857, p. 318.
(2) *Op. cit.*, t. II, p. 62.
(3) *Palæstina in Bild und Wort*, Stuttgart, 1883, t. II, p. 117.
(4) *Jérusalem*, Paris, 1889, p. 237.
(5) Tout le long de la vallée, on pouvait établir des étangs beaucoup plus rapprochés de la ville et bien plus aptes à recueillir les eaux pluviales, comme en témoigne le Birket es Sultan, au pied du flanc occidental du mont Sion.

source, de la petite éminence qui domine Mamillah au nord-ouest, dans le bassin en partie creusé dans le roc et que la tradition continue à appeler la « piscine d'Ezéchias ». Tout cela nous ferait assez bien comprendre le fameux passage : « C'est Ezéchias qui boucha les sources du Gihon supérieur et les conduisit en bas à l'occident de la ville de David (1). »

II. — Le champ du Foulon.

Le Gihon supérieur, ou la piscine Supérieure, servait d'ordinaire à l'ennemi, semble-t-il, de base d'opération pour l'investissement de la ville. Deux fois, sous Achaz et sous Ezéchias, nous voyons les défenseurs organiser la résistance en portant tous leurs efforts vers ce point, et une fois l'armée de Sennachérib y établit effectivement son camp.

Qui jette les yeux sur une carte de la ville et se rappelle ses principaux sièges, songe tout naturellement au nord, ou au nord-ouest. Mais, comme la piscine Supérieure était située sur le « chemin du champ du Foulon », essayons de préciser l'orientation de ce lieu.

Retournons au temple d'Achaz, au moment où la guerre syro-éphraïmite menace Jérusalem.

Isaïe est envoyé vers le roi, chargé de lui faire sa célèbre prophétie d'Emmanuel. Aussitôt il court le trouver « à l'extrémité du canal de la piscine Supérieure, sur le chemin du champ du Foulon (2). » C'est

(1) *II Par.*, XXXII, 30.
(2) *Is.*, VII, 3.

là que, remarque le R. P. Condamin, « terrifié à la nouvelle de l'approche des ennemis, Achaz, probablement pour voir comment on pourrait s'approvisionner d'eau en cas de siège, ou pour surveiller les travaux de défense (1), s'était rendu « à l'extrémité du canal de la piscine Supérieure, sur le chemin du champ du Foulon », peut-être à l'ouest de Jérusalem, peut-être plutôt au nord de la ville (2). » La déduction est très juste, d'autant plus que les prophètes, et cela paraît bien avoir été le cas ici, s'inspiraient dans leurs oracles des circonstances du moment. Or l'oracle d'Emmanuel engage à ne pas craindre les rois coalisés, et à ne pas recourir aux moyens humains pour sauver un trône et un peuple, dont Dieu lui-même est le protecteur. Le cadre topographique suggéré par le savant Jésuite se recommande, surtout si l'on songe à la position stratégique de la Ville sainte.

Au nord-ouest en effet s'étend une plaine ondulée, autrefois riche en sources, et qui domine légèrement la ville entourée de vallées profondes sur tous les autres côtés. C'était une position choisie pour le déploiement d'un camp ; Romains et Croisés surent en tirer profit. De quelque côté que vint l'ennemi, c'était là son débouché naturel ; et cela restait vrai même pour qui venait du sud (3). En effet

(1) Ou mieux, pour boucher les sources et en détourner les eaux, comme le fit son successeur.

(2) *Le livre d'Isaïe*, Paris, 1905, p. 60.

(3) Les Philistins venant du sud-ouest débouchaient toujours dans la vallée de Raphaïm, au sud-ouest de Jérusalem, pour attirer les Hébreux en rase campagne, un peu loin de la ville. Est-ce peut-être à cause de cela qu'Eusèbe indique la vallée « des Rephaïm au nord-ouest de la ville », pour rapprocher davantage leur camp de la cité ?

l'ancienne route d'Hébron et de Bethléem, encore la seule au moyen âge (1), conduit au Birket Mamillah, où apparaît la ville de Jérusalem.

C'est bien par là que passait déjà de son temps le lévite d'Ephraïm, parti de Bethléem pour Gabaa (Djéba). Or, arrivé « en face de Jérusalem », son domestique lui dit : « Viens et nous nous rendrons dans la ville des Jébuséens, que voilà et nous y passerons la nuit (2). » Paroles incompréhensibles si la cité jébuséenne se fût trouvée sur la colline orientale à l'Ophel ; car, venant de Bethléem par l'ancienne route, le lévite n'aurait pu l'apercevoir à cause des montagnes qui l'entourent au sud et à l'ouest (3). Si au contraire elle s'élevait sur le Sion traditionnel, il se trouva « en face d'Urusalim » en arrivant à la piscine Mamillah.

La vaste prairie, un peu concave, qui entoure la célèbre piscine, se recommande en outre pour les foulons et les blanchisseurs (4), tout comme les

(1) Au temps des Croisés, l'unique chemin de Jérusalem à Bethléem passait près du Birket Mamillah, où se trouvait le cimetière des chanoines du Saint-Sépulcre, devenu depuis cimetière musulman. (Voir *Cartulaire des Hospitaliers de S. Jean*, éd. Delaville Le Roulx, t. I, n° 554, p. 376. — *Cartulaire du S. Sépulcre*, éd. Rozière, p. 234). Ce chemin qui passe derrière la colline à l'ouest de Jérusalem, et qui laisse la gare du chemin de fer à droite, est encore fréquenté par les piétons, même par les voitures. Après le départ des Croisés, l'immense digue que Germain jeta à travers l'Hinnom pour y établir, sur les ruines d'une ancienne piscine, celle qui porte le nom de Birket es Sultan, fut utilisée comme viaduc, puis le nouveau sentier fut transformé peu à peu en route carrossable.

(2) *Jud.*, XIX, 10-13.

(3) Cela resterait vrai même dans l'hypothèse que de Bethléem une route passât par monts et par vaux à l'orient de Jérusalem. De ce côté, les montagnes cachent aussi la vue de l'Ophel.

(4) D'après l'interprétation de M. Maspéro (*op. cit.*, t. III). — L'industrie des foulons ne consistait pas seulement à fouler le drap, mais aussi

sources du voisinage évoquent la piscine Supérieure et l'eau captée à l'approche de l'ennemi. Qu'on se rappelle ce que nous avons dit au paragraphe précédent. Nous n'oublions pas, cependant la cachette des émissaires de David, la fontaine de l'Espion qui dans le Targum porte le nom de fontaine du Foulon, ni la piscine du Foulon d'Eusèbe, alimentée par elle dans le voisinage de Siloé, ni le monument du Foulon que Josèphe connaît au nord de Jérusalem. Mais nous préférons chercher le « champ du Foulon » à l'ouest de la ville. La raison en est, parce que ces dénominations ne nous paraissent guère attestées pour l'antiquité ; elles sont de dates récentes, tandis que « l'extrémité du canal de la piscine Supérieure, » que la Bible rattache « au champ du Foulon », nous conduit manifestement au nord-ouest de la ville.

Il est assez curieux qu'au VIIe siècle la porte située au nord de celle de Jaffa s'appelait encore « *Porta villæ fullonis* », comme le rapporte Arculfe (1).

Le champ du Foulon apparaît de nouveau dans

à blanchir les tissus de chanvre et de lin, comme cela ressort du récit de la Transfiguration par saint Marc, IX, 2. « Les vêtements devinrent resplendissants et blancs comme la neige, tels qu'un foulon sur la terre ne peut les faire de cette blancheur. »

(1) Le pèlerin énumère les portes de Jérusalem dans l'ordre suivant : « La première porte est celle de David à l'occident du mont Sion ; la deuxième, la porte de la maison du Foulon ; la troisième, la porte de Saint-Etienne ; la quatrième, la porte de Benjamin ; la cinquième, la petite porte de laquelle on descend par des degrés dans la vallée de Josaphat ; la sixième, la porte des Théquites. » (*De locis sanctis*, éd. Tobler et Molinier, *Publ. de l'Or. lat.*, p. 143). — Félix Fabri (1480-1483, *Evagatorium*, éd. Hassler, t. I, p. 28) écrit : « Du mont Sion, nous allâmes à la Tour de David vers l'occident, et de là nous avançâmes à la porte des Poissons ou des Négociants, à l'angle où le mur occidental se joint au mur septentrional. De cet angle nous nous rendîmes au *champ du Foulon* où il y a aujourd'hui une mosquée et le cimetière des Sarrasins. » C'est l'emplacement du Birket Mamillah.

l'Ecriture sainte à l'occasion de l'invasion assyrienne de Sennachérib en Judée. Celle-ci est un épisode de la lutte à mort que se livraient l'Egypte et l'Assyrie. La Syrie et plus spécialement la Palestine était leur champ de bataille.

Lorsque en 701 le terrible conquérant tourna ses armes contre le royaume des Pharaons, il songea d'abord à s'assurer du pays qu'il traversait. « Il monta contre toutes les villes fortes de Juda et s'en empara (1). » Effrayé des rapides succès de l'ennemi, Ezéchias offrit sa soumission et fit porter à Lachis (2), au quartier général de Sennachérib, un tribut considérable exigé par le vainqueur. Celui-ci ne s'en contenta pas et voulut que la ville de Jérusalem se rendît à discrétion. Comme Ezéchias s'y refusa, Sennachérib envoya contre Jérusalem son tartan ou général en chef avec d'autres officiers à la tête de « forces imposantes (3) », pour obtenir la reddition de la ville par intimidation.

En débouchant à Jérusalem, l'armée assyrienne se trouva en face de la ville, comme le lévite d'Ephraïm, après être arrivée au Birket-Mamillah. Isaïe indique avec soin le lieu choisi par le général en chef pour établir le camp avant de notifier l'ultimatum au roi Ezéchias. « Le Rabsaqè prit position près du canal de la piscine supérieure sur le chemin du champ du foulon (4). » Il n'aurait pu choisir un

(1) *Is.*, XXXVI, 2. — Le prisme de Taylor compte « 46 villes fortes entourées de murs, et des villes plus petites sans nombre. » V. J.-B. Pelt, *op. cit.*, t. II, p. 229.

(2) Ville de Juda, au sud-ouest de Jérusalem, à la bifurcation des routes qui mènent en Palestine, en Egypte et dans le pays des Philistins.

(3) *Is.*, XXXVI, 2

(4) *Is.*, XXXVI, 2. — Cf. *IV (II) Reg.*, XVIII, 17.

emplacement plus favorable pour remplir sa mission que le terrain pourvu de sources qui s'étend au nord-ouest de la ville, et on se figure aisément entre le Birket-Mamillah et le nord du mont Sion les scènes qui eurent lieu pendant son entrevue avec les représentants du roi de Juda.

Le R. P. Lagrange cependant croit que les bataillons assyriens devaient s'approcher de la ville par la vallée de Cédron ; là ils établirent leur camp. Cette opinion étonnera peut-être les stratégistes : s'approcher d'une ville ennemie, qui se prépare à la défense, à travers une gorge profonde dominée par les remparts, alors qu'on a le choix d'une route ouverte et naturelle, où les surprises n'étaient pas à craindre, ne recommande guère le talent militaire des Assyriens, dont « nul ne faiblit, ne chancelle, ne dort ni ne sommeille (1). »

La raison qu'en donne le docte professeur n'est guère suggérée par la méthode historique appliquée à l'Ancien Testament (2). Il faut que les Assyriens soient arrivés « près du mur de la ville, près du palais, *puisqu'ils appellent le roi* (3). » « Nous sommes toujours ramenés, ajoute-t-il, quand il

(1) *Is.*, VII, 27.

(2) L'opinion du R. P. Lagrange venait d'être lancée un peu auparavant par le Rév. S[t] Clair, en vue de soutenir le Sion à l'Ophel. (*The Fuller's field*, *P. E. F. Quart. St.*, 1891, p. 189). Aussi s'attira-t-il de la part de son collègue, le Rév. Birch, champion de l'Ophel, cette réplique un peu vive : « On croit communément, dit le Rév. S[t] Clair, que la piscine supérieure est la fontaine de la Vierge. — *Communément* plus une idée est drôlatique et plus elle trouve du crédit. Le Rév. S[t]-Clair oublie d'ailleurs de nous dire quels sont ceux qui croient une pareille chose, et pour quelles raisons. » (*The gutter not near the Fuller's field*, *P. E. F. Quart. St.*, 1891, p. 254.

(3) *Op. cit.*, p. 33-34.

s'agit d'Ezéchias, à la colline orientale (1). »

L'auteur du livre des Rois a une idée plus juste de la situation, lorsqu'à la demande des envoyés de Sennachérib il fait sortir de la ville pour parlementer avec eux Eliakim, l'intendant de la maison du roi avec le scribe et le mazkir. Ce sont eux qui transmettent au roi les propositions des assiégeants (2).

Josèphe aussi comprend diversement le « vocaverunt regem ». « Lorsqu'ils étaient arrivés à Jérusalem, dit-il, et qu'ils eurent établi leur camp, ils invitèrent Ezéchias, *par l'entremise d'un messager*, à venir conférer avec eux (3). » Il est donc inutile de chercher le camp des Assyriens sous les fenêtres du palais royal, au fond du Cédron.

Le tartan, s'adressant aux représentants du roi, éleva la voix et parla en langue judaïque, pour se faire comprendre aussi par le peuple qui se tenait sur les remparts (4). M. W. Ewing conclut de là que le champ du Foulon ne doit pas se chercher près d'Aïn-Rogel ou la fontaine de la Vierge, mais vers le Birket-Mamillah, parce que du haut des remparts « le peuple n'aurait pu suivre la conversation engagée au fond de la vallée de Cédron (5). » Cela ne fut possible qu'à l'angle nord-ouest du mont Sion, qui seul n'était pas protégé par une vallée profonde.

Rien donc n'autorise à placer le champ du Foulon, où campa l'armée de Sennachérib, à l'orient de la ville, et d'y voir un argument décisif en faveur de

(1) *Id.*, *Ibid.*
(2) *IV* (*II*) *Reg.*, XVIII, 18.
(3) *Ant. jud.*, X, I, 2.
(4) *IV* (*II*) *Reg.*, XVIII, 26.
(5) Hastings. *Dict. of the Bible*, t. II, p. 72, art. *Fuller's field*.

l'antique Sion à l'Ophel. Loin de trouver Gihon ou la piscine supérieure à la fontaine de la Vierge, au torrent du Cédron, nous sommes sans cesse ramenés au nord-ouest de Jérusalem, dans le rayon du Birket-Mamillah.

III. — Les travaux d'Ezéchias.

Ezéchias ne se fit pas l'illusion que Sennachérib, tout en cherchant à terrasser l'Egypte, châtierait aussi Juda qui se trouvait sur sa route, et qui par moments s'était ligué contre elle avec sa rivale. Lorsqu'il vit les places fortes de son royaume tomber l'une après l'autre entre les mains du puissant monarque, il comprit que le tour de Jérusalem, la capitale, viendrait et « il tint conseil avec les princes et les hommes courageux pour boucher les sources qui étaient hors de la ville, et il assembla une nombreuse multitude et il boucha toutes les sources et le cours d'eau qui courait au milieu du pays (1), disant de peur que le roi d'Assur ne vienne et ne trouve de l'eau en abondance (2). » « Et il boucha les sources de Gihon supérieur et les conduisit en bas à l'ouest de la ville de David (3). » Il emmagasina les eaux du vieil étang dans un réservoir entre les deux remparts (4) ; car non seule-

(1) « Le cours d'eau qui courait au milieu du pays » doit signifier le filet d'eau, qui de la piscine Supérieure s'écoulait librement à travers l'Hinnom jusqu'au confluent de la vallée du Cédron et de la vallée centrale, au sud de la piscine de Siloé.

(2) *II Par.*, XXXII, 3-4.

(3) *II Par.*, XXXII, 30.

(4) *Is.*, XXII, 11.

ment il détruisit des maisons pour restaurer le mur ruiné et le pourvoir de tours, mais il construisit encore une seconde enceinte extérieure, puis il répara le Millo dans la ville de David et fit des armes et des boucliers (1).

Nous devons ces renseignements aux anciennes annales du royaume (2), corroborées par les récits d'Isaïe. Faisant allusion au désarroi où était jetée la ville à l'annonce de la marche victorieuse des Assyriens, il disait :

> « Et vous regardez, en ce jour,
> l'arsenal du palais de la forêt ;
> Et les brèches de la ville de David,
> vous voyez qu'elles sont nombreuses.
> Vous recueillez les eaux de la piscine inférieure ;
> vous comptez les maisons de Jérusalem,
> vous en abattez pour fortifier le rempart.
> Vous faites un bassin entre les deux remparts,
> pour recevoir les eaux de la vieille piscine.
> Et vous ne regarderez pas Celui qui a fait cela (3). »

Essayons de localiser ces données.

La « piscine inférieure » est selon toute vraisemblance la piscine de Siloé dont les eaux coulaient doucement au temps d'Achaz (4).

Les sources bouchées, afin de soustraire l'eau à l'ennemi, seront à chercher dans la région du nord-ouest, et la vieille piscine sera le Birket-Mamillah. « Beaucoup pensent, dit le R. P. Knabenbauer, que la *piscine ancienne* est celle que le même prophète

(1) *II Par.*, XXXII, 5.
(2) *II Par.*, XXXII, 32.
(3) *Is.*, XXII, 8-11, trad. P. Condamin, *op. cit.*, p. 146.
(4) *Is.*, VIII, 6.

appelle *piscine supérieure* (VII, 3), et qu'elle est aussi le Gihon supérieur (II Par. XXXII, 30). Aujourd'hui on l'appelle Birket-Mamillah (1). »

C'est là l'idée de M. Trochon (2), et de MM. Robinson, Gregg, Merill, dont nous avons rapporté les découvertes, ainsi que de beaucoup d'exégètes (3).

Parmi ceux qui suivent l'hypothèse qu'Ezéchias est l'auteur du tunnel de Siloé, plusieurs se voient contraints d'admettre deux sources portant le même nom : le « Gihon supérieur » à l'occident de la ville et le « Gihon *in convalle* » à la fontaine de la Vierge (4). « Il faut distinguer cette source, dit par exemple M. Guérin, d'une autre source de même nom, qui alimentait la piscine du Gihon supérieur, le Birket-Mamillah de nos jours (5). » M. l'abbé Lesêtre reconnaît également qu'Ezéchias détourna les eaux du Gihon supérieur, de la piscine Mamillah, pour les diriger dans la piscine neuve « à l'occident de la ville et qui porte encore le nom d'étang d'Ezéchias (6). »

Quelque grandiose que puisse paraître ce travail, il pouvait cependant être mené assez rapidement ; car, exécuté à ciel ouvert, on pouvait y employer « une grande multitude (7). »

L'explication paraît de tout point satisfaisante ;

(1) *Comm. in Isaiam, pars prior*, Paris, 1884, p. 424-425.

(2) M. Trochon remarque que la piscine supérieure, dont on amenait l'eau dans un bassin neuf, pouvait à juste titre être appelée par opposition « piscine ancienne. » (*Les prophéties d'Isaïe*, Paris, 1876, p. 123.)

(3) Voir : Clair, *Le livre des Rois*, t. II, p. 525.

(4) Nous verrons au paragraphe suivant ce qu'il faut entendre par ce Gihon.

(5) *Jérusalem*, p. 204, n. — Cfr. *Id.*, p. 237.

(6) Vigouroux, *Dict. de la Bible*, t. I, col. 803, art *Aqueduc*.

(7) *II Par.*, XXXII, 4.

cependant on s'est demandé si elle répondait à la donnée biblique « à l'ouest de la ville de David ? »

Remarquons d'abord que la piscine de Siloé, à laquelle on voudrait donner la préférence, est au sud plutôt qu'à l'ouest de l'Ophel. Remarquons ensuite que « à l'occident de la ville de David » est rendu « au milieu de sa ville » par le fils de Sirach. Voici le texte : « Ezéchias fortifia sa ville, et conduisit l'eau au milieu d'elle et creusa le rocher avec le fer et il boucha des montagnes en réservoir (1). » Ce n'est donc pas au milieu de la ville telle que l'a laissée le roi-prophète en mourant, que furent introduites les eaux déviées à l'approche de Sennachérib ; mais elles furent conduites dans la ville telle qu'elle était constituée au temps d'Ezéchias. C'est dans *sa ville*, c'est-à-dire celle de David, qu'Ezéchias, à l'exemple de Salomon, venait d'élargir par une nouvelle enceinte, et c'est précisément ce nouveau quartier qu'il avait à pourvoir d'eau.

Même remarque pour l'expression « ville de David ». Le R. P. Lagrange lui-même reconnaît qu'elle n'est pas toujours prise dans un sens restreint (2) et que par extension elle s'applique souvent à la ville de Jérusalem tout entière. Ainsi le prophète Isaïe dit aux habitants de la Ville sainte : « Vous inspecterez (*c'est-à-dire vous réparerez*) toutes les brèches de la ville de David (3). » Le pro-

(1) *Eccli.*, XLVIII, 19, d'après les fragments du texte hébreu. Voir Clermont-Ganneau, *Recueil d'arch. or.*, Paris, 1904, t. VI, p. 108. — De toutes les variantes de ce passage, le texte original est encore celui qui nous autorise le moins à chercher les travaux d'Ezéchias au fond d'une vallée.

(2) *Op. cit.*, p. 30.

(3) *Is.*, XXII, 9.

phète entend évidemment les murs de la ville tout entière, sans exclure ceux qui renfermaient le temple et le quartier royal depuis le règne de Salomon. Puis, Ezéchias, non content de réparer les brèches, construisit une nouvelle enceinte pour protéger le faubourg extérieur qui s'était formé au nord. Sous le règne suivant, la ville fut prise et saccagée par les Chaldéens, et Manassès, dit l'auteur des Chroniques, « rebâtit le mur extérieur de la ville de David (1). » C'est le mur construit par Ezéchias. Ce qui est la ville de David pour un écrivain sacré est la ville d'Ezéchias pour un autre et « la ville de Jérusalem » pour un troisième. « Comment il fit une piscine, dit l'auteur du IVe livre des Rois en parlant d'Ezéchias, et un aqueduc et comment il introduisit l'eau dans la ville, cela n'est-il pas écrit dans le livre des annales du roi de Juda (2) ? »

Et puis, pourquoi l'auteur sacré aurait-il voulu spécifier, en termes d'ailleurs fort vagues, que le roi amena l'eau à l'occident de la ville jébuséenne. On ne voit point en quoi cela pouvait intéresser la gloire du pieux monarque, ou l'édification du peuple juif. En tout cas, il faudrait démontrer que cette distinction était dans la pensée de l'écrivain, et la démonstration reste encore à faire (3).

(1) *II Par.*, XXXIII.

(2) *IV* (*II*) *Reg.*, XX, 20. — Retenons que dans tous ces passages l'eau est introduite dans l'intérieur de la ville. La piscine de Siloé se trouva toujours à l'extérieur, comme on verra plus loin.

(3) Voici comment le R. P. Lagrange prouve que ces mots « à l'occident de la ville de David » signifient « à l'ouest de l'antique Sion » : « On a déjà vu quelque chose de ses rapports (*ceux de Gihon*) avec la cité de David. C'est de cette cité qu'il s'agit lorsque l'Ecclésiastique nous dit : « Ezéchias fortifia sa cité et introduisit Gog au milieu d'elle » (XLVIII, 9), puisque le passage parallèle des Paralipomenes indique que les eaux ont

Venons-en au deuxième mur construit par Ezéchias. Isaïe, d'abord, parle du nouveau bassin construit « entre les deux remparts (1). » Les Chroniques disent qu'Ezéchias avait élevé « à l'extérieur un nouveau mur (2). » La Bible ne détermine pas le tracé de cette nouvelle enceinte. Mais Josèphe nous apprend qu'elle prit son point de départ de la première enceinte à la porte de Gennath, enveloppa la région septentrionale et se prolongeait jusqu'à l'Antonia (3).

La porte de Gennath ou des Jardins, se trouvait, d'après le sentiment commun des savants, dans le voisinage de la Tour de David. En 1886, on découvrit au nord de la caserne turque les vestiges d'un antique rempart dont le prolongement passe à l'ouest de la piscine d'Ezéchias (4). Ce même mur fut retrouvé sur plusieurs autres points au sud et à l'est du monticule de Golgotha (5), de même qu'on a constaté l'existence d'un fossé hors de l'ancienne porte appelée

été amenées à l'occident de la cité de David » (*II Par.*, XXXII, 30). *Op. cit.*, p. 33. — Comme démonstration, c'est peu !

(1) *Is.*, XXII. 11.

(2) *II Par.*, XXXII, 5.

(3) *Bell. jud.*, V, IV, 2.

(4) Le R. P. Lagrange (*op. cit.*, p. 23) prétend que la second enceinte prit son point de départ sur la première, « probablement à mi-chemin entre la porte de Jaffa et l'enceinte du Haram. » Il insinue (p. 21) que le Birket Hammâm el Batrak, « piscine située aujourd'hui dans la ville », se trouvait à l'origine hors des remparts. Il aura sans doute changé d'opinion, depuis que le R. P. Vincent (*La deuxième enceinte de Jérusalem*, *Revue Biblique*, 1902, p 34-39) a démontré que ces deux hypothèses sont insoutenables.

(5) Voir Sélah Mérill, *Recent discoveries at Jerusalem*, *P. E. F. Quart. St.*, 1886, p. 21-24. — C. Schick, *The second Wall*, *Id.*, 1887, p. 217-221. — *New excavations*, *Id.*, 1893, p. 191-193. — *Notes*, *Id.*, 1894, p. 146-147. — Grâces à ces découvertes, il est scientifiquement constaté qu'avant Hérode Agrippa le Golgotha traditionnel se trouvait en dehors de la ville.

(P. 150-151)



Fig. 22. — Birket Hammam el Bathak, ou piscine d'Ézéchias, vue de l'ouest.

Judiciaire par les chrétiens (1) et une contre-escarpe taillée dans le roc un peu plus au nord (2).

La piscine traditionnelle d'Ezéchias se trouve donc littéralement « entre deux remparts », l'enceinte du mont Sion d'un côté et la deuxième enceinte d'un autre côté. Celle-ci est l'œuvre d'Ezéchias, puisque son fils, comme nous le verrons au paragraphe suivant, la restaura depuis la porte des Poissons (3) qui, d'après Néhémie (4) et Sophonie (5), occupait l'angle nord-ouest du deuxième rempart.

Mais le R. P. Lagrange fait remarquer qu'un siècle plus tard, pendant que les Chaldéens pénétrèrent en ville par le nord, le roi Sédécias s'enfuit par le sud, « par la porte qui est entre le mur double donnant sur le jardin du roi (6). » Que faut-il entendre par une « porte qui est entre un mur double » ? Le docte professeur ne le dit pas ; mais oubliant les informations fournies par la Bible sur le mur septentrional, et ne tenant pas compte des travaux exécutés depuis la mort d'Ezéchias jusqu'à la fuite de Sédécias, pas

(1) Voir Fr. Liévin de Hamme, *Guide Indicateur de T. S.*, 4e éd., t. I, p. 156.

(2) Voir Wilson, *Carte top. de Jérusalem*, 1900. — Du mur septentrional de la deuxième enceinte on n'a encore découvert aucune trace, aucune fouille n'ayant été entreprise jusqu'ici dans ces parages. M. Warren (*The recovery of Jerusalem*, p. 281-284), puis M. Clermont-Ganneau (*Archaeological researches*, t. I, p. 57, 78-84) ont seulement constaté que ce mur ne passait pas au sud de l'Hospice austro-hongrois. Nous savons par le livre de Néhémie qu'avant l'exil déjà le mur septentrional était muni de la porte des Poissons vers l'ouest, de celle des Troupeaux vers l'est et d'une tour nommée Hananéel entre les deux. Entre l'enceinte et le temple existait la tour Birah, la Bâres de Josèphe, dont Hérode fit la forteresse Antonia.

(3) *II Par.*, XXXIII, 14.

(4) *Neh.*, III, 3 ; — XII, 38 ; — XIII, 16.

(5) *Soph.*, I, 10.

(6) *Op. cit.*, p. 33.

même de ceux de Manassès, il affirme à plusieurs reprises que le mur extérieur élevé par Ezéchias passa au sud de Siloé (1) et il conclut de ses affirmations que le canal et la piscine de ce nom sont l'œuvre du pieux monarque.

Malheureusement, nous savons par Josèphe que la piscine de Siloé n'était pas renfermée dans la ville (2); le livre de Néhémie nous apprend de même que le mur méridional passait au nord de la piscine (3). Les fouilles de M. Bliss vinrent confirmer ces données et montrer la « porte entre le double mur », l'unique porte au sud-est de la ville, au pied du mont Sion, dans la première enceinte de Josèphe (4). L'épisode de Sédécias a donc été introduit assez maladroitement dans le débat (5).

C'est donc au nord-ouest de la cité qu'il faut chercher le mur extérieur élevé par Ezéchias (6). Dans

(1) *Op. cit.*, p. 32, 33, 34.

(2) *Bell. jud.*, V, IV, 2. — V, IX, 4.

(3) *Neh.*, III.

(4) Nous y reviendrons plus loin, dans un paragraphe à part.

(5) M. Guthe et M. Bliss n'ont découvert au midi de la ville, près du Jardin du Roi, qu'une seule porte, celle de la Fontaine, à l'angle sud-est du mont Sion.

(6) Au IIe siècle ap. J.-C., le Targum, après avoir placé Adonias sur le rocher en face de la fontaine de la Vierge, l'Aïn Rogel, la fontaine de l'Espion, ou du Foulon, conduit Salomon à la *piscine de Siloé*, miniature du prétendu Gihon d'Egypte, du Nil. Il fut suivi pour le lieu du sacre de Salomon par le traducteur syriaque et par le traducteur arabe. Mais ceux-ci ne confondent le Gihon supérieur d'Ezéchias ni avec la piscine de Siloé ni avec la fontaine de la Vierge. Pour ne pas créer d'équivoque, ils parlent des travaux d'Ezéchias sans prononcer le mot de Gihon. « C'est ce même Ezéchias, lit-on dans la version syriaque, qui boucha l'ouverture des eaux de la fontaine Supérieure et les dirigea dans le fossé occidental de la cité de David. » (*II Par.*, XXXII, 30, Biblia polygl. éd. Walton). La version arabe s'exprime en ces termes : « Il détourna aussi les fontaines supérieures de leur lit et les dirigea dans le puits occidental qui est dans la cité de David. » (*Id.*, *Ibid.*). On ne cherchera certes pas ce *puits* sur l'Ophel !

cette même région se trouvaient les sources qu'il boucha, les conduits qui captèrent l'eau au bénéfice de la cité et le nouveau « bassin entre les deux remparts. » C'est là qu'il y avait le Gihon supérieur dont les eaux furent amenées « à l'occident de la ville de David », dans « l'intérieur de la ville d'Ezéchias. »

Que notre Gihon soit imaginaire et se réduise à un expédient à peine discutable, et que par-dessus le marché il place la cité de David dans le quartier du Saint-Sépulcre, personne, croyons-nous, ne le prétendra sérieusement. Et cependant c'est le R. P. Lagrange qui l'écrit ! Mais il faut citer : « C'est précisément ce texte (II Par., XXXII, 30), dit-il, qui a forcé ceux qui placent la cité de David près de la porte de Jaffa (!), à imaginer un autre Gihon dont les eaux viendraient aboutir à l'occident de la ville. Nous avons vu *(où cela ?)* ce qu'il faut penser de cet expédient *(!!)*, qui placerait la cité de David dans le quartier du Saint-Sépulcre *(!!!)* (1). »

Vraiment, on se demande par quel genre de *lapsus calami* le savant auteur a qualifié de la sorte les théories de ceux qui reconnaissent le bien fondé de l'opinion traditionnelle, et qui localisent la « ville de David », non « à la porte de Jaffa », mais au mont Sion, alors que l'authenticité du Saint-Sépulcre a été, en réalité, mise en question par leurs contradicteurs, en vertu de leurs théories nouvelles, comme l'a été celle du Saint-Cénacle. Chose suggestive ! Dès la première page, le Révérend Père tranquillise les lecteurs de la *Revue Biblique*, en écrivant : « Il ne s'agit ici que de la topographie générale de la ville. Les

(1) *Op. cit.*, p. 34.

Lieux saints, le Cénacle et le Saint-Sépulcre en particulier, ne sont pas touchés. Le système proposé laisse complètement en dehors la question du Cénacle, et fournit, croyons-nous, un moyen facile de défendre l'authenticité, d'ailleurs certaine, du Saint-Sépulcre (1). » Pourquoi, à côté de sa thèse, manifeste-t-il sa préoccupation de sauver les souvenirs chrétiens?...

Pauvre apologétique, si elle en est réduite à ces extrémités. Aussi ne considérons-nous pas ces questions comme une affaire de sentiment, mais plutôt comme un ensemble de choses qu'il s'agit d'étudier objectivement... bien assurés que la vérité n'a rien à craindre de nos recherches, mais ne peut qu'y gagner.

IV. — Le mur de Manassès.

Avant d'attaquer Jérusalem, qui était bien fortifiée, Sennachérib attendit l'armée égyptienne et lui infligea une sanglante défaite à Altaku. Tranquille de ce côté, il se tourna vers la Ville sainte, quand une peste terrible décima son armée et l'obligea de renoncer à son entreprise (2).

Les Assyriens cependant revinrent plus tard pour dompter le soulèvement de tous les roitelets d'Occident. Cette fois-ci, Jérusalem fut prise par Assurbanipal, petit-fils de Sennachérib (668-626), et Manassès, fils d'Ezéchias, conduit en captivité.

(1) *Op. cit.*, p. 17.
(2) « L'ange du Seigneur frappa l'armée assyrienne et y tua 185,000 hommes. » *IV* (*II*) *Reg.*, XIX, 35. — Cfr. *Is.*, XXXVII, 6-7.

Remis en liberté, le roi de Juda consacra ses dernières années, jusqu'en 644, à réparer le mal qu'avait causé son idolâtrie d'autrefois, et s'occupa de la défense de la ville (1). Car le péril assyrien durait toujours, et c'est de ce côté que devaient venir ceux qui infligeraient à Juda le sort que subit le royaume d'Israël en 722.

Un texte des Chroniques fait allusion aux travaux de Manassès. « Il bâtit le mur extérieur de la ville de David, à l'ouest de Gihon dans la vallée et à l'entrée de la porte des Poissons et il entoura Ophel (2). »

Le texte manque de clarté, les interprétations diverses qu'il a reçues en témoignent. Son obscurité d'ailleurs ne date pas d'aujourd'hui. Les Septante suppriment dans plusieurs manuscrits toute mention du Gihon ; selon eux « il bâtit le mur extérieur de la ville de David de l'est au sud, dans le torrent, et à l'entrée de la porte des Poissons. » Selon d'autres manuscrits, il fit un travail pour entourer « l'inaccessible », c'est-à-dire le sanctuaire ? Plusieurs ne voient dans *Ophel* qu'un nom commun, une hauteur (3). Les versions syriaques et arabes, sans parler de l'Ophel, assurent que Manassès entoura Jérusalem tout entière d'un mur qu'il fit très très haut.

Somme toute, le texte n'offre guère de base solide aux déductions. Tout au plus est-on d'accord pour dire qu'il ne s'agit que *d'un* mur, et que celui-ci fut exhaussé. Mais où localiser ce mur ?

(1) *IV (II) Reg.*, XXI, 1-18. — *II Par.*, XXXIII, 1-20.
(2) *II Par.*, XXXIII, 14.
(3) V. C. Rückert, *op. cit.*, p. 53-59.

Le mur se rattache évidemment à la porte des Poissons; or Néhémie (1) et Sophonie (2) mettent celle-ci en relation avec le quartier neuf. Dès lors on place généralement la porte des Poissons au nord de la ville, et l'enceinte d'Ezéchias, ou deuxième enceinte, passe pour être l'objet de la restauration de Manassès (3). La ville de David est ici, comme en d'autres endroits, prise au sens large, pour la ville tout entière, cela est évident.

Mais quelle est cette vallée, *nahal*, dont parle notre texte? Le R. P. Lagrange et le R. P. Vincent y voient le Cédron; mais c'est en vertu d'une hypothèse érigée en principe. « Gibon est dans la vallée (II Par., XXXIII, 14), c'est-à-dire dans la vallée du Cédron, écrit le R. P. Lagrange, car *nahal* par rapport à Jérusalem signifie toujours le torrent de l'orient, par opposition à la simple vallée de l'occident et du sud, (*l'Hinnom*), qui est constamment nommé *Gé* (4). » Récemment le R. P. Vincent écrivit aussi, à propos de la vallée, *nahal*, parcourue par Néhémie : « Nahal ne peut s'appliquer à Jérusalem qu'à la vallée orientale, la seule où coule parfois un filet d'eau pendant les pluies d'hiver (5). »

Gesenius veut en effet que le mot *nahal* se rapporte toujours à la vallée de Cédron, comme celui de *gê* à

(1) *Neh.*, III, 3; — XII, 38; — XIII, 16.

(2) *Soph.*, I, 10.

(3) Il faut toujours excepter les professeurs de Notre-Dame de France, auxquels leur système de défense de l'Ophel fait dire que, jusqu'aux temps d'Hérode, « la cité, du moins dans la partie fortifiée, était située uniquement sur l'Ophel et le Moriah, » sauf la forteresse de Bethsour construite par les Machabées « au mont Sion actuel. » (*La Palestine*, p. 58.)

(4) *Op. cit.*, p. 31-32.

(5) *Les murs de Jérusalem d'après Néhémie*, *Revue biblique*, 1904, p. 61.

l'Hinnom; mais en pratique cette théorie souffre de grandes difficultés (1).

Dans la langue hébraïque il y a trois expressions pour représenter l'idée de vallée, *nahal*, *gè* et *èmeq*; mais chacune exprime une vallée d'un genre un peu différent. *Nahal* est employé pour désigner une vallée généralement arrosée par un cours d'eau. Tantôt c'est une rivière permanente, comme le Cison (2), l'Arnon (3) et le Jabok (4). Tantôt c'est un simple torrent d'hiver, comme le Qidron, le Gérar (5) et l'Escol (6).

Le mot *gè* n'est jamais employé pour un cours d'eau permanent. C'est une vallée qui recueille également les eaux de pluie, mais dont le cours semble moins torrentiel que celui du *nahal*. *Gè* accompagne toujours l'Hinnom (7).

Emeq représente un terrain bas, une dépression du sol d'une certaine étendue, apte à la culture. La vallée de *Rephaïm* est désignée par le mot *èmeq* (8), comme celle du Térébinthe (9).

On aurait néanmoins tort de prétendre que tous les écrivains bibliques aient suivi dans le choix de ces expressions *une même règle tracée d'une manière inflexible*. La vallée orientale, par exemple,

(1) V. Klaiber, *Noch einmal Zion, Davidstadt*, *Z. D. P. V.*, Leipzig, 1888, p. 34. — C. Rückert, *op. cit.*, p. 54-57.
(2) *Jud.*, VI, 7, 13; — V, 21.
(3) *Jos.*, XII, 1, 2.
(4) *Jos.*, XII, 2.
(5) *Gen.*, XXVI, 7.
(6) *Num.*, XIII, 25.
(7) *Jos.*, XV, 8; — XVIII, 16. — *Jer.*, VII, 32.
(8) *Jos.*, XV, 8; — XVIII, 16. — *II Reg.* (*II Sam.*). V, 18, 32.
(9) *I Reg.* (*I Sam.*), XII, 2, 19. — V. *Gesenius Hebrew and chaldean Lexicon*, éd. Prideaux Tregelles.

apparaît une fois sous le nom de « champs du Cédron (1) » et deux fois sous celui de « *èmeq* du Roi (2). » Puis Isaïe dit : « Vous qui immolez vos petits enfants dans les torrents (*nahal*) sous les rochers avancés (3). » Or on sait que le plus célèbre de ces *nahal* est précisément le *gè* Hinnom (4). On ne saurait donc établir un canon rigoureux sur l'emploi de ces diverses expressions, à Jérusalem moins qu'ailleurs.

La Ville sainte offre pour les études topographiques une particularité qui semble avoir échappé. A l'époque de la littérature biblique, toutes les collines, toutes les vallées et même les sources qui avoisinent la cité. ont leur *nom propre*. Seules les collines, les vallées et les sources situées dans l'enceinte n'en ont jamais reçu (5).

(1) *IV* (*II*) *Reg.*, XXIII, 4.

(2) *Gen.*, XIV, 17. — *II Reg.* (*II Sam.*), XVIII, 18.

(3) *Is.*, LVII, 5. — Cfr. *Is.*, VII, 19.

(4) Dans Joel III, 2, 16, il est question d'un *èmeq Josaphat*, *Dieu est juge*. Le nom symbolique de cette vallée semble renfermer une allusion à la vallée des *Bénédictions* (*II Par.*, XX, 22-26), où Josaphat rendit grâce à Dieu pour la facile victoire remportée sur les ennemis d'Israël. Eusèbe et saint Jérôme voient dans « l'émeq de Josaphat » le « nahal du Cédron. » (*Onomast.*, éd. Klostermann, p. 118, 170.)

(5) La grande colline occidentale n'a pas de nom dans la Bible; Sion est un autre nom d'Urusalim. Il en est de même de la colline orientale; après l'exil seulement, « la montagne montrée par le Seigneur à David, » (*II Par.*, III, 1) dut rappeler la célèbre terre de Moriah montrée par Dieu à Abraham. (*Gen.*, XXII, 2). Le Gareb se trouvait hors de la ville quand il figure dans les livres sacrés. Il devait en être ainsi pendant longtemps de l'Ophel, *petite hauteur*. — En dehors, chaque monticule même semble avoir sa désignation propre, le Golgatha, le Scopus, le mont des Oliviers, le mont du Scandale, etc. — A l'intérieur, les monuments, les palais, les tours, les portes, les corporations ou les noms des propriétaires des maisons servaient à indiquer les divers quartiers, comme on le voit par le livre de Néhémie et les œuvres de Josèphe. La vallée qui sépara la ville haute de la ville basse porta, à l'époque de l'historien, le nom des arti-

Par sa configuration, la vallée transversale appartient à la classe des *gê*, et la vallée centrale, qui est de même nature que le Cédron et qui pendant les pluies d'hiver reçoit autant d'eau que lui, appartient à la classe des *nahal* (1). Or, si les hagiographes avaient réservé les mots *gê* et *nahal* pour désigner d'une manière absolue l'Hinnom et le Cédron, quelle expression leur restait-il pour désigner les vallées qui traversent la cité, surtout la vallée profonde qui la divise en deux? Une étude attentive des textes nous permet de proposer plutôt la règle suivante : A Jérusalem, chaque fois que le mot *nahal* n'est pas accompagné du mot Qîdron ou d'un autre qualificatif qui spécifie la vallée orientale, il représente la vallée centrale. Par exemple, l'auteur du premier livre des Machabée raconte qu'un jour le mur « qui était le long du torrent, *nahal*, s'écroula. » Ses lecteurs, semble-t-il, n'auraient pas compris que le mot *nahal* tout court indiquât le Cédron ; aussi l'écrivain sacré a-t-il soin de faire suivre les mots « le long du torrent » par ceux de « du côté de l'orient (2). » La méprise entre le *nahal* de la ville et celui du Cédron n'était plus possible.

Dans le livre de Néhémie le mot *nahal* paraît également indiquer la vallée centrale.

A son arrivée à Jérusalem, Néhémie sortit secrè-

sans qui y travaillaient. Le *nahal* de Jérusalem était sa vallée large et profonde.

(1) V. Von Alten, *Die Davidstadt, etc., Z. D. P. V.*, Leipzig, 1880, p. 156. — Si un filet d'eau coule parfois dans la vallée de Cédron pendant les pluies d'hiver, il en est de même dans la vallée d'Hinnom. Cela ne se voit pas, sans doute, dans la vallée centrale, où depuis bientôt trois mille ans les eaux de pluie sont éconduites au dehors par des canaux souterrains.

(2) *I Macch.*, XII, 37.

tement pendant la nuit par la porte de la Vallée (1) pour se rendre compte par un coup d'œil rapide de l'état des remparts. Il passa devant la porte Sterquiline, arriva à la porte de la Fontaine, puis à la piscine du Roi (2). Jusque-là, le Pacha ne rencontra guère d'obstacle ; mais en remontant la vallée, *nahal*, pour revenir à son point de départ, il la trouva tellement encombrée de ruines, qu'il dût descendre de cheval et marcher à pied.

Nahal est-il ici la vallée centrale ou la vallée de Cédron ?

Néhémie n'avait aucun intérêt d'inspecter les alentours du temple. Plus d'un siècle auparavant les exilés retournés sous Zorobabel avaient obtenu le consentement du roi « d'élever à Jérusalem un temple au Dieu du ciel (3). » Puis, en dehors des murs du mont Sion, son itinéraire ne contient aucune allusion aux murs, aux portes ou autres

(1) Sous Amasias (*IV* (*II*) *Reg.*, XIV, 13. — *II Par.*, XXV, 23), Joas, roi d'Israël, détruisit le mur de Jérusalem « depuis la porte d'Ephraïm jusqu'à la porte de l'Angle, quatre cents coudées. » Ozias, fils d'Amasias, répara le désastre et « bâtit des tours à Jérusalem sur la porte de l'Angle et sur la porte de la Vallée » (*II Par.*, XXVI, 9). La porte de la Vallée se trouvait donc dans le même mur que la porte d'Ephraïm ou de Benjamin, qui s'ouvrait dans la première enceinte au nord du mont Sion (*Jer.*, XXXVII, 13 ; — XXXVIII, 7. — *Zach.*, XIV, 10. — *Neh.*, VIII, 16 ; — XII, 38). La porte de la Vallée répond à la porte de Gennath ou des Jardins de Josèphe (*Bell. jud.*, V, IV, 2) et, placée à 1,000 coudées au nord de la porte Sterquiline (*Neh.*, III, 13), elle nous ramène dans le voisinage de la porte de Jaffa.

(2) *Neh.*, II, 13-14. La Vulgate porte « aqueduc » du roi ; mais le mot hébreu *bérécah* signifie piscine. C'est le vaste bassin situé près de la piscine de Siloé et appelé par les Arabes *Birket el Hamra*, *l'Etang rouge*, de la couleur du ciment de briques pilées dont il est enduit. La porte de la Fontaine fut retrouvée par M. Guthe et M. Bliss à l'angle sud est du mont Sion, et la porte Sterquiline, ou porte des Esséniens de Josèphe (*Bell. jud.*, V, IV, 2), vers l'angle sud-ouest de la même colline.

(3) *Esd.*, VII, 23.

particularités, soit de la colline orientale, soit de la deuxième enceinte au nord. Il semble donc que, une fois arrivé à la piscine du Roi, il soit retourné à la porte de la Vallée en passant par la vallée centrale.

Les partisans de l'Ophel soutiennent au contraire que le gouverneur traversa la vallée centrale à la piscine du Roi (1), remonta la vallée de Cédron et arriva à la porte de la Vallée après avoir fait tout le tour de la ville. Ils n'expliquent pas comment Néhémie ait fait une si longue exploration sans que son récit en trahisse le moindre indice ; ils ne s'appuient que sur le sens qu'ils prêtent à *nahal*, et ajoutent que le Cédron était encombré de ruines provenant des remparts démantelés par les Chaldéens.

Dans ce cas, la vallée d'Hinnom devait l'être tout autant, et cependant le gouverneur venait d'y chevaucher sans difficulté. D'un autre côté, quelque réduite que fût la population de Jérusalem pendant l'exil, et même après l'exil (2), la nécessité de se rendre aux champs et dans les villages voisins n'aurait pas permis aux habitants de laisser le Cédron pendant plus d'un siècle et demi dépourvu d'un sentier assez bon pour qu'un cheval pût y passer sans être conduit par la bride.

(1) Néhémie alla, *abar el*, de la porte de la Fontaine à la piscine du Roi. *Abar el* a le sens d'*aller plus loin*, *de continuer le chemin*, et nullement celui de *traverser une vallée*. Du reste la même expression est employée par Néhémie pour se rendre de la porte Sterquiline à la porte de la Fontaine, et certes, personne ne prétendra qu'il y eût là une vallée à traverser.

(2) Les rapatriés, après avoir rebâti assez pauvrement « la maison du Seigneur », avaient la plupart préféré habiter hors des murs de la cité désolée.

Une pareille accumulation de ruines ne se conçoit que dans la vallée centrale. Non seulement elle était traversée par un rempart qui longeait la piscine de Siloé à l'ouest pour passer au nord sur la colline orientale (1), mais elle était encore jonchée des débris de nombreuses maisons livrées aux flammes par l'ennemi (2). « La ville était très grande et très vaste, mais le peuple était en petit nombre et les maisons n'étaient pas bâties (3). »

La vallée centrale seule répond donc au *nahal* que remonta Néhémie pour rentrer au mont Sion par la porte de la Vallée.

Que nous voilà ainsi amenés à la vallée centrale, personne ne nous reprochera de ne pas chercher le mur de Manassès dans le fond du Cédron, d'autant plus qu'aucun vestige de mur n'y a été relevé, que le système de défense l'exclut formellement et que la possibilité même de pareille construction ne se conçoit guère au pied d'un précipice. Néhémie et Josèphe ne permettent pas de songer à « l'avant-mur » qu'on a imaginé au pied de l'Ophel, devant la fontaine de la Vierge (4). En tout cas, on ne saurait le rattacher à la porte des Poissons.

(1) V. Bliss, *Excavations at Jerusalem*, Londres, 1898.

(2) M. Bliss (*op cit.*) a jugé des rues et des canaux nombreux qui sillonnent le fond de cette vallée, que la population y était autrefois très dense.

(3) *Neh.* VII, 4 — Nous verrons au chapitre suivant que dans l'énumération des travaux exécutés pour la reconstruction de l'enceinte, quatre sections du mur de la colline orientale sont désignées par les noms des propriétaires des maisons avoisinantes. Les quatre sections précédentes, au fond de la vallée centrale, n'ont aucune désignation spéciale. Aucune maison ne sert de repère. Mais la corvée y était considérable, soit que le rempart fût fortement endommagé, soit qu'il fût enfoncé dans les décombres.

(4) *Op. cit.*, p. 34.

Reste le Gihon du *nahal*, si tant est que sa mention dans le texte doive être retenue. Volontiers nous y verrions une piscine localisée à peu près là où fut découvert le bassin dit El Burak, qui, comme nous l'avons vu, fut anciennement alimenté par les eaux du Gihon supérieur.

A notre avis, le seul point à retenir de ce texte obscur est que Manassès restaura, à partir de la porte des Poissons, la seconde enceinte tracée par Ezéchias au nord de la ville, et qu'il l'éleva considérablement, peut-être parce que dans la lutte avec les Assyriens elle aura été trouvée trop basse. Mais c'est en vain qu'on y cherche un argument en faveur de la théorie de Sion à l'Ophel.

Passons au livre de Néhémie.

CHAPITRE VI

Le livre de Néhémie.

I. — Sa valeur pour la topographie de Jérusalem.

Revenus de Babylone (536), les Juifs se hâtèrent de rétablir l'autel des holocaustes et de recommencer les sacrifices prescrits par la loi. L'année suivante ils songèrent à relever les ruines du temple, en vertu d'un firman octroyé par Cyrus. Mais les intrigues des Samaritains, exclus de la reconstruction, amenèrent la suspension des travaux jusqu'au règne de Darius. On les reprit alors, à la voix d'Aggée et de Zacharie ; mais bientôt on eut à subir de nouvelles tracasseries et « le pacha d'au-delà du fleuve » vint même en personne faire une enquête. Enfin le firman de Cyrus fut retrouvé à Ecbatane et le gouvernement de Suse autorisa l'achèvement du temple, suivi de sa dédicace solennelle (515).

Restaient les murs de la ville. Afin de se mettre à l'abri des vexations de leurs voisins, les rapatriés en essayèrent la reconstruction sans autorisation préalable de Suse. D'où nouvelles dénonciations et nouvelles tracasseries, suivies d'un ordre du roi défen-

dant toute espèce de travaux (1). Et ce décret fut exécuté par les fonctionnaires impériaux avec un zèle tout particulier, « *in brachio et robore* ». Il paraît même qu'ils allèrent jusqu'à brûler les portes et faire des brèches dans les murs (2).

Néhémie, en faveur à la cour, apprit par son frère le triste état de ses compatriotes et de la Ville sainte. Dès lors, il n'eut plus qu'une pensée : revenir à Jérusalem, muni de pleins pouvoirs, afin de mettre un terme à ces maux.

Enfin, il obtint du souverain des lettres de recommandation pour différents fonctionnaires persans, un congé de douze ans et le titre de pacha de Jérusalem. C'était tout ce qu'il voulait. Sans délai il se rendit dans la Ville sainte, et mit la main à l'œuvre que lui assignait la Providence.

Une reconnaissance nocturne lui a révélé l'état des murs. Aussitôt il les divise en divers zones attribuées aux diverses parties de la population. Dans ces chantiers on travaille pendant cinquante-deux jours, en se relayant à des heures fixes, et tenant dans une main la truelle et dans l'autre l'épée. C'est assez dire les difficultés de l'entreprise au milieu de populations hostiles, qui dépitées par ce retour de fortune pour les Juifs, ne cessaient de harceler Néhémie et ses fidèles. Enfin la dédicace solennelle des murs couronne l'œuvre hardie, au succès de laquelle s'était voué le gouverneur. Celui-ci ne perdait cependant pas de vue la restauration morale de la colonie ; mais son caractère religieux fit bientôt

(1) *Esd.*, IV, 6-26 ; — V, 23.
(2) V. Van Hoonacker, *Nouvelles études sur la restauration juive après l'exil de Babylone*, Paris, 1896, p. 162-164.

passer au premier plan Esdras « prêtre et scribe versé dans la loi du Seigneur ». L'activité de ces deux grands hommes forme la matière des livres d'Esdras et de Néhémie, autrefois réunis en un seul ouvrage.

Toute l'œuvre est le produit d'une compilation. A défaut d'autres preuves, les brusques transitions. l'usage intermittent de la première personne, l'insertion de documents araméens au milieu du texte hébreu, suffiraient à l'établir. Les mémoires personnels de Néhémie y occupent une bonne place, et c'est d'eux surtout que nous aurons à nous occuper.

Nous leur sommes redevables de l'intéressante inspection des murs accomplie nuitamment par le nouveau pacha ; à eux se rattache aussi la longue liste des travailleurs employés à la restauration de l'enceinte et le récit de la consécration des murailles de la ville. L'hagiographe en nous conservant quelque chose des écrits du grand homme, qui rebâtit Jérusalem, nous a fourni une source d'informations d'une incontestable valeur. Tout le monde en conviendra.

Cependant leur interprétation est de nature à soulever maints problèmes. Les vrais mémoires, s'ils ont un cachet d'histoire vécue tout particulier, sont aussi exposés à traiter les choses, qui leur sont familières, sans se douter de l'ignorance du grand public et de la postérité surtout. Ils révèlent maints détails, mais n'ont que de fugitives allusions à l'histoire générale et aux circonstances supposées connues de tous. C'est surtout le cas pour la topographie : un mot suffit, parce que celui qui l'écrit et ceux à qui il l'adresse, connaissent les lieux. Aux

habitants de Jérusalem on n'explique pas où est la mosquée d'Omar, ni où se trouve la porte de Jaffa. Mais ce qui est parfaitement clair pour eux risque de devenir parfaitement inintelligible pour ceux qui ne connaissent pas Jérusalem. Et non seulement les lecteurs, mais avant eux les copistes et plus encore les traducteurs, souvent étrangers au pays, sont exposés à écrire non ce qu'ils lisent, mais ce qu'ils comprennent. La remarque est de saint Jérôme (1). Très souvent même, devant des noms, qui leur paraissent étranges, ils sont exposés à introduire dans leur transcription ou dans leur classement des changements parfaitement arbitraires, qui viendront encore compliquer l'imbroglio. Que la divine Providence, tout en préservant les textes sacrés du genre d'erreurs qui les rendrait organes inaptes de la révélation, ne les a cependant pas préservés des conséquences naturelles qu'entraînent les vicissitudes qu'ils ont traversées, depuis longtemps on l'a reconnu dans l'Eglise. Depuis Origène et saint Jérôme la critique textuelle fut en honneur, et aujourd'hui son champ s'ouvre plus vaste que jamais. Transpositions, gloses, lacunes, fautes de transcription ou de traduction, quelquefois très sensibles, il y a de tout cela dans les Livres saints. Textes hébreux, grecs, latins et autres n'en sont point exempts. Aussi nous garderons-nous bien de faire du texte hébreu, par exemple, l'espèce de fétiche qu'en ont fait les théologiens protestants des premiers temps de la Réforme, ou les rabbins de toutes les époques. Mais d'autre part, cependant, nous nous en voudrions

(1) *Praef. in Pentat.*

d'exagérer à plaisir ce genre de phénomènes, pour proposer des soi-disant corrections inutiles et peut-être fautives. Le texte lui aussi a ses droits et l'exégète n'est pas autorisé à le changer parce qu'il ne s'accorde pas avec ses opinions.

Il y a plus : s'en tenir à la seule critique textuelle, c'est faire le travail à demi. Non seulement la critique littéraire, qui examine la provenance du morceau, le point de vue de l'auteur, le genre de style employé, a ses droits, mais aussi la critique historique. Il faut s'aider des renseignements fournis par une saine érudition pour suppléer prudemment au silence des textes. Ici des données positives de l'archéologie, par exemple, sont d'un appoint très appréciable, et certes préférables aux théories préconçues et aux suppositions hasardées. Il faut replacer l'Ancien Testament dans la lumière de l'antique Orient et ne pas craindre de faire converger sur tous les points, sur les plus obscurs surtout, tout le faisceau de rayons, qu'une étude patiente et consciencieuse de l'antiquité sémitique a permis de réunir. Du reste, nous l'avons déjà dit, la vérité n'a rien à craindre de la lumière : elle ne peut que la mettre en relief ; le premier devoir de celui qui étudie et communique le fruit de ses études, est la recherche de la vérité, et volontiers il fait sienne la parole de Goethe : *Licht, immer Licht !*

Peut-être ces préambules ont-ils paru un peu bien longs. Nous ne les croyons cependant pas inutiles ; car les principes que nous y émettons, nous ont constamment guidés dans notre enquête sur les données du livre de Néhémie.

Mais avant de procéder à l'examen des textes,

il n'est pas sans intérêt de noter le jugement qu'ont porté sur la question un topographe et un exégète : le R. P. Vincent et le R. P. Lagrange. Ils ont d'autant plus de droit d'être écoutés, qu'ils ont traité la question avec le remarquable talent qu'on leur connaît. Aussi, comme nous l'avons dit déjà, ne saurions-nous mieux nous adresser pour connaître la théorie de Sion à l'Ophel, que tous deux patronnent. C'est ce qui explique la place que nous leur faisons dans ce travail.

Ecoutons d'abord le topographe : « Malgré tant d'apparente précision, écrit le R. P. Vincent, le récit de Néhémie est devenu la base de restaurations les plus divergentes, suivant qu'elles ont pour auteurs des exégètes ou des topographes ; aussi bien il suffit d'aborder la lecture de ces passages pour y rencontrer une obscurité profonde et voir surgir des difficultés inattendues qui relèvent tantôt de la critique, tantôt de l'archéologie et de la connaissance des lieux...

« L'obscurité a des causes multiples. Dans la reconnaissance nocturne, le point de départ est difficile à localiser, plusieurs repères sont mal définis : l'énumération des chantiers qui s'échelonnent sur le pourtour de l'enceinte en reconstruction n'est pas toujours accompagnée des indications nécessaires pour fixer leur place dans la ligne du rempart ; plus d'une fois enfin, le sens même de ces indications nous échappe. Quant aux difficultés elles sont fameuses par le tourment qu'elles ont créé aux interprètes (1). »

(1) *Les murs de Jerusalem d'après Néhémie, Notes de critique textuelle, Revue biblique*, 1904, p. 56-57.

Le R. P. Vincent, soit comme exégète, soit comme topographe, a dû trouver dans le récit de Néhémie *des obscurités d'autant plus profondes*, et *des difficultés d'autant plus inattendues*, que dans son savant article il paraît en quête d'arguments pour la théorie de Sion à l'Ophel. Et dans ce cas, avouons-le, la plus grande partie du récit de Néhémie devient incompréhensible.

Le R. P. Lagrange semble, au contraire, ne pas se douter de ces difficultés. Avec « l'immense majorité des interprètes », il voit là plus d'un point « parfaitement clair », plus d'une chose « très simple à trouver », et aboutit par un dernier syllogisme à faire tenir la « ville de David » entre Siloé et la fontaine de la Vierge « sur l'Ophel ». Mais il faut citer :

« Il est du moins parfaitement clair, dit-il, qu'en décrivant l'ordre des travaux pour la construction de la muraille, il (*Néhémie*) va de l'orient au nord, puis à l'occident, puis au sud pour regagner son point de départ...

« Or en suivant cette direction, on rencontre la porte de la Fontaine, puis les murs de la piscine de Sélah, dans le jardin du roi, que la Vulgate traduit Siloé, avec l'immense majorité des interprètes : ensuite les escaliers qui descendent de la cité de David, la piscine fabriquée, la maison des héros (II Esd. III, 15 et 16). Au verset suivant on se rapproche du Temple.

« Si on rencontre la cité de David après la fontaine de Siloé, à une époque où la ville comprenait la petite colline dite Ophel (1), la cité de David était

(1) Il y avait donc une époque où la ville, Sion (: cité de David, « ne comprenait pas la petite colline dite Ophel. »

donc sur cette colline orientale ; la piscine fabriquée serait très simple à trouver : ce serait la piscine de Gihon ; et la maison des héros, la citadelle.

« Donc Gihon (*la piscine fabriquée*) étant la fontaine de la Vierge, la cité de David entre Siloé et Gihon se trouvait sur la petite colline du sud-est (1). »

En topographie, le R. P. Vincent fait remarquer à l'exégète, par un renversement des rôles, qui montre qu'il est impossible de séparer critique textuelle, critique littéraire et critique historique, que « Sélah est à lire évidemment Silla et désigne le canal amenant primitivement les eaux de Gihon dans la piscine à l'intérieur des murs (2). » Voilà donc une *évidence* qui aurait échappé à l'exégète, car « Sélah n'est pas Siloé, mais Silla » ; seulement à sa place nous avons une nouvelle obscurité : piscine, *berecah*, qui veut dire *canal*. Inutile d'insister.

Les savants professeurs de Notre-Dame de France y ont été encore plus simplement. Le R. P. Germer-Durand attend jusqu'aux Machabées pour établir une première forteresse sur la colline sud-ouest ; ses élèves prolongent l'attente jusqu'à Hérode le Grand, pour y placer la première enceinte. Dès lors la question ne se pose plus et en une phrase tout est tiré au clair. « La cité, du moins dans la partie fortifiée, était située uniquement sur l'Ophel et le Moriah, et on se ferait à tort une objection du parcours de Néhémie, dont tous les détails s'expliquent

(1) *Op. cit.*, p. 35.
(2) *Op. cit.*, p. 68.

parfaitement sans le faire passer par la colline occidentale (1). »

Comme on voit, les textes bibliques acquièrent une élasticité étonnante sous la plume de qui les remue avec hantise d'une opinion peut-être trop dégagée des données objectives de l'archéologie et de l'histoire. Avant donc de nous prononcer dans le débat, interrogeons les fouilles et les témoignages du passé.

II. — Les fouilles de M. Bliss.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler des fouilles que M. Bliss a pratiquées au sud du mont Sion. Une splendide forteresse, isolée de tout autre mur de défense, occupait un jour le plateau occidental de la colline. Dans la suite des temps, un nouveau rempart partit de la place forte pour descendre, le long du flanc méridional de la colline, au fond de la vallée centrale.

Dans ce mur, à 40 mètres de la première forteresse, l'ingénieur rencontra une porte restaurée à diverses époques. Elle répond en tout point à la porte Sterquiline (2), indiquée par Néhémie à 1.000 coudées au-dessous de la porte de la Vallée (3). Puis dans la vallée, à l'angle sud-est du mont Sion, il explora une

(1) *La Palestine*, p. 58.

(2) *Neh.*, II, 13.

(3) *Neh.*, III, 13-14. — Josèphe l'appelle porte des Esséniens; mais avant d'y arriver, il parle d'un lieu nommé Bethso. Il faut probablement y voir les mots hébreux *Beth zoah* qui signifient *maison ou lieu d'immondice*. — Nous lisons dans Jérémie, XIX, 2, « Sors à la vallée du fils d'Hinnom, qui est à l'entrée de la porte aux Tessons, *charsut.* » La porte aux Tessons est appelée porte du Fumier par le Targum.

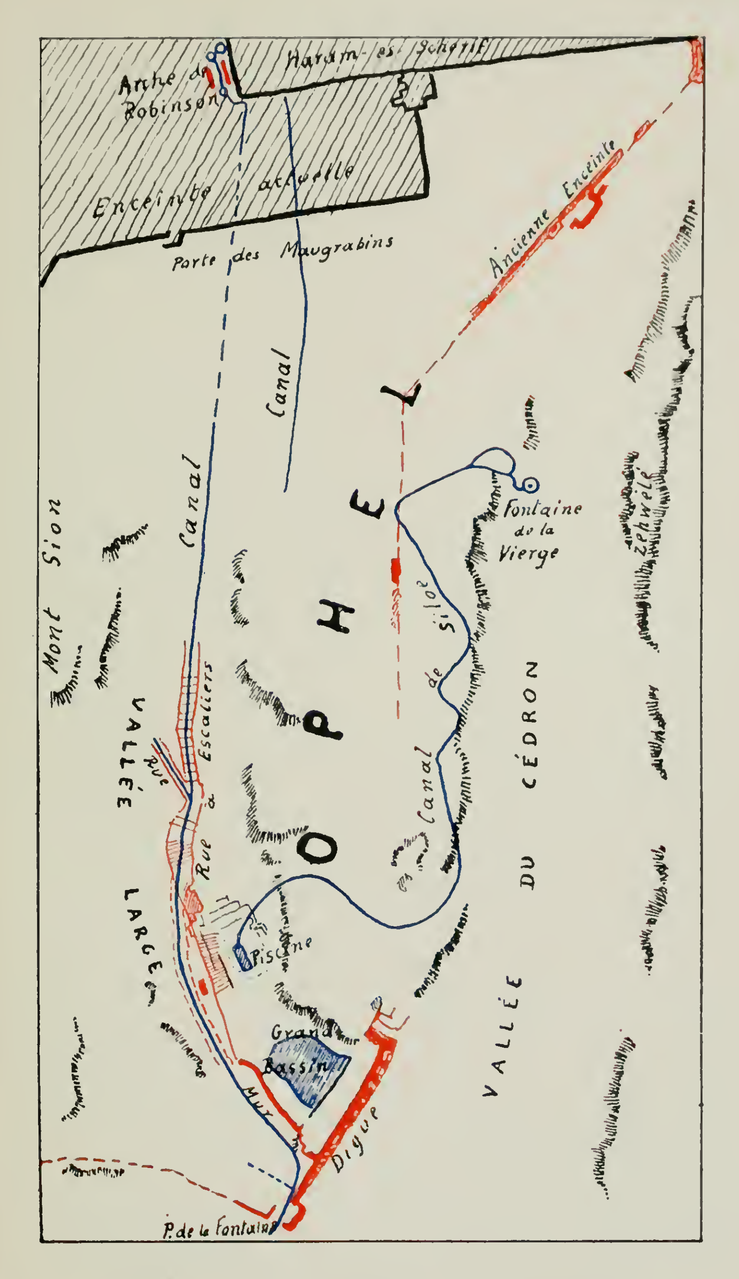


Fig. 25. — Fouilles au fond de la vallée centrale.
Echelle 1 : 2 500.

seconde porte, déjà connue par les travaux de M. Guthe (1). C'est, de l'aveu de tout le monde, la porte de la Fontaine (2).

A partir de cette porte, le mur se prolonge dans la direction nord-est à une distance d'environ 50 mètres. Mais arrivé au grand bassin, Birket el Hamra (3), il tourne à angle droit vers le nord-ouest, laissant la piscine de Siloé à droite, en dehors de l'enceinte. L'ingénieur a retracé l'escarpe rocheuse sur une longueur de 180 mètres. Sa plus grande hauteur est de 3 mètres, et en certains endroits elle porte encore des fragments de l'ancienne muraille formée de beaux blocs à bossage. « Que cette ligne continue forme un rempart, dit M. Bliss, ressort de l'épaisseur du mur qui varie de $2^{m},40$ à 3 mètres, comme cela a été constaté en deux points différents (4). » Personne, du reste, n'a conçu des doutes à ce sujet (5).

A l'intérieur, une voie pavée court le long de la muraille. M. Bliss, qui l'a étudiée jusqu'à une distance de 300 mètres au nord de la porte de la Fontaine, admet, sans hésiter, qu'elle forme le prolongement de la rue découverte par M. Warren en face

(1) *Ausgrabungen bei Jerusalem, Z. D. P. V.*, Leipzig, t. V, 1882.

(2) *Neh.*, II, 14 ; — III, 15. — *Bell. jud.*, V, IV, 2.

(3) C'est peut-être là « la piscine du Foulon » d'Eusèbe, près de Siloé d'après saint Jérôme. Dans le voisinage d'Haceldama on ne connait pas d'autre réservoir.

(4) *Op. cit.*, p. 124.

(5) Le R. P. Séjourné (*Les fouilles de Jérusalem, Revue biblique*, 1897, p. 303) écrit : « D'abord est-ce un mur ? — Oui, certainement dans la partie inférieure, et je pense aussi dans la partie supérieure, bien que l'on n'ait retrouvé que l'escarpe presque partout. C'est un ensemble qui ne fait qu'un : seulement plus tard, cette muraille étant devenue inutile, on aura pris les pierres pour une autre construction, peut-être pour l'enceinte Capitolina. »

de *l'arche de Robinson* (1). Elles sont l'une et l'autre dans la même direction et sur la même ligne, et leur construction est identique. Les dalles qui en forment le pavement sont de dimensions différentes; les plus grandes arrivent à 2 mètres de longueur, 1m,30 de largeur sur un demi-mètre d'épaisseur. De côté et d'autre la rue est garnie d'une bordure en pierre de 0m,15 de hauteur. Sous la rue circule un canal haut de 2 à 3 mètres et large d'un mètre; il est en partie taillé dans le roc et en partie maçonné avec de grosses pierres équarries et couvert de grandes dalles (2).

Cette voie, au fond de la vallée, offre certaines particularités des plus intéressantes qui méritent toute notre attention. Les deux plans ci-joints, empruntés à ceux de M. Bliss, nous permettront d'être concis dans leur exposé.

Au nord (A, fig. 24) la rue a 8 mètres de largeur. A cause de la pente du sol, elle est entrecoupée de seize marches hautes de 0m,16 et espacées l'une de l'autre par un intervalle de 7m,30.

Un peu plus bas (B), la rue s'élargit considérablement et forme une bifurcation. Une nouvelle rue (C) monte de là vers le nord-ouest dans la direction du Tyropéon qui, d'après Josèphe, « sépare la ville haute de la ville basse et débouche à Siloé. » Elle n'a que 3 mètres de largeur; mais son pavement est de même caractère que celui de la grande voie et, comme

(1) *The recovery of Jerusalem*, p. 102.

(2) Ce canal est le prolongement de l'aqueduc découvert par M. Warren sous la rue qui passe devant le Haram et qui, à ce qu'il paraît, a été plus tard utilisé comme égout. — Sous le pavé de la rue qui aboutit à la porte Sterquiline existe un canal semblable.

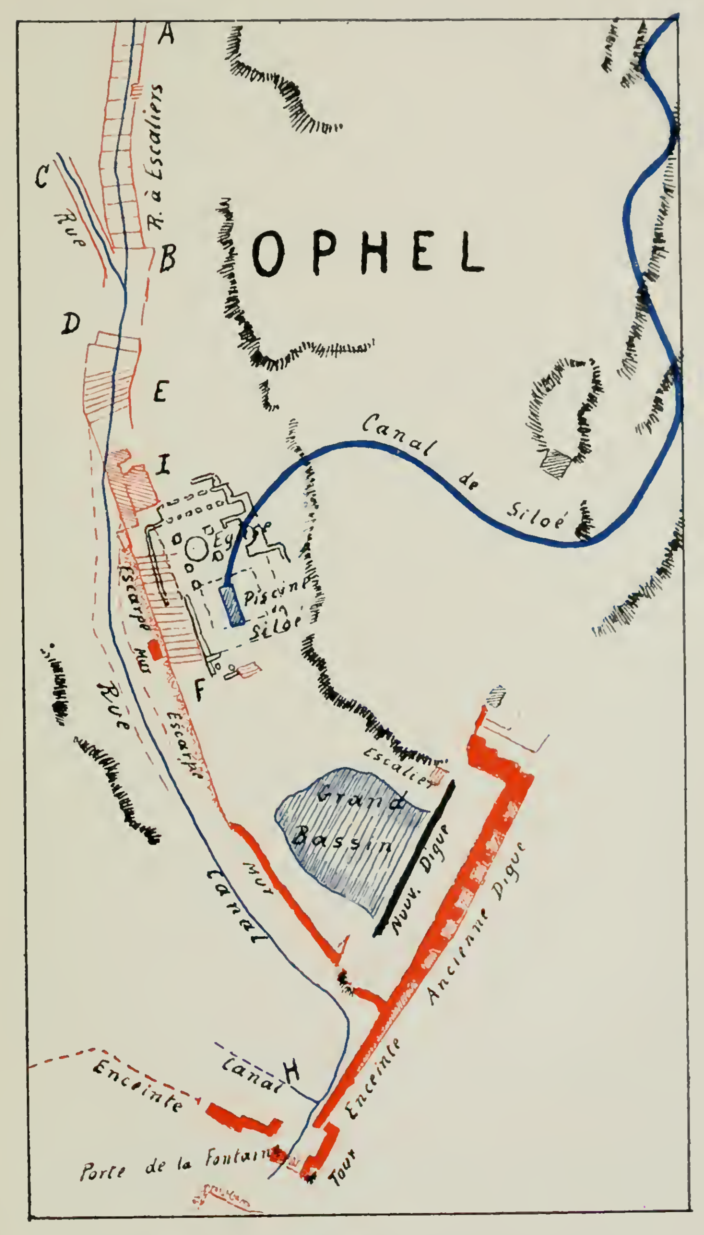


Fig. 24. — Fouilles autour de la piscine de Siloé.
Echelle 1 : 1.250.

lui, limité par une double bordure en pierre (1).

Plus loin, toujours vers le midi, l'explorateur constata que la bordure occidentale de la voie s'interrompt et se termine à angle arrondi (D), ce qui lui fait supposer que de ce point une autre rue latérale remontait les flancs du mont Sion. Elle correspondrait à la rue si intéressante retrouvée dans la propriété des Pères Assomptionistes. Après avoir parlé de la découverte de deux rues qui se dirigent du nord au sud vers l'Hinnom, les professeurs de Notre-Dame de France ajoutent : « Les fouilles ont mis également à jour une rue transversale qui descend en escalier vers l'orient (2), » c'est-à-dire vers Siloé. Qui ne songe immédiatement « aux degrés descendant de la ville de David », dont parle Néhémie ? Mais n'anticipons pas.

La voie est de nouveau entrecoupée par un escalier de huit marches longues de 15 à 17 mètres (E). L'espacement d'un degré à l'autre n'est pas régulier et même quelques degrés n'ont qu'une largeur moyenne de 0^{m},75 à l'est tandis qu'ils atteignent 1^{m},20 à l'ouest. D'après M. Bliss, l'escalier était originairement beaucoup plus étroit et tout entier taillé dans le roc au pied du mont Sion ; plus tard, les marches furent allongées vers l'orient et, comme le rocher y fit défaut, on y suppléa par des blocs de pierre posés dans le mortier.

Pourquoi le chemin fut élargi en cet endroit s'explique aisément : Tandis que la rue continue son

(1) L'ingénieur n'a exploré cette rue que sur une longueur de 16 mètres ; mais il a pénétré dans le canal creusé en dessous jusqu'à une distance de 46 mètres.

(2) *La Palestine*, p. 142.

parcours et s'avance jusqu'à la porte de la Fontaine, une autre branche s'en détache à l'est (E F), sort de l'enceinte et descend à la piscine de Siloé, où elle aboutit par un escalier de trente-quatre marches. L'axe de la piscine n'étant pas parallèle avec la ligne de l'escarpe ou du rempart, l'escalier a 8m,10 de largeur au gradin supérieur et 6m,60 seulement au gradin inférieur (1).

A l'est de l'escalier, M. Bliss retrouva enfin le quadruple portique qui forme la piscine de Siloé et dont parle le Pèlerin de Bordeaux en 333. Celui-ci vient de l'esplanade du temple : « En sortant de Jérusalem, dit-il, pour monter à Sion, on trouve à gauche, au fond de la vallée, près d'un mur (2), la piscine qui est appelée Siloé, avec un quadruple portique, et en dehors une autre piscine très grande... De là on monte à Sion (3). » Le Pèlerin trouva la piscine de Siloé dans l'état où elle fut laissée après

(1) Une marche étroite de 27 à 48 centimètres alterne régulièrement avec une marche plus large de 1m,30 à 1m,50 ; leur hauteur varie de 16 à 27 centimètres. La succession régulière des marches contraste avec le manque de régularité dans leurs dimensions.

(2) Dans l'intéressant travail qui vient de paraître, *La questione del Pretorio di Pilato*, Jérusalem, 1905, son auteur, le chanoine Don Jean Marta, conclut de ces mots « juxta murum », que l'enceinte d'Aelia Capitolina s'étendit vers Siloé, s'arrêtant à environ cent mètres au nord de la piscine. Nous y voyons plutôt le mur découvert par M. Bliss, qui laisse la piscine *à gauche*, au fond de la vallée, quand on vient du nord. Au sud du mur actuel de la ville, qui semble être la ligne à peu près suivie par Adrien, les explorateurs n'ont découvert aucun vestige de mur dans la direction indiquée par le savant chanoine. Quant à Théodose qui parle de « stades et de bornes milliaires » (*De Terra sancta*, éd. Tobler et Molinier, *Publ. de l'Or. lat.*, p. 66, 67, 68, etc.), il a évidemment suivi les mesures itinéraires romaines, et les chiffres de ses pas ont été mal recopiés.

(3) *Itinerarium a Burdigala Hierusalem usque*, éd. Tobler et Molinier, *Publ. de l'Or. lat.*, Genève, 1879, p. 17.

la destruction de la ville par les Romains (1), et avec les mêmes dispositions qu'elle eut lorsque Jésus y envoya l'aveugle-né (2). C'est en mémoire de ce miracle que vers le milieu du VIe siècle les chrétiens élevèrent au nord de la piscine l'église, dont M. Bliss a relevé le plan (3). Mais continuons à noter les vestiges de l'ancienne ville.

A 15 mètres avant d'arriver à la porte de la Fontaine, un égout (H) descend du mont Sion et vient déboucher à angle droit dans le canal établi au fond

(1) Le R. P. Séjourné (*Les fouilles à Jérusalem*, *Revue biblique*, 1897, p. 305) dit : « Il est très vraisemblable qu'il (*Adrien*) ait placé dans ces parages (*de Siloé*) les ouvrages mentionnés ci-dessus (*deux bains publics*), le tétranymphon en particulier. » — Sept ans plus tard, le R. P. Germer-Durand, parlant des mêmes « thermes » désignés par l'expression Tetranymphon, dit : « C'est sans nul doute la même construction que le Pèlerin de Bordeaux désignera sous le nom de *Quadriporticus*. » (*Topographie de Jerusalem*, *Echos d'Orient*, 1904, p. 70). La présence de bains publics au nord-ouest de la ville paraît tellement gênante, que « sans nul doute », mais aussi sans nulle preuve archéologique ou historique, *la piscine de Siloé n'est que l'œuvre d'Adrien !* O les théories... et la critique !...

(2) *Joan.*, IX, 7.

(3) C'est une église à trois nefs, de 32 mètres de longueur sur 18 de largeur, avec une coupole sur quatre piliers. La nef méridionale s'élève au-dessus de la galerie septentrionale de la piscine, et l'autel est placé sur le canal même. A l'ouest, l'église envahit l'escalier descendant à la piscine, et s'étend jusqu'à l'escarpe. Aussi le narthex fut-il construit au nord avec 16 marches descendantes conduisant à l'église. Toute l'architecture accuse l'époque de l'empereur Justinien. Vers 530, Théodose parle de la piscine, mais il n'y vit pas d'église. Le pèlerin de Plaisance, dit Antonin (vers 570), est le premier qui y mentionne un monument chrétien. A part le quadruple portique et cet édifice sacré, M. Bliss n'a découvert aucun vestige de construction, soit d'une église plus ancienne, soit de *thermes*.

Les professeurs de Notre-Dame de France (*La Palestine*, p. 179) disent : « D'après les archéologues, l'édifice dont parle saint (?) Antonin n'est que la restauration, faite par Justinien, d'un monument antérieur. » Ce n'est pas exact. D'après les récits des pèlerins, les résultats des découvertes et le jugement des archéologues bien renseignés, il n'y eut jamais d'église à Siloé avant le règne de Justinien. Qu'il y ait eu, ensuite, une église plus ancienne *tournée vers le nord* est de la pure fantaisie.

de la vallée. Il est tout entier taillé dans le roc et couvert de voûtes, dont les voussoirs sont formés de grosses pierres. Sa hauteur est de 3 mètres et sa largeur de $1^{m},25$.

M. Bliss est d'avis que ce canal est le plus ancien de tous ceux qu'il a rencontrés au fond de la vallée. Il est arrivé à cette conclusion non pas tant parce que le système de construction rappelle celui de l'aqueduc trouvé par M. Warren près de *l'arche de Robinson*, mais plutôt parce qu'il est manifestement antérieur au canal dans lequel il débouche depuis. Sa voûte, comme l'explorateur l'a constaté, a été taillée à coups de ciseau, lorsqu'on fit passer devant lui le canal qui vient du nord (1).

Il est à regretter que M. Bliss n'ait pas eu la bonne fortune de constater en quel endroit le rempart traversait la vallée pour se replier sur la colline orientale. Il est vrai qu'il n'a guère sondé le sol en dehors de la ligne suivie par la rue. De plus, entre l'extrémité de la voie étudiée et le champ d'exploration de MM. Wilson et Warren, s'étend un assez grand terrain encore inexploré.

Un point encore mérite notre attention :

A la bifurcation de la rue, à l'endroit même où cesse le rempart pour livrer passage à la voie qui descend dans la piscine de Siloé, M. Bliss rencontra les fondements d'une construction massive formée de deux énormes pans de murs accouplés (1). L'un a 4 mètres d'épaisseur et occupe en partie la rue elle-même ; l'autre, vers l'est, est établi sur le roc et a une épaisseur de 9 mètres. Cette construction ne

(1) *Op. cit.*, p. 138.

paraît pas être ancienne. « Mais il est possible, dit M. Bliss, que cette maçonnerie occupe la place d'une ancienne porte, par laquelle l'embranchement descendit de la rue principale à la piscine (1). » Il fallait en effet, de toute nécessité, qu'à l'endroit où une rue sortit de la ville, le rempart fût interrompu et remplacé par une porte.

En résumé, l'enceinte méridionale qui descendait du mont Sion à la porte de la Fontaine, se repliait vers le nord avant d'arriver au grand bassin, et continuait dans la même direction à une distance qui n'a pas été déterminée, mais qui ne peut être inférieure à 160 mètres. Ce mur, personne n'en doute, excluait de la ville la piscine de Siloé.

Les flancs du mont Sion sont couverts de nombreuses demeures taillées dans le roc ou ménagées dans les grottes ; elles sont l'œuvre des habitants primitifs. Mais les nombreux canaux et les rues latérales qui descendent de la colline, comme d'autres travaux que le célèbre explorateur a relevés, témoignent qu'à une époque bien antérieure à Hérode le Grand, le mont Sion était occupé par une population très dense.

Pour beaucoup la déception fut grande, lorsqu'on termina l'exploration de la belle rue à 300 mètres de la porte de la Fontaine, sans avoir retrouvé, malgré les soins qu'on y mit, ni trace de canal, ni vestige de rue latérale, ni aucune autre commu-

(1) *Op. cit.*, p. 148. — Le R. P. Séjourné (*op. cit.*, p. 299 et 304) dit à son tour : « A la fin de cette deuxième partie, la marche régulière du mur est interrompue par un énorme blocage... Cette voie si belle pouvait aussi avoir à franchir une porte, avec tours de défense, dont ce blocage serait le soubassement. C'est une hypothèse que nous croyons pouvoir proposer. »

nication directe avec la colline orientale, le fameux Ophel (1).

Avant de confronter les vestiges de l'ancienne enceinte de la ville avec le récit de Néhémie, il nous reste à examiner les anciens travaux découverts par M. Bliss entre la porte de la Fontaine et l'extrémité méridionale de l'Ophel. Le lecteur pourra juger si, contrairement à l'histoire, la piscine de Siloé se trouva jamais dans l'intérieur de la ville.

III. — La piscine de Siloé construite en dehors de la ville.

A une époque difficile à préciser, on construisit un mur depuis l'angle sud-est du rempart qui contournait le mont Sion, jusqu'à la pointe méridionale de l'Ophel. Entre ce mur et la piscine de Siloé située

(1) Le R. P. Séjourné, après avoir parlé « de la belle rue » qui aboutit « à la porte de la Fontaine » à l'angle sud-est du mont Sion ou « colline occidentale » (*Dernières nouvelles à Jérusalem*, *R. B.*, 1896, p. 657), écrit par exemple : « L'égout principal pénètre sous une voie pavée à degrés, pratiquée *à l'est* du fond de la vallée, sur la colline *orientale ou Ophel.* » (*Les fouilles à Jérusalem*, p. 301). Pour une distraction elle est forte. La hantise de Sion à l'Ophel y est-elle étrangère? Que le lecteur en juge par le rapport suivant : « Ces marches taillées dans le roc (*au pied du mont Sion*), écrit-il à la page 304, très polies, très usées déjà, lorsque, au temps des Romains, on a refait et élargi l'escalier, devaient exister longtemps avant les Romains. Seulement l'escalier se terminait *sans doute* plus tôt, donnait accès à des rues diverses allant les unes vers le nord, les autres *à l'est sur la gauche à la cité de David.* » Ceci est de la haute fantaisie introduite dans un problème fort positif. En réalité, rien ne justifie ces hypothèses ; car la rue principale vient du nord et aboutit à la porte de la Fontaine au sud-est du mont Sion. Les rues latérales et les canaux montent à l'ouest et aucun ne prend la direction de l'*est.* Tout le rapport se ressent de la même préoccupation. C'est regrettable !

à 100 mètres plus au nord, existe un vaste bassin ménagé au fond de la vallée pour recueillir les eaux de pluie et le trop-plein de la piscine de Siloé (1). Le gros mur qui traverse la vallée n'entra jamais dans le système de défense de la ville ; il n'est qu'une simple digue, un barrage, pour retenir les eaux de l'immense réservoir autrefois très profond.

Ce mur, dit M. Bliss, a 71 mètres de longueur et son fondement a 6 mètres de largeur en moyenne. Sur cette base on éleva un mur d'une épaisseur de 2m,40 a 2m,60, muni à l'extérieur de sept gros pilastres en guise de contreforts. Chaque pilastre mesure 5m,40 de largeur excepté celui qui bute contre la paroi rocheuse de la colline orientale, dont la dimension est à peu près deux fois plus grande. Les pilastres et le mur s'élèvent au-dessus des fondements jusqu'à une hauteur maxima de 7 mètres. Ils furent construits en même temps, avec de belles pierres à bossage, mais d'un caractère différent de celles du rempart voisin.

Cette construction a passé par bien des vicissitudes. N'ayant pas été assez robuste pour résister à la pression de l'eau du bassin, on l'a renforcée une première fois en remplissant les espaces restés vides entre les contreforts, par une maçonnerie en pierres à peine équarries. « Une troisième période de construction, dit M. Bliss, est indiquée par un grossier mur de soutènement qui devint nécessaire parce que sous la poussée de l'eau du réservoir le mur fit une

(1) La fontaine de la Vierge n'étant pas d'un débit bien considérable, une provision d'eau devint nécessaire pour arroser le jardin du Roi pendant les mois de sécheresse. Aujourd'hui les Arabes se servent de celle que leur amènent les égouts.

panse (1). » Il constata d'autres réparations moins importantes, toujours exigées par les mêmes besoins. Il observa de plus, raconte-t-il, que les pierres sont couvertes d'une croûte de carbonate de chaux produite par l'action de l'eau « qui filtrait à travers les murs ou qui déversait par-dessus les bords (2). »

Malgré tous les moyens employés pour renforcer la digue, elle ne résistait que faiblement à la masse d'eau qui dans ce lit torrentiel s'accumulait contre sa paroi pendant les pluies d'hiver. Finalement, pour sauver le mur, on recula le réservoir vers le nord, et à 15 mètres du barrage, on éleva un nouveau mur que M. Bliss indique en noir sur son plan, comme construction moderne. Ce dernier travail remonte probablement à l'époque de l'impératrice Eudoxie. Depuis ce temps-là, la vallée centrale se trouvait barrée par une chaussée de 24 mètres de largeur en moyenne.

Voilà donc un mur situé au fond d'une vallée, à l'endroit le plus bas de toute la ville et le plus accessible à l'ennemi. Il offre un point saillant que ne pouvaient protéger ni le mur de droite, ni celui de gauche (si jamais il en existait un) : car ils s'en écartent dans une direction opposée. De toutes les enceintes de la ville, ce mur seul est bâti avec un système de contreforts absolument inusité dans toute autre construction militaire. Aux premiers coups de bélier, les pilastres devaient s'ébrécher et faciliter à l'ennemi l'assaut de la ville. Qui peut sérieusement y voir un rempart? Comment expliquerait-on dans

(1) *Op. cit.*, p. 97. — Sur le plan de l'explorateur, ce mur est marqué avec une courbe bien accentuée, produite par la poussée des eaux.
(2) *Op. cit.*, p. 115.

ce cas, pourquoi l'ennemi pénétra toujours dans la la ville par le nord, sans même essayer de l'envahir par le sud? Puis, quand un rempart de ville fait panse et menace de s'écrouler, se contente-t-on de le consolider avec des murs de soutènement en blocage ?

Si au contraire on veut bien voir dans ce travail une digue, un barrage, comme celui du Birket Israïl jeté à travers le vallon du nord-est du temple, ou mieux encore, celui du Birket es Sultan qui traverse l'Hinnom, alors tout s'explique aisément, et le système de sa construction et le genre de ses restaurations successives.

Quant à M. Bliss, il avoue que plus d'un se refuse à voir dans le mur à contreforts une ancienne enceinte de ville. Mais partisan de la théorie qui met la « cité de David » à l'Ophel, il lui en coûte de leur faire cette concession ruineuse pour sa thèse (1). Ne trouvant cependant aucun argument archéologique à leur opposer, il insinue que l'aqueduc de Siloé pourrait bien être le canal d'Ezéchias, et que pareil travail n'a pas été fait pour conduire l'eau hors de la ville. Du coup le *mur à pilastres* devient un *rempart* (2). Vraiment une raison technique, empruntée

(1) C'est M. Bliss lui-même qui avoue son faible. Il raconte que lorsqu'il entreprit ses fouilles, le général sir Charles Wilson lui écrivit : « En commençant, vous ne devez suivre aucune théorie préconçue. » (*Les fouilles de Jérusalem*, *Revue biblique*, 1896, p. 242). — Le conseil était sage, et l'on doit regretter que le célèbre explorateur commença ses fouilles avec *la conviction* que la Sion des Jébuséens se trouvait à l'Ophel.

(2) « Quelques personnes, dit M. Bliss, ne pensent pas que ce premier mur (*à contreforts*) ait renfermé la piscine (*de Siloe*). Mais je ne crois pas qu'on ait pu faire un si grand ouvrage que l'aqueduc, simplement pour amener l'eau hors de la ville. Je crois au contraire que le mur et l'aqueduc ont été faits pour avoir l'eau dans la ville. On aurait peut-être ainsi la ligne d'Ezéchias. » (*Id.*, *Ibid.*, p. 245.)

à la construction du mur, eût mieux servi sa cause que l'évocation d'Ezéchias en cette affaire. Nous avons dit plus haut pour quel motif l'aqueduc existait avant lui, et en quel point de la ville se déploya son activité.

A l'est du mur à contreforts, sur la pente méridionale de l'Ophel, l'explorateur n'a retrouvé aucune trace de rempart, aucun vestige d'escarpe qui permette d'y supposer l'existence d'un ancien mur. A 3 mètres de la digue, il rencontra une construction deux ou trois fois restaurée et composée de murs d'un mètre et d'un mètre et demi d'épaisseur, qui, d'après l'ingénieur, sont contemporains du nouveau mur de barrage (1).

Pour ce qui est des fameux degrés « qui descendent de la ville de David, il confesse n'en avoir rien trouvé sur la pente de la colline orientale. Mais près du mur byzantin du grand réservoir, il découvrit cinq marches placées dans le mortier ; il en marque trois sur son plan et écrit : « Elles occupent la place où l'on peut raisonnablement chercher les degrés *qui descendent de la ville de David* (2). »

(1) Les traces de l'enceinte à l'Ophel furent découvertes à 400 mètres au midi du Haram ; mais depuis cette ligne jusqu'à la pointe on n'en a pas retrouvé d'autres vestiges.

(2) *Op. cit.*, p 177. — Dans son *plan de Jérusalem au temps de Néhémie* (*Z. D. P. V.*, t. XVII, 1894, p. 1), M. Schick traça un escalier de 40 à 50 mètres de longueur au sud-est de l'Ophel, pour représenter les degrés qui « descendent de la ville de David. » Mais il avait composé son plan avant que M. Bliss n'eût entrepris ses fouilles. Son dessin n'a donc aucune valeur objective. Il avait longtemps placé la porte de la Fontaine à la pointe de l'Ophel ; il corrigea toutefois son erreur après les fouilles de M. Guthe.

L'année dernière, le R. P. Vincent marqua sur son « Enceinte de Néhémie » (*Revue biblique*, 1904, p. 59) un escalier de neuf « degrés » larges d'environ 20 mètres, montant la pente méridionale de l'Ophel, mais sur un

Après cela, nous croyons pouvoir conclure des fouilles faites au sud de la ville que la piscine de Siloé était hors des murs, puisque le rempart retrouvé le côtoie à l'occident, sans qu'une trace de mur d'enceinte n'ait été relevée au midi ou à l'orient du célèbre bassin.

Passons à l'histoire.

Quelle que soit la sévérité avec laquelle les partisans de l'Ophel traitent l'œuvre de Josèphe, ils ne nient pas qu'il connaissait le cours du mur méridional de Jérusalem. Ce quartier lui était familier.

Lorsque, ensuite, il décrit ce mur sous les yeux des conquérants de la malheureuse ville, il ne put en faire qu'un tracé conforme à la vérité. Or, tout comme Néhémie, Josèphe trace ce mur à partir de l'angle nord-ouest du mont Sion. Au lieu de la porte de la Vallée, qui correspond à la porte de Gennath, il prend comme point de repère la tour Hippicus, fait passer le mur par Bethso, lieu des Ordures, à la porte des Esséniens, porte Sterquiline. « Ensuite, continue l'historien juif, vers le sud, il retournait au-dessus de la fontaine de Siloé, fléchissait vers l'orient, s'inclinait vers la piscine de Salomon, atteignait un lieu nommé Ophla et finissait par se joindre au portique oriental du temple (1). »

On voit immédiatement que le mur décrit par Josèphe est celui que M. Bliss a exploré entre la

point différent de celui de M. Bliss. On le voit, le champ des hypothèses est vaste et le papier indulgent. Aussi le R. Père nous permetta-t-il de chercher ailleurs l'escalier que les ouvriers de Néhémie rencontrèrent avant d'arriver « à la piscine construite », et de nous en tenir aux résultats positifs des fouilles, puisque pour le moment nous faisons de la topographie.

(1) *Bell. jud.*, V, IV, 2.

piscine de Siloé et le mont Sion. Il passait de la colline occidentale à la colline orientale au-dessus de la piscine qui resta ainsi exclue de la ville.

Aussi dans sa harangue aux Juifs, pendant le siège de la ville, Josèphe dit-il formellement que la piscine de Siloé restait au dehors de Jérusalem. « Les fontaines coulent maintenant avec abondance à l'avantage de Titus, tandis que auparavant elles étaient taries. Vous savez, en effet, qu'avant son arrivée, Siloé et toutes les fontaines situées hors de la ville manquèrent tellement d'eau, qu'on l'acheta par seaux. Pour vos ennemis, au contraire, elles sont si abondantes, qu'elles ne suffisent pas seulement pour eux et pour leurs bêtes de somme, mais encore pour les jardins (1). »

Dès lors, la plupart des topographes, comme MM. Williams, Schultz, Krafft, Fergusson, Thrupp, Lewin, Sepp, de Vogüé, de Saulcy, Menke, Tobler et d'autres, y compris Caspari et von Altew, font-ils passer le mur de l'ancienne ville au nord de la fontaine de Siloé (2). Ce dernier écrit même à ce sujet : « Il est manifeste que le cortège, le jour de la dédicace, n'est pas descendu dans la vallée à la piscine de Siloé. Ce point si important a été souvent méconnu. Du reste, au-dessous de Siloé il n'y avait pas de rempart à consacrer (3). »

Au VIe siècle seulement, le Pèlerin de Plaisance nous apprend que « la fontaine de Siloé est à présent enfermée dans la ville, parce que l'impératrice

(1) *Bell. jud.*, V, IX, 4.
(2) V. Zimmermann, *Restaurirte Stadtplane des alten Jerusalem.*
(3) *Die Davidstadt*, *Z. D. P. V.*, Leipzig, t. III, 1880, p. 165.

Eudoxie ajouta de nouveaux murs à la cité (1). » Quoiqu'il ne soit peut-être pas question dans cette relation que du nouveau mur de la digue, le témoignage du pèlerin italien fait peur à M. Bliss, et le R. P. Vincent, qui résume sa conférence, écrit : « Il faudrait toutefois se garder, pense le savant archéologue, de voir dans le récit de ce pèlerin la négation absolue de l'existence antérieure de la piscine à l'abri des fortifications à l'intérieur de la ville (2). » Mais, M. Bliss n'avoue-t-il pas lui-même qu'à l'époque d'Hérode le mur passait au nord de la piscine, qui restait ainsi exclue de l'enceinte (3) ? N'est-ce pas lui-même qui fait cette judicieuse remarque : « Sur la carte de Madaba la mosaïque est cassée à l'endroit où devait se trouver Siloé ; mais au sud du Cénacle, le mur tourne vers le nord-est, ce qu'il ne ferait pas, si la piscine de Siloé avait été enfermée dans l'intérieur de la ville (4). »

Aussi faut-il admirer le courage du R. P. Vincent plutôt que son sens historique lorsqu'il écrit : « Le deuxième mur (H 1), (*celui découvert par M. Bliss entre la piscine de Siloé et le mont Sion*), correspond selon Josèphe à la ligne d'Hérode, qui peut-être n'aurait pas cru nécessaire de renfermer la piscine dans la ville, la raison qui existait pour Ezéchias d'en agir de la sorte, n'existait plus pour lui (5). »

Vraiment la conjecture est peu heureuse : Une piscine qui gêne Hérode à tel point qu'il démolit un

(1) *De locis sanctis*, éd. Tobler et Molinier, *Publ. de l'Or. lat.*, p. 105.
(2) *Op. cit.*, p. 245.
(3) *Op. cit.*, p. 335. — Sur le plan de la ville à l'époque hérodienne, M. Bliss marque nettement la piscine de Siloé en dehors de l'enceinte.
(4) *Op. cit.*, p. 318.
(5) *Op. cit.*, p. 245.

ancien rempart et en construit un nouveau pour le seul plaisir de l'exclure de la ville ! D'ailleurs, on connaît les travaux exécutés par l'Iduméen à Jérusalem. Il restaura et agrandit le temple, bâtit la forteresse Antonia et le château à l'angle nord-ouest du mont Sion ; mais il n'a ni élargi ni diminué l'enceinte de la ville, et rien ne permet de supposer qu'il ait modifié le cours de la muraille méridionale. Il laissa celle-ci telle qu'il l'avait trouvée, et telle que l'avait déjà parcourue Néhémie.

Enfin, la position prise par le R. P. Vincent menace de l'acculer à la théorie extrême des professeurs de Notre-Dame de France, théorie qui ne rattache le mont Sion actuel à la ville de Jérusalem qu'au temps d'Hérode. Parmi les théories divergentes, elle est certes « celle dont la preuve serait la plus hasardée et la plus difficile à faire (1). »

Ce serait le cas de dire, que les raisons peu satisfaisantes, avancées en sens contraire, confirment à leur manière les données de l'archéologie et de l'histoire qui mettent la piscine de Siloé hors des murs de l'ancienne ville.

Il y a donc loin de faire de la fontaine de la Vierge le Gihon supérieur dont Ezéchias amena les eaux dans *l'intérieur de la ville*, et de la piscine de Siloé le bassin que le même roi construisit *entre deux remparts*.

(1) *Revue biblique*, 1904, *Bulletin*, p. 475.

IV. — *La restauration des murs.*

Lors de son inspection nocturne, Néhémie, arrivé à la porte de la Fontaine, retourna vers le nord par la vallée centrale, comme nous l'avons déjà vu.

Son énumération des travaux exécutés pour restaurer les murs de Jérusalem, fournit aux études topographiques des renseignements nombreux et importants. Examinons donc la série des chantiers organisés entre la porte de la Fontaine et l'Ophel (1), et voyons si le livre de Néhémie concorde avec les données de l'histoire et de l'archéologie.

Après avoir dit que Melchias rebâtit la porte Sterquiline, l'écrivain sacré continue : « Et Sellum... bâtit (2) la porte de la Fontaine... et fit les murs de la piscine de Sélah, dans le jardin du roi, jusqu'aux degrés qui descendent de la ville de David. Après lui, Néhémias... bâtit jusque vis-à-vis le sépulcre de David, et jusqu'à la piscine construite (3), et jusqu'à la maison des Forts (4). »

(1) Voici la distribution des travaux à partir de l'angle nord-est de la ville : Eliasib et les prêtres bâtirent la porte des Brebis et le mur jusqu'à la tour Hananéel. Puis viennent les hommes de Jéricho, Zakour, les fils d'Hasnaa qui bâtirent la porte des Poissons, Sadoq, les Téquites, Joïada et Mesoullam qui construisirent la porte du quartier neuf, ou la nouvelle porte d'Ephraïm. Puis viennent les gens de Gabaon et de Maspha, Ananias, Rephaïa, Jedaïa, Hattus, Malkia qui bâtit la tour des Fours, et Salloum. Hanoum et les habitants de Zanoé bâtirent la porte de la Vallée et le mur jusqu'à la porte Sterquiline. (*Neh.*, III, 1-13). — Au mont Sion protégé à l'ouest et au sud par des précipices, le mur semble n'avoir guère souffert pendant le siège de la ville par les Chaldéens.

(2) Dans le texte le mot *bâtir* signifie *restaurer*.

(3) En hébreu *haassouiah*, littéralement *le faite*. Ce mot indique que la piscine avait été construite de main d'homme.

(4) *Neh.*, III, 15-16.

« *Sélah*, dit le R. P. Vincent, est à lire évidemment *Silla* et désigne le canal amenant primitivement les eaux de Gihon dans la piscine à l'intérieur des murs (1). » Et c'est tout. *Brevis esse laboro*... Cependant, que de conjectures hardies dans cette phrase! Il est 1° si peu évident que Sélah est à lire Silla, que le R. P. Lagrange trouve qu'il faut *évidemment* lire Siloé, et le docte professeur appuie son sentiment sur « la Vulgate qui traduit Siloé avec l'immense majorité des interprètes (2). » 2° Le mot Silla figure une seule fois dans la Bible : « Ils frappèrent Joas dans la maison de Millo, à la descente de Silla (3). » Rien n'indique que cette descente soit un canal primitif, encore moins un canal creusé dans la vallée de Cédron. 3° Le texte original et toutes les versions, sauf la Vulgate, ne parlent pas d'un *canal* de Sélah, mais d'une *piscine* de Sélah. 4° Que le canal qui primitivement conduisait les eaux d'Aïn Rogel au sud de la colline orientale ait jamais porté le nom de Silla est une assertion purement gratuite. 5° Que ces eaux aient été amenées à *l'intérieur des murs* est une affirmation démentie par les fouilles de M. Bliss et par l'historien juif.

Et maintenant au fait. Les Septante et les anciens rabbins, avons-nous dit plus haut (4), distinguent la piscine de Sélah de la piscine de Siloé. Sélah semble se rattacher à la piscine *construite* qui figure sans nom propre au nord de la seconde. Néhémie cependant a en vue un réservoir situé plus bas, « dans le

(1) *Op. cit.*, p. 68.
(2) *Op. cit.*, p. 35.
(3) *IV* (*II*) *Reg.*, XII, 20.
(4) Voir ch. I, § I.

jardin du Roi. » Est-ce la piscine de Siloé ? Est-ce le vaste bassin formé par la digue ? C'est bien difficile à dire, mais c'est là ce qui, à notre avis, aura dérouté le copiste. Par la confusion des piscines et la similitude des noms, « Sélah de la toison du roi » des Septante (1) devint « Sélah du jardin du roi, » puis Siloé.

Si la piscine de Sélah était soit le Birket el Hamra, soit la piscine de Siloé, il ne s'en suivrait nullement que la « ville de David et le sépulcre royal », cités immédiatement après, se trouvent sur la colline orientale. La simple lecture du texte interdit absolument une telle interprétation.

Depuis les degrés qui « descendent de la cité de David », jusqu'au quartier habité par les Nathinéens, à l'Ophel, le travail de restauration est réparti en douze sections, et fut accompli par autant de corporations placées chacune sous un chef spécial.

Les cinq premiers groupes d'ouvriers travaillent au fond de la vallée ; les sept autres « sur la montagne », c'est-à-dire, la colline orientale (2).

Néhémias bâtit jusqu'en face du sépulcre de David et jusqu'à la piscine construite près de la maison des Forts. Après lui bâtirent les lévites ; puis Hasébias, ensuite Bavaï. La partie de mur relevée par ces chefs n'est pas spécifiée ; mais la section suivante se rapproche de la colline orientale : « Azer... bâtit la section vis-à-vis la montée de l'angle très fort (3). »

(1) Les Septante rendent *Sélah* par *peaux*, « la piscine des Peaux à la toison du roi. »

(2) Une huitième corporation achève la réparation du rempart jusqu'au mur méridional du temple.

(3) On n'a pas pu déterminer jusqu'où s'étendait l'enceinte au nord de

Dès lors, nous trouvons les ouvriers sur la colline elle-même, qu'ils contournent. « Après lui Baruch, fils de Zachaï, bâtit sur la montagne (1), une seconde partie, depuis l'angle jusqu'à la porte de la maison du grand prêtre Eliasib. » Puis viennent Mérimoth, les prêtres et les hommes des campagnes de Jéricho, Benjamin avec Hassub et Azaria. Ces quatre sections ne sont indiquées que par les noms des propriétaires des maisons voisines. « Après lui Bennui, fils d'Henadad, bâtit une autre section depuis la maison d'Azaria jusqu'au tournant et jusqu'à l'angle. Phalel, fils d'Ozi, bâtit vis-à-vis le tournant et la tour qui s'élève près du palais royal, et qui est dans la cour de la prison. Après lui Phadaïa, fils de Pharos, (et les Nathinéens habitaient dans Ophel), jusqu'à la porte des Eaux à l'orient et à la tour en saillie. Après eux les Téquites bâtirent une autre section depuis la grande tour en saillie jusqu'au mur du temple (2). »

Venons-en à l'application.

D'après la théorie qui place Sion à l'Ophel, les ouvriers seraient arrivés de la porte de la Fontaine directement à la pointe de la colline orientale, « aux degrés qui descendent de la ville de David ». Néhémias répare le mur, qui couronne le précipice, « jusqu'en face du sépulcre de David » et arrive

la piscine de Siloé, ni, par conséquent, la longueur du rempart restauré par ces quatre corporations. Il semble néanmoins que le travail de réparation fut considérable, soit que le mur ait été fortement endommagé, ou, ce qui est plus vraisemblable, parce qu'il a fallu l'exhausser à cause des décombres qui s'étaient accumulés au fond de la vallée.

(1) Le mot hébreu *hekhérah* n'a aucun sens. Bertheau, Schultz et Clair (*Esdras et Néhémie*) veulent que la véritable leçon soit *haharah*, *sur la montagne*. La Vulgate, en effet, traduit ce mot par *in monte*.

(2) *Neh.*, III, 16-27.

même « à la piscine construite ». De la « piscine construite » jusqu'au temple le travail est réparti entre treize groupes d'ouvriers. L'un d'eux répare le

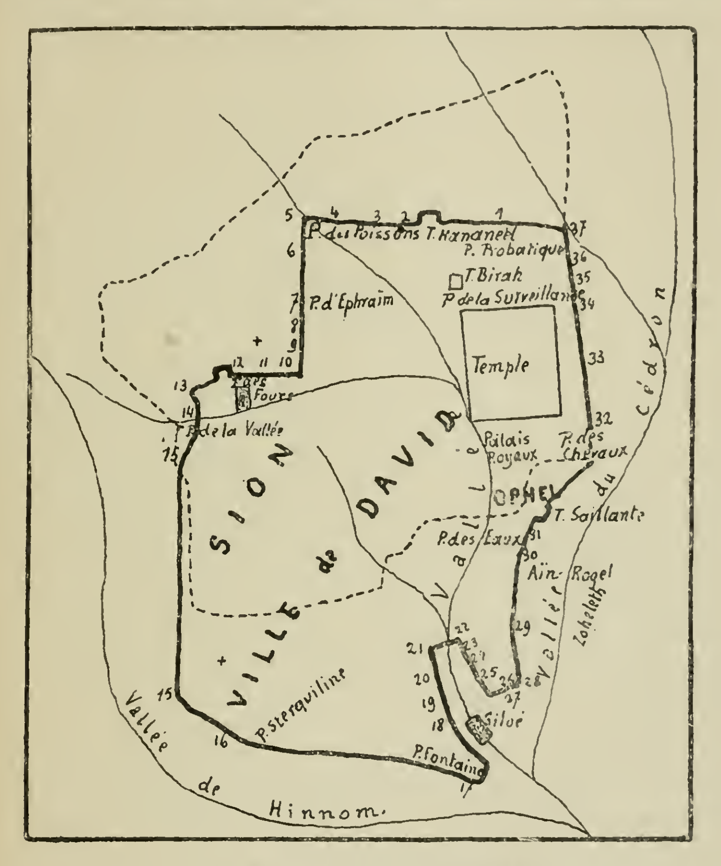


Fig. 25. — Enceinte de Néhémie.

—— Ancinne enceinte ; - - - - - enceinte actuelle. Echelle 1 : 15000.

mur depuis la porte des Eaux jusqu'au temple, distance qui ne peut être inférieure à 200 mètres. Les douze autres auraient restauré l'enceinte depuis la porte des Eaux jusqu'à la piscine construite,

distance qui ne saurait être plus du double de la précédente. Chaque groupe aurait donc mis cinquante-deux jours à réparer les brèches d'une muraille sur une longueur de 30 à 35 mètres. Et ce serait là le fait mémorable que l'écrivain sacré transmet à la postérité, à la gloire des villes ou des princes qui ont fourni les ouvriers ?

Ne nous arrêtons pas aux difficultés que soulève le récit de Néhémie commenté par la théorie de l'Ophel. Si on ne lui demande que les données topographiques qu'il comporte, il ne brillera pas, sans doute, par la clarté, mais il ne sera pas non plus d'une obscurité aussi profonde qu'on le prétend parfois. Si ensuite on le rapproche fidèlement des découvertes archéologiques, — avantage qui manquait aux anciens exégètes, — il s'éclaircit : Les repères apparaissent assez bien définis et les chantiers échelonnés sur le pourtour de l'enceinte sont coordonnés avec intelligence (1).

Sellum restaure la porte de la Fontaine et le mur qui se replie vers le nord le long des deux piscines, et arrive « aux degrés qui descendent de la cité de David ».

Au nord de la piscine de Siloé, M. Bliss rencontra une rue qui monte sur la colline occidentale dans la direction du nord-ouest, et constata les vestiges d'une autre, un peu plus au sud, qui monte vers l'ouest. Or, sur le flanc du mont Sion, au-dessus de ces vestiges, fut mise à jour « une rue en escalier »,

(1) A en juger des sections plus ou moins rapprochées sur les divers points de l'enceinte, le mur avait le plus besoin de réparation au nord-ouest de la ville et au fond de la vallée centrale, et le moins au sud et à l'ouest du mont Sion. Cela s'explique aisément.

suivant l'expression des professeurs de Notre-Dame de France, descendant vers l'orient.

Néhémias, ensuite, répara l'enceinte en face « des tombeaux de David », et jusqu'à la piscine construite et la maison des Forts.

La maison des Forts ou des Héros est-elle le château de Millo, l'Acra des Septante, où David logea sa garde ? Est-elle « la Maison de Millo, près de la descente de Silla », où Joas tomba victime d'une conjuration ? Dans ce cas, le mur s'avançait jusqu'au pied de la colline nord-est du mont Sion, et dans ces parages encore inexplorés, mais où l'eau devait abonder autant que dans le voisinage, on s'attend bien à rencontrer une piscine.

De ce point, quatre groupes d'ouvriers furent occupés au mur qui croisait la vallée et qui, d'après Josèphe, se repliait vers le sud jusqu'à l'endroit occupé de son temps par le palais de Monobaze. On est arrivé « sur la montagne » ; on rencontre « le tournant, l'angle », qu'il ne faut pas chercher dans un mur tiré en ligne droite de la porte des Eaux à la pointe de la colline. Depuis la prison ou la tour du palais des rois de Juda jusqu'au temple, l'enceinte fut partagée en quatre sections.

Sur la colline orientale, à 400 mètres au sud du Haram, M. Guthe a retrouvé un pan de mur avec une escarpe. Mais entre cette ligne et la pointe de l'Ophel distante de 250 mètres, on n'a retrouvé, malgré des recherches réitérées et savamment conduites (1), aucune trace de fortification. Il est à

(1) Le penchant méridional de l'Ophel fut d'autant mieux exploré, qu'il est à peu près inhabité, et que longtemps on a nourri l'espoir d'y découvrir le sépulcre de David.

présumer que l'enceinte ne s'étendait guère plus bas.

Néhémie, nous le répétons en terminant, ne s'était pas proposé de laisser aux générations futures une description des murs de Jérusalem ; il voulut simplement rappeler au peuple juif la part glorieuse que les diverses localités prirent à la restauration de la Ville sainte. Ses données peuvent nous paraître obscures, surtout dans l'état où nous est parvenu le texte ; mais elles cadrent assez bien avec l'histoire et les découvertes archéologiques, et d'aucune façon on ne saurait y trouver un argument positif contre le site traditionnel de la « ville de David ».

V. — *La dédicace des remparts.*

Dans l'antiquité, toute ville était considérée comme un sanctuaire. Sa fondation était en conséquence un acte sacré, toujours marqué par une cérémonie religieuse et des sacrifices, auxquels tout le peuple prenait part après purifications préalables.

Jérusalem ne venait pas d'être fondée ; elle était simplement restaurée. Mais Néhémie s'occupa aussi du bien moral et religieux de la communauté juive, et lui fit renouveler l'alliance avec le Seigneur. Il assimila donc la restauration de la Ville sainte à une seconde fondation et en ordonna la dédicace. Les prêtres et lévites se purifièrent, et purifièrent ensuite le peuple, les portes et les murs.

C'est cette solennité que l'écrivain sacré décrit en

quelques traits, pour rappeler à la postérité que la nation s'étant réconciliée avec Dieu, pouvait compter de nouveau sur sa puissante protection.

Le gouverneur organise deux chœurs de chantres suivis d'une procession. Les deux montent sur le rempart à l'ouest de la ville, où ils se séparent, se dirigeant l'un vers le nord, l'autre vers le sud, afin de se rejoindre à l'est, devant le temple.

Le premier chœur, le seul dont la marche nous intéresse ici (1), se rend à la porte Sterquiline, puis « à la porte de la Fontaine. Et devant eux, ils montent sur les degrés de la ville de David, à la montée du mur au-dessus de la maison de David et jusqu'à la porte des Eaux, à l'orient (2). » L'écrivain sacré omet de dire que la procession poursuivit son chemin depuis la porte des Eaux jusqu'au temple. Tout le monde sait déjà que ce point est le terminus de la dédicace.

Bien que le R. P. Vincent ait identifié la piscine de Sélah avec un vieux canal de la vallée de Cédron, il ne réussit cependant pas à concilier ce passage avec la théorie de la cité de David à l'Ophel. « Le texte, écrit-il, offre ici des difficultés insurmontables. La perturbation éclate au premier coup d'œil en comparant les Versions. Le texte massorétique très développé et bien ordonné en apparence, révèle des lacunes à l'examen, des tournures fautives et des raccords artificiels qui rendent impossible une

(1) Le second chœur se dirigea à gauche, par-dessus la tour des Fours, la porte d'Ephraïm, la porte des Poissons, la tour Hananéel, la porte Probatique, et s'arrêta devant le temple à la porte de la Surveillance (*Neh.*, XII, 38-40).

(2) *Neh.*, XII, 31-37.

interprétation correcte du récit (1). » Tout d'un coup il se ravise et dit : « Les données topographiques, qui seules nous intéressent, demeurent toutefois assez indépendantes de ce problème (*topographique*), au moins dans l'ensemble. Comparées à celles de II, 3 et III, 1-22, elles se contrôlent et s'éclairent les unes par les autres (2). »

Cette dernière réflexion est très juste. La procession, une fois organisée sur le rempart, suit celui-ci dans tout son développement indiqué au chapitre III, sans le quitter jusqu'à son arrivée devant le temple. Les principaux repères sont assez bien tracés, et les incorrections que traducteurs ou copistes ont pu glisser dans la rédaction, sont aisément rétablies dans leur forme originale, grâce aux renseignements fournis dans les chapitres précédents ou même par le contexte.

De la porte Sterquiline, la procession se rend à celle de la Fontaine, d'où elle remonte vers le nord sur le mur retrouvé entre la piscine de Siloé et le mont Sion. Elle arrive ainsi « aux degrés qui descendent de la ville de David ». Le chœur liturgique ne gravit pas cette rue en escalier, puisque rien ne l'autorise à descendre du rempart et à traverser la ville. Le pourtour de l'enceinte était rétabli sans interruption, et chaque section demandait à être purifiée.

De là, la procession continue à suivre le mur restauré par les quatre groupes nommés au chapitre III, 17, 18, et arrive « à la montée vers le mur », qui n'est pas différente de « la montée de

(1) *Op. cit.*, p. 71.
(2) *Id.*, *Ibid.*

l'angle très fort » (III, 19). Une fois sur la colline orientale, elle arrive « au tournant et à l'angle » pour suivre le mur le long du torent de Cédron.

Le rempart qui atteint la « porte des Eaux, à l'orient », n'a pas pu passer « sur la maison de David, *meal lebeth David* ». Il y a ici évidemment une incorrection de copiste à redresser. Comme au chapitre III, 25, le mur passa « devant la tour qui est au-dessus du palais royal, dans la cour de la prison ». Le palais royal est la demeure des rois de Juda, due à Salomon, et dont la splendeur fit oublier dans les livres sacrés celui que David s'était fait construire à Sion. Du reste, depuis « les degrés qui descendent de la ville de David », jusqu'au « palais royal » du livre de Néhémie, nous trouvons treize groupes d'ouvriers occupés à réparer l'enceinte. Le palais royal est donc bien loin de la rue qui descend de la « ville de David ».

L'énumération des chantiers organisés pour une rapide restauration de l'enceinte, indique une à une toutes les sections du mur parcouru par la procession. A l'occasion de la dédicace, il devenait donc superflu de décrire l'enceinte dans les mêmes détails ; une description sommaire de son parcours répondait amplement au but que s'était proposé l'auteur sacré. Mais les deux récits confrontés l'un avec l'autre ne renferment aucune discordance.

Terminons ce chapitre en reproduisant un autre alinéa du R. P. Vincent, également fort suggestif : « Les notes qui précèdent, dit-il, n'ont évidemment pas la moindre prétention d'avoir rendu claire la description des murailles de Jérusalem dans Néhé

mie. Elles en auront du moins signalé l'obscurité et peut-être auront-elles pour résultat de mettre en garde contre une utilisation inconsidérée de ses données topographiques. Même après une lecture sommaire, on se rendra compte de l'impossibilité de juxtaposer bout à bout les sections de murailles énumérées au chapitre III et de localiser telles qu'elles, au petit bonheur, les désignations fournies par le texte massorétique, les LXX ou la Vulgate, pris indépendamment les uns des autres (1). »

En suivant les sections de murailles dans l'ordre décrit par Néhémie, il est, en effet, impossible de trouver la « cité de David » à l'Ophel, dut-on identifier, avec le R. P. Vincent, la *piscine* de Sélah avec le *canal* du Cédron, ou prendre, avec le R. P. Lagrange, la *piscine construite* pour la *fontaine* de la Vierge.

De quelque façon qu'on assemble les sections de l'enceinte de la ville, qui était « grande et très vaste, mais ne contenait qu'une population restreinte (2), » on ne réussira pas non plus à obtenir, avec le R. P. Germer-Durand et les professeurs de Notre-Dame de France, une cité microscopique, *lilliputienne* (3), munie de neuf portes et tenant tout entière sur l'Ophel.

Mais, à part ces nouvelles théories, il n'y a aucune raison de ne pas *juxtaposer bout à bout* les sections de murailles, dans l'ordre même que les a énumérées le gouverneur. C'est dans ce même ordre que Josèphe décrit le mur méridional de la ville. C'est aussi dans

(1) *Op. cit.*, p. 73.
(2) *Neh.*, VII, 4.
(3) Expression du R. P. Germer-Durand.

ce même ordre que des fouilles récentes en ont retrouvé les vestiges.

Mais alors, l'exégète, comme le topographe, est inévitablement amené à voir Sion, « la ville de David », sur la colline occidentale.

Plusieurs savants ont donc cru devoir chercher sur l'Ophel la primitive « cité de David ». La Bible, selon eux, conduisait à cette conclusion. Un texte surtout paraissait décisif : Ezéchias, afin de soustraire l'eau à l'ennemi et d'approvisionner la ville menacée d'un siège, capta les sources de Gihon supérieur et les introduisit à l'occident de la ville de David.

La position de Gihon détermine ainsi celle de la « ville de David ». Or du moment qu'on met Gihon à la fontaine de la Vierge, qu'on identifie le canal souterrain, qui conduit les eaux de cette fontaine à la piscine de Siloé, avec l'aqueduc creusé par Ezéchias, on est fatalement amené à mettre la « ville de David » sur l'Ophel.

Ces déductions sont fort contestables.

Tout d'abord, au temps d'Ezéchias, la Bible l'assure, il y avait de nombreuses sources dans les environs de Jérusalem. D'où les arguments basés sur cette considération, qu'aujourd'hui la fontaine de la Vierge est « la seule source d'eau vive qui soit à Jérusalem », ne sont pas concluants. Ezéchias pouvait diriger son activité d'un autre côté.

Quant au tunnel qui perce l'Ophel, il ne peut pas passer pour l'œuvre d'Ezéchias. Avant le règne de ce roi, Isaïe parlait déjà des « eaux de Siloé, qui coulent doucement », paroles qui trouvent leur véritable application dans l'aqueduc souterrain, amenant

dans la piscine de Siloé l'eau de la fontaine de la Vierge. De plus ce canal présente dans sa construction une œuvre entreprise à loisirs et sans aucun but stratégique : il est étroit et ne permet guère le travail simultané de plus de deux ouvriers ; il exploite une source dont une armée ennemie ne pouvait tirer profit, étant donné son faible débit et sa situation dans une caverne, sous les remparts. Au contraire, l'œuvre d'Ezéchias fut l'œuvre de la multitude empressée, et visait à soustraire à l'ennemi un avantage important. Enfin, la piscine de Siloé hors des murs au temps de Josèphe, était également hors des murs au temps de Néhémie, et celui-ci ne fit que relever l'enceinte des anciens rois de Juda. En aucune manière donc le canal de Siloé et sa piscine n'apparaissent comme l'œuvre entreprise par Ezéchias pour amener l'eau dans l'intérieur de la ville. L'inscription qu'on y a retrouvée, à en croire les épigraphistes, ferait penser même aux premiers temps de la monarchie. Mais si le canal de Siloé n'est pas le canal creusé par Ezéchias, la fontaine de la Vierge n'est pas non plus le Gihon supérieur.

La fontaine de la vallée de Cédron est plutôt l'Aïn-Rogel de la Bible. L'ancienne tradition est d'autant plus recevable que des indices assez significatifs la confirment : espions de David, dans la cachette de la caverne, à la source d'Aïn-Rogel (la fontaine de l'Espion) ; — limite naturelle de Juda et de Benjamin, débouchant à Aïn-Rogel (fontaine remarquable par son intermittence), — présence de foulons dans les environs d'Aïn-Rogel (fontaine du Foulon).

L'identification surtout paraît mise hors de doute par la survivance de noms, si tenace en Orient.

Encore aujourd'hui le banc de rocher qui fait face à la fontaine s'appelle Zehwèlé ; or, d'après la Bible, le Zohéleth était près d'Aïn-Rogel. La plupart des savants, du reste, reconnaissent dans la fontaine de la Vierge l'Aïn-Rogel biblique. Nouvelle raison pour ne pas y voir le Gihon d'Ezéchias.

A son tour, le récit inspiré du sacre de Salomon force à chercher le Gihon dans une direction complètement opposée. Adonias et ses partisans se trouvent au rocher de Zohéleth, près d'Aïn-Rogel, lorsque Salomon se trouve au Gihon. Le fils de Bethsabée devait être sacré à l'insu de son compétiteur et avant que celui-ci n'eût fait son apparition dans Jérusalem ; sinon, c'était une nouvelle édition de la révolte d'Absalon et la guerre civile, tout à l'avantage de l'audacieux jeune homme. En réalité, Adonias n'a vent de la chose qu'après le fait accompli. La ville en fête, au retour du cortège, éveille son attention ; mais il ne peut deviner la cause de la fantasia ; il espère encore recueillir une bonne nouvelle, quand on lui annonce comment tous ses plans échouent : Salomon est en possession du trône ! — Adonias et Salomon avaient une suite nombreuse. Impossible de localiser ce récit en deux actes simultanés et indépendants dans une même vallée étroite, à 500 mètres de distance à peine. Tous les anciens l'ont compris. Si donc l'Aïn-Rogel, où se trouve Adonias, est à l'est de la ville, le Gihon, où se trouve Salomon, doit être dans une autre vallée, soit à l'ouest de la cité.

Or le Gihon de Salomon est identique au Gihon supérieur d'Ezéchias ; tout le monde l'admet. Donc le Gihon d'Ezéchias doit se chercher à l'occident de la

ville. Et de fait, tout ce que nous savons de ce côté de Jérusalem explique très bien les travaux du pieux monarque.

C'est d'abord le Birket Mamillah, grande piscine à l'ouest de la ville. Sa position près de la ligne de faîte des eaux et à une distance assez considérable de Jérusalem, empêche d'y voir un vulgaire réservoir pour l'eau de pluie, comme le Birket es Sultan. Et de fait, la présence de sources dans les environs est attestée. Ensuite les nombreux travaux hydrauliques découverts dans le rayon de la piscine, et aboutissant, soit à la tour de David, soit à la piscine traditionnelle d'Ezéchias, soit même au Birket el Burak sous le mur du Haram es Schérif, confirment le dire des historiens sur les aqueducs de cette région.

Enfin le « champ du Foulon », situé selon la Bible à l'extrémité du « canal de la piscine supérieure », c'est-à-dire, selon nous, autour du Birket Mamillah, se recommande comme une excellente base d'opération pour une armée assiégeante. C'est la ligne qu'occupent Romains et Croisés, c'est l'endroit où Achaz et Ezéchias s'attendent à voir déboucher l'ennemi ; le lieu choisi pour la démonstration militaire des envoyés de Sennachérib.

A l'exemple d'archéologues et d'exégètes de nom, d'accord avec les anciens, nous localisons en cet endroit le Gihon supérieur, dont Ezéchias boucha les sources et capta les eaux pour les introduire dans la ville.

« A l'occident de la ville de David », rendu dans un autre endroit par l'expression « dans sa ville », c'est-à-dire d'Ezéchias, ou bien encore « au milieu de

la ville », reçoit ainsi une explication très satisfaisante. Qu'on prenne la « ville de David » au sens strict, le Gihon est au nord-ouest du mont Sion et la piscine d'Ezéchias sur la même ligne. Qu'on prenne la « ville de David » au sens large, comme on est obligé de le faire dans bien d'autres cas, c'est à l'ouest de son enceinte que se trouvent emmagasinées les eaux soustraites à l'ennemi. Qu'on prenne la « ville d'Ezéchias » pour cette partie qu'il entoura de murs, alors, appuyé sur les découvertes modernes, on retracera le mur à l'ouest de la piscine traditionnelle d'Ezéchias, puis vers le nord et enfin vers l'est, englobant ainsi le fameux bassin, tout en excluant le Golgotha.

Le mur restauré par Manassès, pour autant que l'état du texte permet de le conjecturer sans exégèse arbitraire, n'est autre que le mur construit par Ezéchias. La vallée dont il est fait mention dans ce passage obscur, paraît être la vallée centrale, laquelle, à l'analogie des autres particularités topographiques de l'intérieur de la cité, n'eut dans l'antiquité aucun nom propre. C'était la vallée, comme encore aujourd'hui elle est l'*El-Wâd*.

La fuite de Sédécias par le sud, « par la porte entre deux murs », a été introduite inutilement dans le débat. La configuration des anciennes murailles autour de Siloé et l'unique porte découverte en cet endroit, expliquent d'autant mieux l'expression de l'Ecriture sainte, que la piscine de Siloé se trouvait hors des remparts.

Ce point a été mis particulièrement en lumière par les intéressantes fouilles de M. Bliss. Au temps de Josèphe la chose ne souffre pas de doute ; mais grâce

aux fouilles nous pouvons affirmer la même chose pour le temps des rois de Juda. Dès lors la reconstruction des murs par Néhémie nous apparaît sous un nouveau jour. Les obscurités de son récit, obscurités dont les causes sont multiples, se dissipent peu à peu : il contourne à l'ouest et au nord la piscine de Siloé. D'autre part, l'absence des vestiges de murs ou de rues sur l'Ophel, au moins dans le voisinage de la piscine, tandis que escaliers, rues, canaux abondent dans la direction de Sion, vient encore confirmer la thèse traditionnelle, qui place sur la colline occidentale la « ville de David ». Tout cela est d'autant plus significatif que l'ingénieur, M. Bliss, ne cherchait guère des preuves dans ce sens. Néhémie a reconstruit le mur que Josèphe décrit, et qui embrassait au sud le Sion actuel, puis, passant à l'ouest de Siloé, s'étendait vers le nord. C'est là que les ouvriers rencontrèrent « les degrés descendant de la ville de David ». De là le mur fléchissant vers l'orient pour aboutir au sud du temple.

En résumé donc, les textes bibliques, examinés à la lumière des intéressantes fouilles pratiquées à Jérusalem, ne donnent aucune probabilité à la thèse, qui met à l'Ophel la « ville de David ». Ils paraissent même la condamner, tout en confirmant l'opinion traditionnelle, qui, appuyée sur l'histoire et les fouilles, met la « ville de David » sur la colline occidentale de Sion.

Reste maintenant à examiner certaines particularités de la terminologie biblique.

CHAPITRE VII

La terminologie biblique.

I. — En général.

La terminologie s'inspire des idées régnantes, et celles-ci à leur tour reflètent des faits. Cela est vrai pour tout livre et aussi pour la Bible.

Les anciens Pères ont conservé le souvenir d'Esdras et ont rattaché à son époque une restauration des Livres saints, tellement importante que plusieurs y ont vu comme une nouvelle rédaction (1).

Or, lorsque sous l'inspiration divine, les anciens Livres furent rédigés dans la forme que nous connaissons, ou que de nouveaux ouvrages furent écrits, les hagiographes durent tenir compte des circonstances où ils se trouvaient. Ils parlaient avant tout pour leurs contemporains et c'était d'abord leur édification qu'ils cherchaient. Depuis longtemps déjà, les Pères nous en ont averti : L'Ecriture parle aux hommes comme il leur convient ; à la capacité de ses lecteurs elle mesure ses expressions, et,

(1) Voir Cornely, *Introductionis in libros sacros compendium*, Paris, 1900, p. 18, 63, 193. — Gigot, *General introduction to the study of the h. Scripture*, New-York, 1903, p. 25-39, 193-206. — Pelt, *op. cit.*, t. I, p. 329, ss. — t. II, p. 429 ss.

comme le divin Maître dans ses paraboles, à leur mentalité elle accommode son langage.

L'Ecriture sainte, au dire de saint Grégoire de Naziance, n'a pas pour but de contenter une vaine curiosité ; car lorsqu'elle nous rapporte ce que les anciens ont fait et souffert, c'est notre progrès spirituel qui fait l'objet de ses préoccupations (1). Aussi, remarque saint Jérôme, le grand docteur de l'exégèse biblique, l'histoire elle-même est parfois présentée sous le voile de la métaphore (2).

Les Livres saints reflètent donc les idées du temps qui les a vu éclore, et s'en inspirent pour porter vers Dieu. Pour les bien comprendre, il faut donc se pénétrer des idées qui faisaient vivre Israël.

Le dernier des prophètes canoniques s'était tu, et sa dernière recommandation avait été l'observance de la loi mosaïque, l'annonce de la venue terrifiante d'Elie, qui préparerait les voies du Seigneur, purifierait les cœurs et inaugurerait le règne de la justice, appelée à s'épanouir aux jours du Messie (3).

Celui-ci à son tour devait apparaître dans le temple. C'était la gloire de ce nouvel édifice de recevoir la Richesse des nations et l'universel purificateur (4). Tout l'avenir messianique prenait dans les sublimes visions d'Ezéchiel l'aspect sacerdotal et liturgique, résumé dans les splendeurs du nouveau temple (5). Daniel voyait l'annonce des suprêmes

(1) *In Psalmis*, *Ps. XXI*, Migne, *Patr. gr.-lat.*, t. XLIV, col. 490.
(2) *In Habacuc*, III, Migne, *Patr. lat.*, t. XXV, col. 1328.
(3) *Malach.*, III et IV.
(4) *Agg.*, II, 7-10.
(5) *Ezech.*, XL-XLVIII.

catastrophes quand « l'abomination » souillerait le sanctuaire (1). Le fils d'Onias ne paraissait si beau au Siracide, que parce que pontife saint, il officiait dans un temple somptueux, orné d'un clergé d'élite (2).

Aussi, lorsqu'on vit les armées assyriennes profaner la demeure du Très-Haut, ce fut un immense cri d'angoisse. Le peuple se sentait frappé à mort. Cette blessure irrita son ardeur et surexcita son courage, d'où l'héroïque effort des Machabées. Fils de prêtres, prêtres eux-mêmes, ils luttèrent et le peuple avec eux pour l'espérance d'Israël. Et quand après un combat de géants, sans analogue dans l'histoire juive, ils eurent enfin reconquis Jérusalem, ils volèrent au temple. On le restaura, on le purifia, on l'embellit, on y inscrivit le nom des héros, et sa dédicace solennelle resta dans les souvenirs par une fête annuelle, l'*Hanouka*, à laquelle on convia les frères d'Egypte, établis dans le delta. Plus grand encore fut l'enthousiasme, quand le pontife Simon devint prince de la sainte cité. L'indépendance politique était enfin assurée au nouvel état qui, sous la conduite de ses prêtres, venait de conquérir sa liberté religieuse. Les anciens jours de David semblaient en passe de revivre, et volontiers on saluait l'aurore des temps messianiques.

L'espérance anxieuse, longtemps comprimée, rendue plus vive par la longue série des désillusions, qui depuis la restauration faisait gémir les pauvres fidèles, maintenant éclatait. Plus que jamais on

(1) *Dan.*, IX, 24-27.
(2) *Eccli.*, 4, 1-23.

vivait du passé, et par un mirage familier aux enfants du désert, on croyait en toucher la réalisation. Au début de l'ère chrétienne, la fièvre atteignant son paroxysme, la multitude en délire courait à tous les imposteurs, espérant toujours voir apparaître le nouveau David, l'Oint du Seigneur, qui devait inaugurer le règne de Dieu sur la terre. Hérode lui-même, pour faire oublier ses usurpations, ses crimes et son origine étrangère, ne trouva rien de mieux que « d'édifier le temple ». Respectant les anciennes dimensions consacrées par une tradition séculaire, il l'agrandit, le développa, l'embellit et aboutit à ce travail gigantesque, « cet amas de neige et d'or », qui faisait la gloire d'Israël, une merveille du monde et le suprême espoir de ceux qui succombèrent sous ses ruines, en attendant toujours la venue du Libérateur annoncée dans ce sanctuaire.

Le temple, en un mot, absorbait et résumait la vie religieuse d'Israël dans la manifestation de son culte et l'affirmation de son caractère national. Voilà les faits. Voyons maintenant leur reflet dans les écrits inspirés.

II. — Les acceptions du mot Sion dans les livres poétiques.

A l'origine, le nom de Sion ne s'appliquait qu'à Urusalim, la citadelle des Jébuséens. Mais lorsque David eut agrandi la forteresse en y rattachant Milo avec la ville basse, la dénomination de Sion

s'étendit à toute la « ville de David », ou toute la colline qui portait la capitale du royaume d'Israël (1).

Par la translation de l'arche d'alliance de la maison d'Obedédom dans la ville royale (2), le mont Sion devint l'habitation de Jahvé, *sa montagne sainte*, suivant l'expression du psalmiste :

Moi j'ai établi mon roi
Sur Sion, ma montagne sainte (3).

Lorsque Salomon eut achevé le temple du Seigneur sur la colline orientale, l'arche sainte fut transportée avec grande solennité de la « cité de David » dans sa nouvelle résidence (4), qui devint par là même un nouveau foyer de sainteté.

Mais Jérusalem était elle-même un sanctuaire, *la Ville sainte*, le lieu le plus auguste et le plus favorisé de Jahvé. La Terre promise était devenue la *Terre sainte* (5), et les descendants d'Abraham le peuple de Dieu.

Dans la bouche des psalmistes et des prophètes, *Sion* la « ville de David » devint le symbole de la protection divine et de la gloire d'Israël, et leur servit, dans un sens métaphorique, à désigner tout ce qui rappelle l'alliance entre le divin Législateur et son peuple élu. Dans les livres poétiques, Sion est tantôt synonyme du temple, l'asile de l'arche

(1) *II Par.*, XXXII, 5.
(2) *III* (*I*) *Reg.*, VIII. — *II Par.*, V, 2
(3) *Ps.* II, 6, trad. B. d'Eyragues, *Les Psaumes traduits de l'hébreu*, Paris, 1904. — Ce psaume est messianique (*Act.*, IV, 25, 27. — XIII, 23. — *Hebr.*, V, 5). Mais le psalmiste y fait allusion à David.
(4) *III* (*I*) *Reg.*, VIII, 1.
(5) *Zach.*, II, 12.

sainte (1), tantôt de Jérusalem dont le roi-prophète fit sa capitale, et qui à cause de sa prééminence par choix divin, est le centre de toutes les grâces et de toutes les bénédictions :

C'est comme la rosée de l'Hermon
Qui descend sur les montagnes de Sion.
Là, Jahvéh a envoyé la grâce
Et la vie pour toujours (2).

Le seul fait d'être né sous ses remparts protecteurs constitue un privilège devant le Seigneur :

Elle est fondée sur les saintes montagnes
Jahvé préfère les portes de Sion
A toutes les tentes de Jacob.
On dit de toi des choses merveilleuses
Cité de Dieu.
Je compte Rahab et Babylone parmi les miens ;
Voici les Philistins, Tyr avec l'Ethiopie,
Celui-ci est né là !
Et l'on dit de Sion :
Celui-ci et celui-là y sont nés (3).

Le nom glorieux de Sion sert aussi à représenter Jérusalem comme le cœur de la nation, le centre de

(1) « Dieu l'entendit et s'enflamma,
Il prit Israël en aversion,
Il délaissa la demeure de Silo,
La tente où il habitait parmi les hommes.
. . . .
Il choisit la demeure de Juda,
La montagne de Sion qu'il aimait.
Il bâtit son sanctuaire comme les hauteurs du ciel,
Comme la terre qu'il a fondée pour toujours
Il fit choix de David son serviteur
Et le tira des bercails du troupeau. » (*Ps.* LXXVIII, (Vulgate LXXVII), 59-60, 68-70.

(2) *Ps.* CXXXIII (V. CXXXII), 3.

(3) *Ps.* LXXXVII (V. LXXXVI), 4, 5.

la vie politique et religieuse d'Israël (1), et souvent il désigne les habitants de la Ville sainte.

Les restes de Sion, les survivants de Jérusalem
seront appelés saints
et tout homme inscrit pour la vie à Jérusalem
Quand le Seigneur aura levé la souillure des filles de Sion,
effacé dans Jérusalem les taches de sang
au vent du jugement, au vent dévastateur;
Jahvé viendra sur tout le mont Sion et sur ses assemblées (2).

Sion est aussi employé pour désigner les enfants d'Israël, le peuple de Dieu (3), ou le territoire de Juda (4), et même la communauté juive dans la Dispersion (5).

On pourrait citer par centaines les exemples où Sion est pris au sens figuré, dans une acception poétique.

Aussi les livres historiques (6) préviennent-ils, comme à dessein, la confusion que l'emploi de ce nom dans des acceptions si diverses pouvait faire naître dans les esprits. Tandis que l'auteur du IIe livre de Samuel dit que la citadelle de Sion était devenue la « ville de David » (7), l'auteur du Ier livre des Rois rappelle que la ville de David est la citadelle de Sion. « Salomon fit monter l'arche d'alliance

(1) *Ps.* IV, 20; — XLVIII (V. XLVII), 13-15; — LXVI, 2. — *Is.*, VIII, 18; — X, 12; — XXIV, 23; — XXIV, 8; — XXX, 19. — *Joel*, II, 32. — *Zach.*, I, 14; — IX, 9.

(2) *Is.*, IV, 5, trad. P. A. Condamin, *Le livre d'Isaïe*, Paris, 1905. — Cfr. *Is.*, III, 6, 17; — X, 24; — LXVI, 8. — *Ps.* IX, 5; — LXXII, 28. — *Thren.*, II, 10; — IV, 2; — V. 11. — *Baruc.*, IV, 24.

(3) *Is.*, X, 32. — *Soph.*, III, 14. — *Ps.* LXVIII, 36.

(4) *Thren.*, IV, 22.

(5) *Jer.*, XXXI, 23; — III, 14. — *Zach.*, II, 7.

(6) Il faut excepter les livres des Machabées, dont nous parlerons tout à l'heure.

(7) *II Reg.* (*II Sam.*), V, 7. — Cfr. *I Par.*, XI, 5.

de Jahvé de la cité de David, c'est-à-dire de Sion (1). » Ce passage est reproduit dans les mêmes termes par l'auteur du IIe livre des Chroniques (2).

N'est-ce pas pour éviter de créer de la confusion que les livres historiques emploient si rarement le nom de Sion, et qu'ils le remplacent de préférence, à l'occasion (3), par les mots « ville de David (4) ? »

Il est du reste inutile d'insister davantage sur les curieux phénomènes qui se manifestent dans l'emploi du mot Sion. Nous reproduisons volontiers les trois conclusions synthétiques que le R. P. Lagrange a déduites de l'étude des textes, bien que nous aurions à faire quelques légères réserves.

« 1° Le nom de Sion, dit-il, s'applique à l'origine à la citadelle des Jébuséens ou à la colline qui la portait devenue la cité de David.

« 2° Le nom de Sion, sous la forme plus spéciale de *mont Sion*, fut appliqué, depuis la translation de l'Arche, à la colline du Temple.

« 3° Le nom de Sion signifie tantôt une colline spéciale de Jérusalem, la même évidemment qui porte le nom de mont Sion (5), tantôt la ville entière, tantôt même la communauté juive (6). »

Ailleurs, le docte professeur reconnaît aussi que « l'esplanade du temple était hors de la ville (*de*

(1) *III (I) Reg.*, VIII, 1.

(2) *II Par.*, V, 2.

(3) Généralement lorsqu'il est question des sépultures royales.

(4) Josèphe ne la désigne qu'une seule fois avec l'expression de « ville de David », et ne prononce jamais le nom de Sion. Il préfère citer la citadelle et le Millo sous le nom de *ville haute* ou *marché haut* et *ville basse* ou *Acra*.

(5) Il n'y a qu'une colline qui porte le nom de mont Sion, c'est la colline occidentale, et ce n'est pas par métaphore.

(6) *Op. cit.*, p. 31.

David) (1) », c'est-à-dire hors du mont Sion historique. Cela est très juste, et il faut en conclure que si avec la ville, ses habitants, la nation et même la Dispersion, le temple aussi est parfois désigné sous ce beau nom de Sion, c'est en vertu d'une de ces figures de style dont les hagiographes embellissent leurs poésies.

Comment alors le R. P. Lagrange peut-il trouver dans le mot Sion appliqué au temple un puissant argument contre le Sion traditionnel et en faveur de sa thèse favorite? Ecoutons-le plutôt : « Le mot seul de Sion pouvait même s'employer en opposition avec Jérusalem : « J'ai été dévoré de zèle pour Sion et pour Jérusalem » (Zach. I, 14). On remarquera que ce texte n'est pas parallélique (2). » S'il s'était rendu compte de la pensée du prophète, il aurait lu, trois versets plus loin : « Voici ce que dit le Seigneur des armées : Mes villes regorgeront encore de biens, le Seigneur consolera encore Sion, et choisira encore Jérusalem (3). » Le parallélisme synonymique entre Sion et Jérusalem est donc parfaitement établi par l'auteur sacré. Ce sont les habitants de sa ville de prédilection et non le temple, que le Seigneur regorgera encore de biens et favorisera de ses consolations (4).

La Bible offre, au contraire, des passages où le sanctuaire semble formellement exclu de Sion. « C'est pour cela, dit le prophète Michée, que Sion sera labouré comme un champ, que Jérusalem sera

(1) *Op. cit.*, p. 35.
(2) *Op. cit.*, p. 29.
(3) *Zach.*, IV, 17.
(4) Cfr. *IV* (*II*) *Reg.*, XIX, 21, 31. — *Is.*, XXXVII, 22.

comme un monceau de pierres, et que la montagne du temple deviendra comme une forêt (1). » Il y a longtemps que cette prophétie s'est accomplie à la lettre. Arrivons-en au fameux passage qui, prétend-on, exclut manifestement le Sion traditionnel du mont Sion biblique :

Jahvé est grand et digne de louanges,
Dans la cité de notre Dieu, sur sa montagne sainte ;
Belle est la colline,
Joie de toute la terre !
Le mont Sion, du côté de l'Aquilon
Est la cité du grand roi !
Dieu dans ses palais
Se montre comme un rempart
Quand les rois se sont avancés
Ensemble ils ont passé,
Frappés de stupeur, ils regardent ;
Epouvantés, ils ont pris la fuite.
. . . .
Faites le tour de Sion, parcourez son enceinte,
Comptez ses tours,
Examinez ses remparts,
Considérez ses palais,
Pour le raconter à la génération future (2).

Dans ce chant de victoire pour la délivrance de Jérusalem, Adrien Reland chercha des données topographiques et proposa diverses interprétations (3). Le R. P. Lagrange en fit de même. « Je concéderais volontiers à Reland, dit-il, qu'il peut être question de la colline, aussi bien que du nord de la cité ; mais de quelle colline parle-t-il ? Précisé-

(1) *Mich.*, III, 12. — Cfr. *Jer.*, XXVI, 18. — Dans les livres de Machabées, la cité est invariablement divisée en trois parties : la colline du temple, la « ville de David », et Jérusalem.

(2) *Ps.*, XLVIII (V. XLVII), 2-6, 13-15, trad. B. d'Eyragues.

(3) *Palæstina*, Utrecht, 1714, p. 847-848.

ment le prétendu mont Sion n'est pas beau à voir dans son élévation du côté du nord où il est dominé partout : ce qui est beau, c'est sa croupe du côté du sud, qui ne peut être désignée par le Psalmiste : *latera aquilonis*. Tandis que la colline orientale s'élevant graduellement vers le nord, le Temple qui la dominait de ce côté faisait l'admiration du prophète (1). »

C'est toujours regrettable lorsque les savants jugent de la topographie de l'ancienne Jérusalem d'après l'impression que produit la ville moderne ; car les erreurs deviennent inévitables. Personne n'ignore, par exemple, que le mont Sion, avant le règne d'Hérode Agrippa, formait le point culminant de toute la ville, et n'était dominé de nulle part, pas même du côté de l'aquilon.

Puis, *la croupe du sud* peut bien trouver des admirateurs, bien qu'elle ait perdu beaucoup de sa beauté d'autrefois, depuis que les escarpes de Maudsley ne sont plus couronnées de hautes tours et de murailles crénelées. Mais pourquoi le prophète n'aurait-il pu trouver le mont Sion *beau à voir* du côté du nord, puisque, malgré les bouleversements survenus depuis, il offre encore le point le plus pittoresque de tout le panorama de Jérusalem à qui l'observe du haut des terrasses des Dames de Sion, ou du couvent de la Flagellation ?

Enfin, comment le quartier des Nathinéens, « la colline orientale s'élevant graduellement vers le nord, » a-t-il contribué à faire du temple, qui le domine, l'admiration du prophète le contemplant

(1) *Op. cit.*, p. 26.

du côté septentrional? — Nous ne saisissons pas!

Pour nous, rappelons que de l'Aquilon, région des ténèbres, venaient les ennemis, et que, en particulier, Antiochus Epiphane, le grand persécuteur de l'époque des Machabées, est symbolisé dans les prophéties de Daniel (1) comme le roi de l'Aquilon. C'est là tout le thème du psaume en question.

La thèse doit être bien caduque, puisque son défenseur puise ses arguments, pour l'étayer, dans les psaumes et les prophètes, sans tenir compte de la nature de la composition, des circonstances historiques, de la terminologie biblique, oubliant tout à fait que les règles du langage poétique ne sont pas celles de la prose, en Orient surtout.

III. — Sion d'après les livres des Machabées.

Le temple joua toujours un grand rôle dans l'histoire de Jérusalem, non seulement à titre de sanctuaire national, mais aussi comme place forte. La citadelle du temple fut en effet une des plus belles fortifications de l'antiquité. Au temps des Machabées, Antiochus Eupator, malgré ses puissantes machines de guerre, ne réussit à s'en emparer que grâce à la disette qui régna dans les rangs des Juifs (2). Puis trois fois, sous Pompée, sous Sosius et sous Titus, les Romains en firent le siège et ne parvinrent à s'en rendre maître qu'après un laps de temps fort long et des efforts inouïs.

(1) *Dan.*, XI, 6, 7, 8, 11, 13, 15.

(2) A cause de l'année sainte, les Juifs n'avaient pas cultivé la terre. *I Mach.*, VI, 51-53. — *II Mach.*, V, 11-21.

C'est cette citadelle, avec le temple qu'elle protégeait, qui, dans les livres des Machabées, porte le nom de Sion ou montagne de Sion, et constitue une des trois divisions de la ville (1).

Comme le démontre le contexte, l'expression de « mont Sion » ne s'applique qu'au temple et à sa forteresse et ne dépasse jamais leur périphérie. Le nom de Sion ne s'étendit pas à toute la colline orientale, comme certains le prétendent; le penchant méridional ou l'Ophel semble faire partie de la *ville* proprement dite. En effet, après que le « mont Sion » eut été solidement fortifié, « ils s'assemblèrent pour bâtir la ville, et le mur, qui était le long du torrent, du côté de l'orient, tomba et Jonathan le répara (2). » Ce texte est formel.

Qu'on n'objecte pas que les Juifs, pour reconnaître les bienfaits de Simon et de ses frères, firent graver leurs hauts faits sur des tables d'airain « qu'ils déposèrent aux archives sur la montagne de Sion (3). » Les *archives* ne constituent pas ici un palais situé en dehors de l'esplanade du temple, comme ce fut le cas deux siècles plus tard, au temps de Josèphe. Le texte grec dit qu'ils suspendirent les tables d'airain « aux colonnes sur la montagne de Sion, » c'est-à-dire aux colonnes du sanctuaire, comme cela ressort clairement des deux derniers versets du même chapitre : « Ils décidèrent aussi de graver ce document sur des tables d'airain et de les placer dans la

(1) La colline du temple appelée « Sion, » la forteresse de Jérusalem nommée « ville de David », et « Jérusalem » qui forme le reste de la cité.
(2) *I Macch.*, XII, 36,37.
(3) *I Macch.*, XIV, 26.

galerie du sanctuaire, dans un endroit honorable et d'en déposer une copie dans la chambre du trésor, pour servir à Simon et à ses fils (1). » La copie, comme l'original, fut conservée au sanctuaire, car Néhémie nous apprend que la maison ou la chambre du trésor se trouvait dans l'enceinte du temple (2).

La Sion jébuséenne devenue la « ville de David » ne s'élevait jamais sur le domaine d'Ornan que le roi-prophète acheta dans sa vieillesse, et qui servit ensuite d'emplacement au temple du Seigneur. Les auteurs des livres des Machabées eux-mêmes distinguent constamment la « cité de David », la Sion historique occupée par les Syriens, de leur mont Sion occupé par le temple et sa citadelle. Que déduire de cette terminologie?

S'il faut reconnaître la fidélité historique des livres des Machabées, néanmoins la forme de la diction devient parfois absolument poétique dans la description de certains personnages ou de certaines situations. Or, du moment que la couleur poétique n'est pas bannie de leurs récits, rien n'empêchait les auteurs sacrés de suivre l'exemple des psalmistes et de désigner le temple et sa forteresse sous le nom glorieux de Sion. Les circonstances devaient même le suggérer.

Dans les psaumes de la période post-exilienne, et particulièrement dans ceux qui se rapprochent de l'époque des Machabées, le temple est le centre de la vie politique et religieuse d'Israël. Depuis Alexandre le Grand, la « ville de David », la Sion du

(1) *I Macch.*, XIV, 48, 49.
(2) *Neh.*, X, 38; — XII, 43.

livre des Rois, était devenue le séjour des infidèles, des impurs, une citadelle qui brava le sanctuaire et menaça la religion, un boulevard où s'embusqua l'ennemi pour répandre la désolation parmi ceux qui restèrent fidèles à la foi de leurs pères. Sion, ce nom idéal de sainteté et symbole de la gloire du peuple de Dieu, ne convenait plus à un lieu pollué par le séjour de l'étranger. Et l'on comprend l'accent du psalmiste, quand il supplie Jahvé de sauver sa nation en tirant son temple de la désolation :

> Souviens-toi de la montagne de Sion, ton séjour !
> Porte tes pas vers ces ruines si longtemps désolées
> L'ennemi a tout ravagé dans le lieu saint.
> Tes adversaires ont rugi au milieu des solennités ;
> Ils ont levé leurs étendards (1).

Lorsque les Machabées entreprirent l'admirable lutte pour l'indépendance, le temple devint plus que jamais l'unique boulevard de la religion, le seul lien entre les enfants de Dieu, le seul centre de réunion pour les vaillants défenseurs de la foi de leurs ancêtres. Il était donc juste et sage d'exalter le sanctuaire et de concentrer en lui toutes les gloires d'Israël, toutes les espérances des braves guerriers combattant pour Dieu et la nation. De Sion, la Ville sainte, devait sortir le salut (2). C'est au temple que le Messie devait inaugurer son règne (3). C'est là qu'on attendait le Libérateur (4).

On aurait donc mauvaise grâce de soutenir que

(1) *Ps.* LXXIV, 2-4.
(2) *IV* (*I*) *Reg.*, XIX, 31. — *Ps.* XIII, 7 ; — XIX, 3 ; — LII, 7. — *Joel.*, II, 32. — *Nich.*, IV, 2.
(3) *Agg.*, II, 7-10. — *Malach.*, III, 1.
(4) La Sion métaphorique n'a pas fait oublier la Sion historique. Josèphe évite d'appeler le sanctuaire et sa citadelle « mont Sion », et

les Machabées confondirent l'emplacement du temple avec la « ville de David », à laquelle seule convient historiquement le nom Sion.

Insinuer ensuite que ce nom n'aurait pu passer, même par figure, à la colline du temple que si son prolongement méridional portât originairement la ville jébuséenne (1), c'est oublier, d'abord, que ni les vallées ni les montagnes n'ont empêché les hagiographes de l'étendre bien au-delà de l'enceinte de Jérusalem. C'est méconnaître, ensuite, tous les renseignements positifs que fournissent les livres des Machabées sur la position topographique de la forteresse des Syriens, la « ville de David », par rapport à celle du temple, comme la position de l'Ophel « le long du torrent, à l'orient » par rapport au temple et la « ville de David ».

Il y a là une preuve évidente que les idées religieuses ne faisaient pas abstraction complète des faits du passé. Les contemporains des Machabées connaissent la « ville de David », la localisent là où nos études précédentes l'ont montrée (2), et ne

lorsqu'il rapporte les passages du I[er] livre des Machabées (VI, 48, — VII, 33), il remplace le mot *Sion* par celui de *temple*.

(1) P. Lagrange, *op. cit.*, p. 26 — Le R. Père cite le passage du I[er] livre des Machabées où l'historien raconte comment les Juifs, vainqueurs de Lysias à *Bethsour* (et non à Bethoron), montèrent à Jérusalem ; puis il ajoute : « La concordance est parfaite : on veut purifier le Temple, on arrive au mont Sion, on le trouve profané. » Il conclut de là que la « ville de David » se trouvait à... *l'Ophel*. Il faut certes beaucoup de bonne volonté pour argumenter de la sorte. En tout cas la concordance est moins parfaite entre cette conclusion et celles que le R. Père formula ailleurs. A la page 17, il trouve que le nom de Sion a été appliqué en premier lieu à la citadelle des Jébuséens, et à la page 35, il avoue que l'esplanade du temple était hors de la ville des Jébuséens et même hors de la « cité de David. »

(2) M. J.-B. Pelt (*op. cit.*, t. II, p. 409 et 415) enseigne avec nous, qu'au

songent pas à l'identifier avec le temple. C'est donc qu'ils ont conscience que leur Sion n'est qu'une appellation métaphorique parfaitement justifiée sans doute, mais aussi parfaitement distincte de la Sion jébuséenne devenue « cité de David. »

En s'étendant, l'antique Sion donna son nom, du reste, non seulement au temple, mais aussi à toute la Ville sainte, au peuple et même à Israël dispersé. Il devint un nom symbolique.

IV. — Le sens du verbe « monter » dans les Livres sacrés.

Un dernier argument avancé sérieusement à l'appui de la théorie d'Ophel, est emprunté à la philologie et n'a, par conséquent, rien à craindre des explorations de l'ancienne Jérusalem.

Voici comment l'expose M. l'abbé Pelt : « Les textes bibliques au sujet de Sion paraissent décisifs. Ils nous montrent que le palais de David et le palais de Salomon, par conséquent « la cité de David » étaient situés *plus bas* que le temple, *à proximité* du temple et *au sud* du temple. En d'autres termes, la cité de David occupait la petite colline du sud-est, et cette colline est le mont Sion.

« La cité de David était située plus bas que le temple. Car David « *monta* », pour se rendre de son palais à l'aire d'Areuna, le futur emplacement du temple (II Sam. XXIV, 18, 19) ; on fit « monter »

temps des Machabées la « ville de David », ou la forteresse syrienne, s'élevait au mont Sion, « emplacement traditionnel. »

aussi l'arche d'alliance de la cité de David au temple (III Reg. VIII, 1) ; de même pour aller de la maison du roi — palais de Salomon — à la maison de Yaweh, les chefs de Juda *montèrent* (Jer. XXVI, 10). Par contre pour se rendre au palais on *descendait* (IV Reg., XI, 19 ; — Jer., XXII, 1). De ces textes il résulte avec évidence que la cité de David et le palais royal de Salomon, étaient situés plus bas que le temple. On ne peut donc les placer sur la colline occidentale dont la hauteur dépasse considérablement celle de la colline du temple (1). »

Pour la proximité du palais de David et sa position par rapport au temple, l'auteur invoque l'épisode de la conjuration contre Athalie (2).

Tout ce que le docte écrivain dit du palais de Salomon est très juste ; mais tout ce qu'il raconte du palais de David est erroné et même contraire aux données positives de l'Ecriture sainte.

Le palais de Salomon s'élevait sur la petite colline orientale, à proximité du temple, et au sud du temple ; personne ne le conteste. Mais le palais de Salomon n'est pas celui de David et ne se trouvait même pas dans la « ville de David », dont l'emplacement est précisément l'objet de l'enquête.

Comme nous l'avons déjà vu, la « cité de David » ne comprenait ni l'aire d'Ornan (3), ni le palais de Salomon (4), ni celui de la fille de pharaon (5). De plus, c'est le vaste et luxueux palais de Salomon,

(1) *Histoire de l'Ancien Testament*, 4e éd., Paris, 1904, t. II, p. 36.
(2) *II Par.*, XXIII, 12.
(3) *III (I) Reg.*, X, 24. — *II Par.*, VIII, 11.
(4) *Ant. jud.*, VIII, v, 2. « ἄντικρυς ἔχων ναόν, en face du temple. »
(5) Hors de la cité de David. *III (I) Reg.* IX, 24. — D'après l'usage oriental, il ne pouvait être séparé de celui du roi.

situé hors de la « ville de David », et non celui de son père construit dans la « ville de David », qui servit de résidence aux rois de Juda. Par conséquent, les textes du IVe livre des Rois, du livre de Jérémie et du IIe livre des Chroniques, qu'on invoque contre le Sion traditionnel, ne se rapportent nullement à la demeure royale de David, mais bien à celle de son fils, et si on y lit que du temple on descendait dans le palais des rois de Juda, cela ne veut pas dire qu'on descendait du temple dans Sion, « la cité de David ». Les textes sont formels.

Si M. l'abbé Pelt n'avait pas fait la confusion formulée dans le premier alinéa du passage cité ci-dessus, il n'aurait certainement pas insisté sur le mot « monter », employé dans la Bible pour exprimer le passage de la « ville de David » au temple de Salomon.

Mais puisqu'on voit dans le verbe « monter » un argument décisif, une preuve évidente, que « Jérusalem commença toute petite » sur la « toute petite colline de l'Ophel (1) », force nous est d'examiner la valeur du verbe monter, tel qu'il est usité dans les Livres saints, et de voir comment il peut servir à déterminer le point de départ du mouvement ascendant vers le temple.

Le mot hébreu *àlah, monter*, est une des racines que les philologues appellent fondamentales; elle a reçu une vaste extension idéologique, expliquée aisément, d'un côté par la pauvreté de la langue hébraïque, d'un autre côté par les idées particulières que se faisaient les anciens dans certaines situations.

(1) Les professeurs de Notre-Dame de France, *La Palestine*, p. 57.

Les anciens n'avaient que des notions très imparfaites sur les altitudes géographiques, ou sur les différences de niveau d'une région à l'autre, et ils n'en jugeaient que d'après les apparences. Le choix des expressions dans le langage se confirmait naturellement à la conception. Ainsi, par exemple, à qui se trouve en face du désert ou de la mer, ceux-ci semblent s'élever à mesure qu'ils fuient vers l'horizon. Ce n'est là qu'une illusion d'optique ; mais dans le langage usuel, on *monte* au désert, on y est conduit *en haut* (1), de même qu'en s'éloignant du rivage, on *monte* en *haute mer* (2).

On supposait aussi anciennement, que la région septentrionale de la terre était plus élevée que la méridionale. De là *on descend* invariablement en voyageant du nord au sud (3), et à l'inverse, *on monte* en se rendant du sud au nord (4).

Dans langage biblique on *monte* aussi auprès des rois et des princes (5), surtout pour se présenter à leur tribunal (6), parce qu'ils habitaient généralement la citadelle, la partie la plus élevée de la ville, souvent exprimée par la porte ou les portes (7). C'est

(1) « Alors Jésus fut conduit en haut, ἀνήχθη, dans le désert. » *Matth.*, IV, 1. — Cfr. *Job.*, VI, 18, texte hébreu.

(2) « Et ils montèrent en haut (sur la mer) ἀνήχθησαν. » *Luc.*, VIII, 22. — Saint Paul *descendit* de la haute mer à Césarée Maritime. *Act.*, XVIII, 26. — Cfr. *Act.*, XVI, 11 : — XIII, 13.

(3) Abraham descendit en Egypte. *Gen.*, XII, 10. — Cfr. *Gen.*, XXVI, 2. — *Deut.*, X, 22. — *Jos.*, XXIV, 4. — *Act.*, XXI, 17.

(4) Abraham monta de l'Egypte. *Gen.*, XIII, 1. — Cfr. *Ex.*, XIII, 18. — *Jos.*, XI, 3. — D'Hébron on montait à Jérusalem, *Jos.*, X, 4, quoique celle-ci se trouve à une altitude sensiblement inférieure.

(5) *Num.*, XVI, 12, 14.

(6) *Jud.*, IV, 5 ; — XX, 3.

(7) *Gen.*, XXII, 17 ; — XXIV. — *Ex.*, XX, 10. — *Deut.*, V, 14 ; — XII, 12. — *Esth.*, III, 2, 3 ; — IV, 2 ; — V, 9. — Parce que la porte représen-

sans doute par suite du langage usuel que Joseph après être *monté* au-devant de Jacob, son père, dans la terre de Gessen, *monta* de nouveau au palais du pharaon d'où il était venu (1). Ajoutons encore que la Bible fait usage du verbe *àlah* pour exprimer le simple passage d'un lieu dans un autre, *transire* (2).

La religion des peuples sémitiques contribua de son côté à donner au mot *alah*, monter, une extension idéologique, qui peut parfois nous paraître très impropre. Dans les anciens temps, les sanctuaires étaient tous établis sur la cime des collines ou des montagnes, d'où leur nom de *bamôth*, *hauts lieux*. On y montait, naturellement. Cependant, le sanctuaire finit par être considéré comme une hauteur, une élévation, non au point de vue matériel, mais au point de vue religieux, idéal. De là le mot *monter* ne doit pas être pris nécessairement dans le sens littéral, parce que ce n'est là qu'une expression figurée, symbolique, consacrée par la religion. Le prophète Jérémie raconte que les Hébreux « avaient

tait la place forte, la capitale, elle devint synonyme de *puissance*, comme dans l'expression de « portes de l'enfer » (*Matth.*, XVI, 18), dans la *Sublime porte* des Turcs, ou le *Yâmen* des Chinois.

(1) *Gen.*, XLV, 9. — Si Joseph n'habitait pas alors le palais du pharaon, il demeurait au moins tout près (*Gen.*, XLV, 2).

(2) *III* (*I*) *Reg.*, IX, 24. — Il est dit aussi (*Jos.*, X, 4), que les rois du midi passèrent par la vallée de Raphaïm, lorsqu'ils *montèrent* à Jérusalem. Puis David (*II Reg.* (*II Sam.*), V, 19, 23) *monta* de Jérusalem dans la vallée de Raphaïm, pour attaquer le camp des Philistins.

Outre le mouvement d'ascension des êtres animés, le verbe *alah* exprime aussi l'élévation des êtres inanimés, comme la vapeur, la fumée, l'aube du jour, les mouvements de colère, le chemin ou terrain incliné, la plante qui lève, le sort tiré de l'urne et signifie métaphoriquement, se développer et devenir robuste. Voir *Gesenius. hebrew and chaldean lexicon*, éd. Prideaux Tregelles, Londres, 1857, p. 630.

bâti les hauts lieux de Topheth, qui est dans la vallée du fils d'Ennom (1). »

Quoique ces *hauts lieux* fussent situés au fond de la vallée la plus basse de Jérusalem, le peuple a dû y *monter* conformément au langage habituel, même en s'y rendant du mont Sion. Descendre dans un temple, à un autel, à un haut lieu, était une idée qui répugnait aux sentiments religieux de ces temps-là, et qui, en tout cas, ne reçut pas son expression dans le langage (2).

Parce que Jérusalem est la Ville sainte, on n'y descendait jamais non plus, même en venant du septentrion; on y montait invariablement (3). Le Talmud de Babylone raconte même que quelques docteurs juifs, venant du nord, *montèrent à Jérusalem* en passant par le Çophim (4), le Scopus de Josèphe (5), bien que par son élévation il domine de beaucoup toute la Ville sainte (6).

Or, si un écrivain sacré, postérieur à la construction du temple, raconte que David *monta* à l'aire d'Ornan pour l'acheter et pour y ériger un autel, y

(1) *Jer.* VII, 31.

(2) De nos jours encore, *le prêtre monte à l'autel*, celui-ci se trouva-t-il dans une crypte, de plain pied avec le sol.

(3) *II Reg.* (*II Sam.*), XIX, 34. — *III* (*I*) *Reg.*, XII, 28. — *IV Reg.*, XII, 17. — *Esd.*, I, 3. — *Zach.*, XIV, 17. — *I Macch.*, I, 22 ; — XIII, 2.

Le Nouveau Testament emploie quelquefois la locution de « aller de la Galilée à Jérusalem » ou bien « se rendre de Jérusalem en Galilée », mais jamais il n'y est dit que du nord on *descend* à Jérusalem, ou qu'on y *monte* de cette ville. Mais du IIe au IIIe siècle, l'expression *descendre à Jérusalem* apparaît dans les *Acta Pilati*, éd. Tischendorf, *Evang. apocrypha*, Leipzig, 1875, p. 373.

(4) V. Neubauer, *La géographie du Talmud*, p. 151.

(5) *Bell. jud.*, II, XIX, 4, 7 ; — V, II, 3.

(6) Après avoir été couronné roi à Gihon, hauteur qui domine légèrement le mont Sion, Salomon *monta* aussi en ville. Il se rendit dans la Ville sainte au palais royal, auprès du roi-prophète son père.

a-t-il là un *argument décisif* que la colline qui portait la « ville de David » était plus basse que celle qui reçut le sanctuaire ? Ce serait méconnaître l'esprit de la Bible et oublier toute notion sur le caractère de la langue hébraïque, comme de toute langue sémitique.

Mais soit ! Prenons le mot *monter* dans son sens le plus naturel ; on n'y trouvera pas davantage *l'argument décisif* qu'on y cherche. Le temple s'élevait sur le point culminant de la colline orientale, et pour y arriver, de n'importe quel point de la ville, il fallait nécessairement y *monter*. Dans des cas semblables, les écrivains sacrés se contentent de faire connaître le point de départ et le terme du mouvement, le but de la marche. La raison en est qu'ils parlent à des gens qui comprennent à demi-mots et pour qui la description détaillée des accidents et des détours du chemin suivi est parfaitement superflue.

Précisément à l'angle nord-est du mont Sion, Néhémie organisa deux processions qui devaient se rendre solennellement au temple, l'une par le nord, l'autre par le sud. Son récit passe sous silence toute *descente* du haut de la colline occidentale, ainsi que la traversée de la vallée centrale, pour ne mentionner que la *montée* de la petite colline qui portait le temple (1). Y aurait-il là aussi un *argument décisif* que le mont Moriah est plus élevé que le mont Sion ?

Au temps de Salomon, « une multitude immense venue depuis l'entrée d'Emath jusqu'au fleuve d'Egypte (2) » prit part à la translation de l'arche sainte, de la « ville de David » au temple. Le roi et

(1) *Neh.*, XII.
(2) *III (I) Reg.*, VIII, I, 65. — *II Par.*, V.

le peuple précédèrent les lévites, et immolèrent des victimes sans nombre sur le parcours de l'imposante procession qui se déploya dans les rues de la cité (1). Cela suffit ; car de même que tout Israélite savait de quel point de la ville étaient partis les deux chœurs liturgiques de Néhémie et quel chemin ils avaient suivi pour se rendre au temple, de même aussi personne ne pouvait ignorer où se trouvait la « ville de David », d'où l'arche fut montée au Saint des Saints et par quelle voie se déployait le cortège (2).

Le Nouveau Testament semble offrir un exemple, qui montre bien que dans le langage biblique on *montait* du mont Sion actuel à la colline orientale. Nous ne voulons pas invoquer les Actes des Apôtres, où il est dit que « Pierre et Jean montèrent au temple (3). » On pourrait nous objecter, et non sans raison, qu'il n'est pas certain, d'après le contexte, que les apôtres partirent directement du Cénacle, leur demeure habituelle depuis l'ascension du divin Maître.

La première condamnation de Notre-Seigneur dans la maison de Caïphe au mont Sion (4) fournit un argu-

(1) Une telle procession n'aurait pu s'organiser si la « ville de David » se fût trouvée sur la petite colline orientale près du temple.

(2) Il est aussi dit que de la « ville de David » la fille de pharaon « montait dans sa maison. » (*III (I) Reg.*, X, 24). Si saint Jérôme traduisit le mot *aleta* par monter, il rendit le mot *hèela* (*II Par.*, XIII, 11) par transporter (*transtulit*). Nous avons vu du reste quels sens les anciens attachaient au verbe *âlah*, et ce que la Bible veut exprimer.

(3) *Act.* III, 1.

(4) Les professeurs de Notre-Dame de France (*La Palestine*, p. 143) ont essayé de transplanter la *maison de Caïphe* de son emplacement traditionnel sur le flanc oriental du mont Sion. Le R. P. Urbain Coppens (*Le palais de Caïphe et le nouveau Jardin de Saint-Pierre*) a démontré que rien ne justifie cette tentative, et le R. P. Vincent (*Revue biblique*, 1905, p. 158) lui a donné raison.

ment plus positif. De la demeure du grand prêtre, Jésus fut conduit au tribunal suprême du Grand Conseil réuni en assemblée plénière. « Or lorsque le jour se fit, dit saint Luc, les anciens du peuple, les princes des prêtres et les scribes s'assemblèrent et ils l'emmenèrent dans le sanhédrin (1). » La plupart des manuscrits grecs contiennent le mot ἀνήγαγον, littéralement « ils le conduisirent en haut ». Qu'on place ce tribunal au Lischkat-Hagazith, ou au Hanôth (2), ou au Βουλή de Josèphe (3), les Juifs, tout en *faisant monter* Jésus de la colline occidentale au sanhédrin, descendirent en réalité avec lui sur l'esplanade du temple, sinon dans l'El Wâd.

Mais voici un exemple bien plus frappant. Le livre des Machabées raconte que Nicanor, qui était revenu avec les restes de son armée dans la « ville de David », « monta un jour, sur la montagne de Sion (4), » c'est-à-dire au temple. Josèphe, racontant le même épisode, dit que « Nicanor *descendit* de l'Acra au temple (5). » L'écrivain sacré emploie l'expression consacrée par la religion : de la « cité de David ». Nicanor *monte* au temple. Josèphe, en historien, écrivant surtout pour les conquérants de Jérusalem, se sert de l'expression juste, exacte : de la « cité de David » ou de l'Acra, Nicanor descend au temple. L'écrivain sacré comme l'écrivain profane ont été compris par leurs lecteurs.

Le verbe *monter* dans le langage biblique est donc

(1) *Luc.*, XXII, 66-67, texte grec.
(2) V. *Le Prétoire de Pilate et la forteresse Antonia*, p. 109 ss.
(3) *Bell. jud.*, V, IV, 2.
(4) *I Macch.*, VII, 32-33. — Le IIe livre des Machabées, qui relate aussi ce fait, dit seulement que « Nicanor vint au temple » (XIV, 31).
(5) *Ant. jud.*, XII, X, 5.

loin de démontrer « *d'une manière décisive* » que la « cité de David » était située *plus bas* que le temple, *à proximité* du temple et *au sud* du temple. Il est permis de s'étonner que si la théorie de l'Ophel « tend à prévaloir », elle doive son succès à de *pareils arguments*.

Bref, vouloir baser la topographie de Jérusalem sur la terminologie biblique, sur « Sion » et sur « monter », c'est, croyons-nous, méconnaître l'esprit de la Bible, et pratiquer une exégèse que la critique littéraire, attentive à la nature et au style des documents, réprouve non moins que la critique historique, qui s'inspire des situations et des faits, pour apprécier les textes à leur juste valeur.

CONCLUSION

David prit la cité jébuséenne de Sion et en fit sa capitale. Ce fut le point de départ des agrandissements successifs de Jérusalem. Pour se rendre exactement compte de ceux-ci, il importe donc de préciser le site de l'antique Sion. Flavius Josèphe et les anciens après lui, jusqu'au XIX[e] siècle, ont localisé le noyau initial de la Ville sainte sur la colline occidentale, le *Djebel Sion* actuel. Quant au Moriah, il portait autrefois le temple, aujourd'hui la mosquée d'Omar. Il représente la troisième colline de Josèphe.

Depuis David, et même depuis l'historien juif, Jérusalem a subi de nombreuses modifications ; celles-ci continuent encore et font oublier de plus en plus la physionomie primitive des lieux. Aussi a-t-on pris plus d'une fois le Moriah pour la deuxième colline de Josèphe. Du coup, ses récits devenaient inintelligibles, incohérents. On les abandonna et avec eux la tradition qu'ils représentaient. C'est là le seul point commun entre les théories topographiques destinées à substituer la théorie traditionnelle. Et ces théories récentes furent nombreuses, variées, divergentes, contradictoires ; car si la vérité est une, l'erreur est multiple. Beaucoup ont même fini par considérer la question comme insoluble, ou

se sont ralliés avec plus ou moins de confiance à une théorie soi-disant basée sur « certains détails de la Sainte Ecriture. » Cela paraissait plus critique.

Les professeurs de Notre-Dame de France ont fort bien résumé cette nouvelle opinion, tout en embrassant ses conséquences logiques jusqu'au bout ; ce en quoi plus d'un a sagement refusé de les suivre. Leur théorie, la voici : « Jérusalem commença *toute petite*, sur cette colline de l'*Ophel*, qui, de l'enceinte actuelle du Temple, pique son promontoire droit vers la piscine de Siloé, en longeant le Cédron... L'*Ophel*, prolongement régulier de la colline du Temple *toujours appelée Sion ;* l'Ophel, seul point d'où l'on puisse *monter de la ville* ancienne *au Temple*, selon l'expression continuelle de la Bible ; l'Ophel *percé*, comme le dit le livre des Chroniques, *de l'Est à l'Ouest*, par le *canal d'Ezéchias*, l'Ophel est bien le berceau primitif de Jérusalem, le noyau de la ville de David et des rois de Juda. » (*La Palestine*, p. 56-57.)

Cette thèse a été en substance défendue depuis une douzaine d'années, et plus, par l'Ecole biblique de Saint-Etienne à Jérusalem. Les RR. PP. Lagrange, Séjourné, Vincent y ont tour à tour consacré leur vaste érudition et leur incontestable talent. Grâce à la *Revue biblique* elle fut vulgarisée surtout parmi les catholiques français.

Du moment que nous voulions examiner la question, nous devions rencontrer aussitôt la théorie pour le moment en vogue, qui met la « ville de David » à l'Ophel. Nous l'avons examinée d'autant plus volontiers, que la plupart des observations présentées contre elle au cours de notre étude, s'ap-

pliquent également aux autres théories émises sur le sujet.

Notre enquête nous a conduit à certains résultats que nous résumons brièvement:

Le Sion a une tradition. Et il convient d'ajouter que le tombeau de David et des rois de Juda, au témoignage de la Bible, enfermé dans l'antique cité, était encore debout au temps de Flavius Josèphe. La tradition fermement soudée à un monument que tous connaissaient, ne permettait donc pas à l'opinion de l'historien de s'égarer. Ses assertions sont garanties et critiquement recevables. D'ailleurs les récits bibliques, les données de l'histoire et de l'archéologie confirment la topographie qu'il nous présente. C'est ce que nous avons mis en lumière, tout en faisant la contre-épreuve pour l'Ophel. Le résultat de notre étude a été résumé à la fin du chapitre II.

Mais, des textes scripturaires ont été mis en avant pour soutenir la théorie du Sion à l'Ophel. En les examinant, nous nous sommes efforcé d'être objectif. Loin d'y découvrir des arguments pour l'opinion qui s'en prévaut, nous y avons trouvé plutôt une confirmation de la thèse traditionnelle.

A son tour le livre de Néhémie, critiquement étudié à la lumière des fouilles récentes, nous a paru d'une intelligence suffisante, grâce à la théorie de Sion sur la colline occidentale. Pour qui met le Sion à l'Ophel, il reste au contraire enveloppé d'une « obscurité profonde. » De nouveau le résultat de notre enquête biblique a été rapidement exposé à la fin du chapitre VI.

Dans notre VII[e] et dernier chapitre, nous avons examiné la terminologie des Livres saints. Leur

caractère littéraire, mis en relief par les idées du temps, nous permit d'y découvrir une série d'expressions qui dans la conscience des anciens sont symboliques, mais ne révèlent aucunement la perte du sens historique, qui est à leur racine. A sa manière donc la terminologie de la Bible confirme elle aussi le bien fondé de nos précédentes déductions.

Après cela, nous nous croyons autorisé à proposer une théorie topographique sur le développement de Jérusalem. Elle est en harmonie avec les données vraiment traditionnelles et s'inspire des thèses défendues au cours de notre ouvrage. La voici :

La colline sud-ouest est chorographiquement divisée en deux plateaux : l'un sensiblement plus long et plus élevé à l'ouest, l'autre plus bas et arrondi à l'est. Celui-ci formait vers l'an 1000 avant Jésus-Christ la ville basse, groupée autour du Millo, la forteresse habituelle des villes chananéennes importantes; celui-là, Sion, la place forte jébuséenne réputée imprenable.

David prit Sion et lui rattacha la ville basse en « bâtissant autour du Millo ». Ainsi fut formée la « ville de David », où lui et ses successeurs reçurent la sépulture. La « ville de David » était entourée de montagnes de toutes parts, *montes in circuitu ejus*, selon l'expression des psaumes : à l'est le Moriah et puis le mont des Oliviers, au sud le Mauvais Conseil; enfin le Gareb et les hauteurs du nord complétaient le cercle. Mais des ravins profonds, la vallée large, aujourd'hui El Wâd, l'Hinnom, la vallée transversale au nord, l'entouraient de toutes parts de fossés naturels. Une vallée intérieure, que Josèphe de son temps appelait du nom de ses habitants, le

Tyropéon, maintenait à l'intérieur de l'enceinte agrandie l'ancien souvenir de la ville haute et de la ville basse. Longtemps encore il devait se conserver, d'autant plus que des murs séparaient entre eux les différents quartiers de Jérusalem.

Salomon ajouta une troisième colline, le Moriah, et y construisit le temple et les palais royaux. Ce fut la colline du temple, qui devint aussi le séjour du corps sacerdotal et qui sur son prolongement méridional portait encore le quartier nathinéen, l'Ophel. Autant qu'il fut en lui, le fastueux monarque s'efforça de réunir la ville nouvelle à l'antique « ville de David ». Combler en partie la large vallée qui les sépare, puis jeter au-dessus de celle-ci un pont, paraissent deux essais à dater de son règne. En conséquence aussi la ligne des remparts fut modifiée et la vallée du Cédron devint la limite orientale de la ville, de nouveau entourée de montagnes. Quant au temple, il occupait le sommet de la nouvelle colline. Vers lui de toutes parts on montait ; il semblait résumer toutes les aspirations d'Israël, et symboliser admirablement la sainte Sion, patrie des âmes et pied-à-terre de l'Eternel. Il absorbait ainsi toute une histoire ; et le détruire, c'était, croyait-on, toucher à la fin des temps.

Après Salomon, ses successeurs embellissent et fortifient encore leur capitale. Celle-ci aussi s'agrandit et bientôt déborda hors de l'enceinte primitive. Non seulement le flanc oriental du mont Sion se couvrit de rues, de bazars, de maisons où se pressait une population très dense, que l'on dut de bonne heure renfermer dans les murs, mais au nord, les pentes du Gareb elles aussi se peuplèrent. Autrefois

les escaliers descendaient de la « ville de David » vers la piscine où coulaient doucement les eaux de Siloé. Un tunnel les y amenait de la fontaine de la Vierge, l'Aïn-Rogel biblique, située en face du rocher de Zohéleth, fameux par la conjuration d'Adonias. Maintenant c'était un quartier nouveau qu'il fallait pourvoir d'eau de source, cela surtout, parce que les vastes prairies, qui entourent le Birket Mamillah, étaient arrosées par de nombreuses sources, qui en temps de guerre profitaient à l'ennemi. C'est en effet dans le « champ du Foulon, à l'entrée du canal de la piscine supérieure », qu'on s'attendait toujours à le voir déboucher : par le nord-ouest seulement, Jérusalem était accessible.

La guerre syro-ephraïmite et surtout le redoutable conflit de l'Egypte et de l'Assyrie au VIIIe siècle avant Jésus-Christ, déterminèrent ces travaux auxquels Ezéchias attacha son nom. On capta l'eau de Mamillah, le Gihon supérieur, où Salomon avait été sacré à l'insu de son rival, et on les amena dans la ville. Un nouveau mur montant vers le nord, puis fléchissant vers l'est et couvrant le temple et sa forteresse, Birah, d'une seconde enceinte, fut l'œuvre de ce roi. La piscine qui encore aujourd'hui porte son nom, fut ainsi dans la ville et des murs la protégèrent, elle que sa position naturelle ne défendait pas comme celle de Siloé, au pied des remparts, au fond d'une gorge où l'ennemi ne s'aventurait jamais.

Manassès, après le sac de Jérusalem par les Assyriens au VIIe siècle, restaura l'œuvre d'Ezéchias et, pour parer à de nouveaux malheurs, « éleva de beaucoup le mur » jugé trop bas.

Quand après l'exil et la reconstruction du temple,

les murs de la Ville sainte à leur tour se relevèrent (au v[e] siècle), Néhémie suivit la ligne extérieure des remparts, tracée par les anciens rois de Juda, et s'efforça de peupler la « vaste cité » où gisaient encore tant de ruines.

Au temps de l'insurrection des Machabées (II[e] siècle avant Jésus-Christ), ceux-ci se rendirent maîtres du temple et de ses fortifications, la Sion mystique, opposée à la « ville de David » occupée par leurs persécuteurs, les Syriens et par les apostats. Néanmoins la garnison, retranchée dans sa citadelle, l'antique Millo devenue l'Acra, commandait les accès du temple et molestait ceux qui s'y rendaient. Aussi, lorsque Simon l'eut forcée à capituler, non seulement il purifia l'endroit souillé par leur présence, mais détruisit plus tard la citadelle et abaissa la hauteur, d'où l'on avait pu braver les vaillants d'Israël. C'était prudent de sa part ; mais la vallée qui séparait autrefois la ville haute de la ville basse, disparut en partie. Aujourd'hui il en reste à peine quelques traces, non équivoques pourtant.

Hérode à son tour agrandit l'enceinte du temple du double de son étendue primitive, et y disposa des galeries et des édifices vastes et magnifiques, tout un éblouissement de marbre et d'or. Puis il fit de la forteresse du temple, la Bâris des Machabées, l'antique Birah, un ensemble grandiose, vaste comme une ville et somptueux comme un palais : l'Antonia. Enfin il se bâtit une nouvelle résidence royale à l'angle nord-ouest du Sion, un château splendide, défendu par les fameuses tours d'Hippicus, de Phasaël et de Mariamne.

Hérode Agrippa (40 après Jésus-Christ) entoura de

murailles le faubourg couvert de palais et de jardins, Bézetha et le Golgotha. Ce fut la dernière extension de la ville vers le nord. Alors vinrent les Romains (70). Dans le siège mémorable, dont Josèphe nous a conservé la minutieuse description, ils s'emparèrent successivement de l'enceinte d'Agrippa, de celle d'Ezéchias, de l'Antonia et du temple. Après quoi ils incendièrent l'Ophel et la vallée jusqu'à Siloé, prirent possession de la ville basse et entrèrent ainsi dans l'ancienne enceinte de David. Devant Sion, la ville haute défendue par des tours et entourée de fossés infranchissables, ils s'arrêtèrent ; ce fut par l'intervention du ciel qu'elle tomba en leur pouvoir. Seule elle échappa à la destruction et devint le camp retranché des Romains, pacificateurs de la cité qu'ils avaient dépeuplée et renversée de fond en comble.

Au IIe siècle, Adrien rebâtit une ville à la grecque, Aelia Capitolina, et acheva d'oblitérer la physionomie primitive de l'ancienne capitale des rois de Juda.

Néanmoins, la théorie topographique transmise par Josèphe qui connut la ville avant sa ruine, resta opinion reçue jusqu'au jour où plusieurs critiques crurent la trouver en défaut. Le premier faux pas dans cette voie fut, au XVIe siècle, l'identification du Tyropéon avec la vallée large de l'historien juif. Par là même, le Moriah devenait la deuxième colline et on en était réduit à chercher l'Acra, la ville basse dans d'autres directions, qui chacune avait le don de rendre Josèphe inintelligible et de soulever une foule de problèmes bibliques.

Nous avons essayé dans notre étude de montrer

comment la théorie traditionnelle qui met Sion de David sur la colline occidentale, est confirmée par la Bible, par l'histoire et par l'archéologie. Ce n'est donc pas une tradition qu'on peut piétiner à plaisir parce qu'on la croit démolie. Elle paraît au contraire assez bien établie pour s'imposer au nom de la critique la plus exigeante.

ERRATA

Préface, page v, ligne 8, au lieu de *nouvelle*, lire : *nouvel*.

— — — 10, — *respectueux*, lire : *respectueuse*.

— — — 10, — *soucieux*, lire : *soucieuse*.

— page IX, ligne 13, — *undiguer*, lire : *indaguer*.

— page XI, ligne 7, — *d'autres*, lire : *d'autre*.

Page 25, ligne 18, au lieu de *Kavatir*, lire : *Kanatir*.

— note 4, au lieu de *Explorations*, lire : *Excavations*.

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

Le mont Sion.

CHAPITRE II

L'Ophel.

CHAPITRE III

Siloé.

CHAPITRE IV

Gihon.

CHAPITRE V

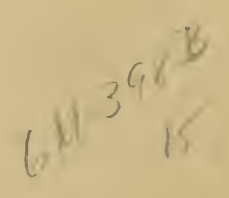
Le Gihon supérieur d'Ezéchias.

CHAPITRE VI

Le livre de Néhémie.

CHAPITRE VII

La terminologie biblique.



Abbeville. — Imprimerie F. Paillart.


THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LOS ANGELES


A 000 047 686 1
THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LOS ANGELES

